

Philip K.  
**Dick**

# L'invasion divine

La trilogie divine, II



folio  
SF

Philip K. Dick

---

LA TRILOGIE DIVINE

---

TOME II

# L'invasion divine

*(Valis Regained, 1981)*



*Traduction d'Alain Dorémieux*

© By Philip K. Dick, 1981

Et pour la traduction française

© By Éditions Denoël, 1982

ISBN 2-207-24579-9

# 1

Le moment vint de mettre Manny à l'école. Le gouvernement avait une école spéciale. La loi stipulait que Manny ne pouvait fréquenter une école ordinaire en raison de son état ; Elias Tate ne pouvait rien y changer. Il ne pouvait transgresser la décision gouvernementale parce qu'on était sur Terre et que la zone du mal s'étendait sur toute chose. Elias la sentait et, probablement, l'enfant la sentait lui aussi.

Elias savait ce que signifiait la zone, mais l'enfant bien sûr l'ignorait. A six ans, Manny était joli et robuste mais il semblait à moitié endormi en permanence, comme si (songeait Elias) il n'était pas encore complètement né.

« Tu sais ce qui a lieu aujourd'hui ? » demanda Elias.

L'enfant sourit.

« Bon, dit Elias. En fait, ça dépend beaucoup du professeur. De quoi te souviens-tu, Manny ? Tu te souviens de Rybys ? » Il prit un hologramme de Rybys, la mère de l'enfant, et le tint à la lumière. « Regarde Rybys, dit-il. Juste une seconde. »

Un jour la mémoire de l'enfant lui reviendrait. Quelque chose se passerait ; un stimulus désinhibiteur, déclenché en lui selon la programmation établie par ses propres soins, provoquerait l'anamnésie – la disparition de l'amnésie, et alors tous ses souvenirs afflueraient : sa conception dans le système CY30-CY30B, la période passée par lui dans l'utérus de Rybys pendant qu'elle luttait contre son affreuse maladie, le voyage vers la Terre, peut-être même l'interrogatoire. Depuis le ventre de sa mère Manny leur avait parlé en les conseillant tous les trois : Herb Asher, Elias Tate et Rybys elle-même. Mais ensuite était survenu l'accident, s'il s'était vraiment agi d'un accident. Et les lésions cérébrales qui en avaient résulté.

Et l'oubli que ces lésions avaient causé.

Tous deux prirent le train local pour se rendre à l'école. Un petit homme affairé, du nom de Plaudet, les y accueillit ; il était enthousiaste et voulut serrer la main de Manny. Il était évident pour Elias Tate qu'il représentait le gouvernement. D'abord ils vous serrent la main, pensa-t-il, et après ils vous assassinent.

« Voici donc Emmanuel », dit Plaudet, rayonnant.

Plusieurs autres enfants jouaient dans la cour de l'école. Manny se pressa timidement contre Elias Tate, manifestement désireux de jouer mais n'osant pas.

« Quel joli nom, remarqua Plaudet. Tu peux dire ton nom, Emmanuel ? » demanda-t-il à l'enfant en se penchant. « Tu peux dire *Emmanuel* ?

— Dieu avec nous, déclara l'enfant.

— Pardon ? » s'étonna Plaudet.

Elias Tate expliqua : « C'est ce que signifie le prénom Emmanuel. C'est pourquoi sa mère l'avait choisi. Elle a été tuée dans une collision aérienne avant la naissance de Manny.

— On m'a mis dans une synthomatrice, précisa Emmanuel.

— Est-ce que le dysfonctionnement est dû à... » commença Plaudet, mais Elias Tate lui fit signe de se taire.

Troublé, Plaudet consulta sa liasse de notes dactylographiées. « Voyons... vous n'êtes pas le père de l'enfant. Vous êtes son grand-oncle.

— Son père est en suspension cryonique.

— La même collision aérienne ?

— Oui, dit Elias. Il attend une rate.

— C'est étonnant qu'en six années on ne soit pas arrivé à trouver...

— Je ne veux pas discuter de la mort de Herb Asher devant l'enfant, dit Elias.

— Mais il sait que son père reviendra à la vie ? demanda Plaudet.

— Bien entendu. Je vais rester plusieurs jours ici à l'école pour voir comment vous traitez les enfants. Si je désapprouve, si vous employez trop la force physique, j'emmène Manny, que ce soit légal ou pas. Je suppose que vous allez lui enseigner les foutaises habituelles qui sont de règle dans ces écoles. Je n'en suis pas spécialement ravi, mais ce n'est pas non plus une chose

qui me tracasse. Si je suis satisfait de l'école, vous serez payé pour un an d'avance. Je suis contre le fait de l'amener ici, mais c'est la loi. Je ne vous en tiens pas personnellement responsable. » Elias Tate sourit.

Le vent souffla à travers les cannes de bambou qui poussaient en bordure de la cour de récréation. Manny écouta le vent, la tête dressée et les sourcils froncés. Elias lui tapota l'épaule et se demanda ce que le vent racontait à l'enfant. Te dit-il qui tu es ? s'interrogea-t-il. Te dit-il ton nom ?

Le nom, songea-t-il, que personne ne doit prononcer.

Une petite fille en robe blanche s'approcha de Manny, la main tendue. « Salut, fit-elle. Tu es nouveau. »

Les bambous bruissaient dans le vent.

Bien qu'étant mort et en état de suspension cryonique, Herb Asher avait ses problèmes. Tout près de l'entrepôt des Cryo-Labos un émetteur M.F. d'une puissance de cinquante mille watts avait été installé l'année d'avant. Pour des raisons inconnues de quiconque, l'équipement cryonique s'était mis à capter le puissant signal M.F. proche. Ainsi Herb Asher, de même que tous les autres sujets en suspension aux Cryo-Labos, devait-il écouter jour et nuit la « musique d'ambiance » qui était la spécialité de la station.

Pour l'instant une version pour cordes des thèmes de *Un violon sur le toit* assaillait les morts aux Cryo-Labos. C'était particulièrement déplaisant pour Herb Asher, car il était dans la phase de son cycle où il avait l'impression d'être toujours en vie. Dans son cerveau congelé se déployait un monde limité de nature archaïque ; Herb Asher s'imaginait qu'il était encore sur la petite planète du système CY30-CY30B où il avait occupé son dôme dans ces années décisives... décisives en ce sens qu'il avait rencontré Rybys Romney, était rentré sur Terre avec elle, après l'avoir officiellement épousée, pour se retrouver ensuite interrogé par les autorités terriennes et, comme si ce n'était pas assez, tué sommairement dans une collision aérienne qui ne lui était nullement imputable. Pis encore, sa femme avait été tuée de telle façon qu'aucune transplantation d'organes n'aurait pu la faire revivre ; sa jolie petite tête, comme l'avait expliqué à Herb

le robot médecin, avait été scindée en deux – un choix de mot typique d'un robot.

Toutefois, comme Herb Asher se croyait encore à l'intérieur de son dôme dans le système stellaire CY30-CY30B, il ne savait pas que Rybys était morte. En fait il ne la connaissait pas encore. C'était avant le passage du livreur qui l'avait informé de la situation de Rybys dans son propre dôme.

Herb Asher, allongé sur sa couchette, écoutait sa bande favorite de Linda Fox. Il essayait de ne pas tenir compte du fond sonore de cordes sirupeuses qui jouait l'une ou l'autre de ces saletés de comédies musicales célèbres de la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Apparemment, son matériel de réception et d'enregistrement avait besoin d'une révision. Peut-être le signal initial d'après lequel il avait enregistré la bande de Linda Fox avait-il dérivé. Putain, pensa-t-il avec dégoût. Il va falloir que je fasse des réparations. Cela voulait dire quitter sa couchette, trouver sa boîte à outils, débrancher son équipement de réception et d'enregistrement – cela voulait dire travailler.

En attendant, il écoutait la Fox les yeux fermés.

*Weep you no more, sad fountains ;  
What need you flow so fast ?  
Look how the snowy mountains  
Heaven's sun doth gently waste...  
But my sun's heavenly eyes  
View not your weeping  
That now lies sleeping... <sup>1</sup>.*

C'était le plus beau morceau jamais chanté par la Fox, un extrait du *Troisième et Dernier Livre de chants avec luth* de John Dowland qui avait vécu à l'époque de Shakespeare et dont la musique avait été arrangée par la Fox pour le monde d'aujourd'hui.

---

<sup>1</sup> Ne pleurez plus, tristes fontaines ;/Quel besoin avez-vous de couler si vite ?/Voyez comme les montagnes enneigées/Doucement fondent sous le soleil du ciel./Mais les yeux célestes de mon soleil/Ne regardent pas vos pleurs/Qui maintenant s'en sommeillent...

Agacé par l'interférence, il arrêta la bande avec son programmeur à télécommande. Mais, *mirabile dictu*, la musique pour cordes visqueuse continua, alors même que la Fox se taisait. Résigné, il coupa tout le système audio.

Mais *Un violon sur le toit* ne s'en poursuivit pas moins, sous la forme de sa version pour quatre-vingt-sept cordes. Le son envahissait son petit dôme, couvrant le gargouillis du compresseur d'air. Il lui vint alors à l'esprit qu'il entendait *Un violon sur le toit* depuis – grand Dieu ! – environ trois jours maintenant.

C'est affreux, constata Herb Asher. Je suis ici à des milliards de kilomètres dans l'espace en train d'écouter à tout jamais un orchestre de quatre-vingt-sept cordes. Il y a quelque chose qui ne va pas.

En réalité, beaucoup de choses n'allaient pas depuis l'année passée. Il avait commis une terrible erreur en émigrant hors du système solaire. Il avait omis de noter que le retour au système solaire devenait automatiquement illégal pendant dix ans. C'était ainsi que le double État qui gouvernait le système solaire s'assurait d'un flot régulier de partants, sans risque qu'ils reviennent. L'autre solution pour lui eût été de s'engager dans l'Armée, ce qui signifiait la mort certaine, LE CIEL OU L'ENFER : tel était le slogan répété par les publicités télévisées gouvernementales. Ou on émigrerait, ou bien on allait se faire trouer la peau dans une guerre stérile. Le gouvernement désormais ne se souciait même plus de justifier la guerre. On se contentait de vous y envoyer, de vous faire tuer, et d'enrôler quelqu'un d'autre à votre place. Tout cela venait de l'unification du Parti communiste et de l'Église catholique en un méga-appareil, avec deux chefs d'État, comme dans la Sparte antique.

Ici, au moins, il ne courait pas le danger d'être assassiné par le gouvernement. Bien sûr il pouvait être assassiné par l'un des autochtones à la morphologie de rat qui habitaient la planète, mais c'était peu probable. Les quelques autochtones qui subsistaient n'avaient jamais tué aucun des humains sous dôme qui étaient arrivés avec leurs émetteurs à micro-ondes et leurs amplificateurs psychotroniques, leur nourriture falsifiée (falsifiée pour ce qui était de l'avis de Herb Asher ; elle avait un



goût horrible) et leurs piètres comforts matériels de nature complexe, tous objets qui déconcertaient les simples autochtones sans éveiller leur curiosité.

Je parierais que le vaisseau mère est directement au-dessus de moi, se dit Herb Asher. Il me bombarde *Un violon sur le toit* avec son canon psychotronique. En guise de plaisanterie.

Il se leva de sa couchette, marcha d'un pas chancelant vers son tableau de contrôle et examina son écran radar n°3. Le vaisseau mère, à en croire l'écran, n'était nulle part aux alentours. Ça ne venait donc pas de là.

Saloperie, songea-t-il. Il voyait de ses propres yeux que son système audio était correctement fermé, et pourtant le son suintait à travers le dôme. Il ne paraissait pas émaner d'un point en particulier ; il semblait se manifester partout à égalité.

S'installant à son tableau, il appela le vaisseau mère. « Est-ce que vous diffusez *Un violon sur le toit* ? » demanda-t-il à l'opérateur du circuit du vaisseau.

Un temps. Puis : « Oui, nous avons une bande vidéo de *Un violon sur le toit*, avec Topol, Norma Crane, Molly Picon, Paul...

— Non, interrompit-il. Que recevez-vous de Fomalhaut juste en ce moment ? Aucun arrangement pour cordes ?

— Oh ! vous êtes la Station Cinq. Le type de Linda Fox.

— C'est comme ça qu'on m'appelle ? questionna Asher.

— Nous allons satisfaire à votre demande. Préparez-vous à recevoir à vitesse rapide deux nouvelles bandes audio de Linda Fox. Vous êtes prêt à enregistrer ?

— C'est autre chose que je vous demande, dit Herb Asher.

— Nous émettons maintenant à vitesse rapide. Merci. » Le circuit de l'opérateur du vaisseau mère fut coupé ; Herb Asher se retrouva en train d'entendre des sons ultra accélérés tandis que le vaisseau mère accédait à une requête qu'il n'avait pas formulée.

Quand l'émission du vaisseau mère cessa, il recontacta l'opérateur du circuit. « Je reçois *Matchmaker, matchmaker* depuis dix heures d'affilée, dit-il. J'en ai par-dessus la tête. Est-ce que vous répercutez un signal à partir de l'écran relais de quelqu'un ? »

L'opérateur du circuit répliqua : « C'est mon travail de répercuter continuellement des signaux à partir des...

— Terminé », dit Herb Asher, et il coupa le contact.

A travers le hublot de son dôme il distingua une silhouette courbée qui se traînait sur le désert gelé. Un autochtone porteur d'un paquet léger : il effectuait quelque course.

Appuyant sur la touche du communicateur extérieur, Herb Asher déclara : « Entre ici une minute, Clem. » C'était le nom que les colons humains avaient donné aux autochtones, à tous sans exception, puisqu'ils se ressemblaient tous. « J'ai besoin d'une autre opinion. »

L'autochtone, la mine renfrognée, se dirigea vers l'écoutille du dôme et fit signe qu'il allait entrer. Herb Asher activa le mécanisme d'ouverture de l'écoutille et la membrane intermédiaire tomba en place. L'autochtone disparut à l'intérieur. Un moment plus tard, l'autochtone mécontent se tenait dans le dôme, secouant de lui des cristaux de méthane et regardant d'un œil mauvais Herb Asher.

Se munissant de son ordinateur traducteur, Asher s'adressa à l'autochtone. « Ça ne prendra qu'un moment. » Sa voix fut convertie par l'instrument en une série de cliquetis. « Je reçois une interférence audio que je n'arrive pas à éliminer. Est-ce que c'est une chose qui provient de tes semblables ? Écoute. »

L'autochtone écouta, la face sombre et crispée. Enfin il parla, et sa voix, traduite par l'ordinateur, acquit une dureté inhabituelle. « Je n'entends rien.

— Tu mens », dit Herb Asher.

L'autochtone rétorqua : « Je ne mens pas. C'est peut-être ton esprit qui divague, à cause de l'isolement.

— L'isolement me convient. D'ailleurs je ne suis pas isolé. » Il avait, après tout, la Fox pour lui tenir compagnie.

« J'ai vu le phénomène se produire, affirma l'autochtone. Des habitants des dômes comme toi, qui soudain imaginaient des voix et des formes. »

Herb Asher sortit ses micros stéréo, alluma son magnétophone et observa les VU-mètres. Ils ne bougeaient pas. Il augmenta le volume au maximum. Les VU-mètres restèrent au repos ; leurs aiguilles étaient immobiles. Asher toussa et,

d'un seul coup, les deux aiguilles s'affolèrent tandis que les diodes surchauffées rougissaient. Ainsi, pour une raison quelconque, le magnétophone n'enregistrait tout simplement pas la douceâtre musique pour cordes. Il se sentit plus perplexe que jamais. A ce spectacle, l'autochtone sourit.

Dans les micros stéréo Asher prononça distinctement : « *Ô dis-moi tout d'Anna Livia ! Je veux tout savoir d'Anna Livia ! Eh bien, tu connais Anna Livia ? Oui, bien sûr, Livia ! Eh bien, tu connais Anna Livia. Dis-moi tout. Dis-moi vite. Tu mourras de l'entendre. Alors, tu sais, quand le vieux chebard s'enfuta et fit ce que tu sais. Oui, je sais, vas-y. Quitte lave et ne patauge pas. Remonte tes manches et desserre tes parle-bandes. Et ne me cogne pas quand tu te penches. Ou quel que fût...*

— Qu'est-ce que c'est ? » demanda l'autochtone qui écoutait la traduction dans sa langue.

Avec un sourire, Herb Asher précisa : « Un livre terrien célèbre. *Donjour, ville ! Chfu ! Je farle, ici lfeuille. Chflui ! Les plis des nuits tous chus en fouie en flots mes cheveux. Pas un bruit, choit. Chut ! Ni vent ni mot...*

— L'homme est fou », commenta l'autochtone, et il se tourna vers l'écoutille, se préparant à partir.

« C'est *Finnegans Wake* de Joyce<sup>2</sup> », expliqua Herb Asher. « J'espère que l'ordinateur te le traduit comme il faut. *Meldunleize ! La vague effurante qui les déporte. Mérencolie sonne. Et le mont thanancestral les a tous avaloutis. Ce volve notrestre n'est sillon poudre de brique...* »

L'autochtone était parti, convaincu de la folie de Herb Asher. Celui-ci le regarda par le hublot ; l'autochtone s'éloignait du dôme avec indignation.

Pressant à nouveau la touche du communicateur extérieur, Herb Asher cria à la silhouette qui battait en retraite : « Tu penses que James Joyce était fou, c'est ça ? D'accord ; alors explique-moi comment il peut parler de “parle-bandes”, ce qui désigne manifestement des bandes audio, dans un livre qu'il a commencé à écrire en 1922 et qu'il a achevé en 1939, avant qu'il

---

<sup>2</sup> Des fragments de ce fameux livre « illisible » ont été adaptés en français par André Du Bouchet (Gallimard, 1962).

existe des magnétophones ! Tu appelles ça être fou ? Il a aussi parlé d'un récepteur télé – dans un livre commencé quatre ans après la Première Guerre mondiale. Je pense que Joyce était un... »

L'autochtone avait disparu derrière un monticule. Asher relâcha la touche du communicateur.

Ça semble impossible que James Joyce ait pu mentionner les « parle-bandes » dans son livre, songea-t-il. Un jour je ferai publier mon article ; je vais prouver que *Finnegans Wake* est un fonds d'information fondé sur des systèmes mémoriels informatiques qui n'ont existé qu'un siècle après l'époque de Joyce ; que Joyce était branché sur une conscience cosmique où il a puisé l'inspiration pour la totalité de son œuvre. Je serai célèbre à tout jamais.

Quel effet cela devait-il faire, se dit-il, d'entendre pour de bon Cathy Berberian lire des fragments d'*Ulysse* ? Mais nous, s'avoua-t-il, nous avons Linda Fox.

Son magnétophone était toujours en marche, en position d'enregistrement. A haute voix, Herb Asher énonça : « Je vais dire le mot-tonnerre de cent lettres. » Les aiguilles des VU-mètres oscillèrent avec obéissance. « Attention », poursuivit-il en prenant une profonde inspiration. « Voici le mot-tonnerre de cent lettres tiré de *Finnegans Wake*. J'ai oublié comment il s'énonce. » Il alla prendre sur l'étagère la cassette de *Finnegans Wake*. « Je ne vais pas le réciter de mémoire », fit-il en insérant la cassette et en la déroulant jusqu'à la première page du texte. « C'est le mot le plus long de la langue anglaise, ajouta-t-il. C'est le son qui a été produit quand le schisme primordial est intervenu dans le cosmos, quand une partie du cosmos endommagé est tombée dans les ténèbres et le mal. Au début nous avions le Jardin d'Éden, comme Joyce l'a souligné. Joyce... »

Sa radio crachota. Le livreur d'aliments le contactait, l'avertissant de se préparer à recevoir une cargaison.

« ... réveillé ? » s'informait la radio. Avec une intonation d'espoir.

Un contact avec un autre humain. Herb Asher se tassa involontairement. Oh ! merde, se dit-il. Il tremblait. Non, pensa-t-il. Par pitié, non.

## 2

On peut dire qu'ils vous poursuivent, médita Herb Asher, quand ils se mettent à percer le plafond. Le livreur d'aliments, le plus important des divers fournisseurs, avait dévissé le toit du dôme et descendait l'échelle.

« Ration alimentaire », annonça le haut-parleur de sa radio. « Entamez la procédure de reverrouillage.

— Reverrouillage en route », répondit Asher.

Le haut-parleur insista : « Mettez votre casque.

— Inutile », répliqua Asher. Il ne fit pas un geste pour prendre son casque ; le taux de circulation de son atmosphère compenserait la perte enregistrée durant l'entrée du livreur : il l'avait modifié.

Un signal d'alarme résonna dans l'installation électrique autonome du dôme.

« Mettez votre casque ! » répéta le livreur avec emportement.

Le signal d'alarme cessa de geindre ; la pression s'était restabilisée. Cela arracha une grimace au livreur. Il se débarrassa de son casque et entreprit de décharger des cartons.

« Nous sommes une race résistante, dit Asher en l'aidant.

— Vous avez gonflé vos compresseurs », riposta le livreur ; comme tous les itinérants qui desservaient les dômes, il était de constitution robuste et se déplaçait avec rapidité. Ce n'était pas un travail de tout repos de piloter une navette entre les vaisseaux mères et les dômes de CY30 II. Il le savait et Asher le savait aussi. N'importe qui pouvait occuper un dôme ; mais peu de gens étaient capables d'avoir une activité à l'extérieur.

« Je peux m'asseoir un moment ? » demanda le livreur quand sa tâche fut terminée.

« Je n'ai rien d'autre à vous offrir qu'une tasse de Kaff, dit Asher.

— Ça ira. Je n'ai pas bu de vrai café depuis que je suis ici. Et c'était longtemps avant votre arrivée. » Le livreur s'installa dans le module destiné aux repas dans l'aire de service.

Assis l'un en face de l'autre de chaque côté de la table, les deux hommes burent leur Kaff. A l'extérieur du dôme le méthane était en effervescence mais ici aucun d'eux ne pouvait en avoir conscience. Le livreur transpirait ; il jugeait apparemment la température trop élevée.

« Vous savez, Asher, dit le livreur, vous restez là allongé sur votre couchette avec toutes vos commandes réglées sur *automatique* sans rien faire d'autre... N'est-ce pas ?

— Je m'occupe.

— Quelquefois je pense que vous autres dans vos dômes... » Le livreur s'interrompt. « Asher, vous connaissez la femme du dôme voisin ?

— Un peu, répondit Asher. Mon équipement transfère des données à ses circuits toutes les trois ou quatre semaines. Elle les rassemble et les transmet. Du moins je le suppose. A ma connaissance...

— Elle est malade », dit le livreur.

Saisi, Asher déclara : « Elle avait l'air d'aller bien la dernière fois que je lui ai parlé. Nous avons communiqué par vidéo. Elle m'a raconté qu'elle avait du mal à lire l'écran de son terminal.

— Elle est en train de mourir », dit le livreur avant de boire une gorgée de Kaff.

Le mot effraya Asher. Il frissonna. Il tenta de se représenter en esprit la femme, mais d'étranges scènes l'assaillirent, mêlées à la musique gluante. Étrange mixture, pensa-t-il ; des fragments audio et vidéo, comme de vieux vêtements vestiges des morts. La femme était petite et avait le teint sombre. Et comment s'appelait-elle ? « Je n'arrive pas à rassembler mes idées », dit-il en posant les paumes de ses mains contre ses tempes. Comme pour se rassurer. Puis il se leva et, allant vers son tableau principal, enfonça deux touches sur le clavier ; le nom de la femme apparut, extrait du code qu'ils utilisaient.

Rybys Romney. « De quoi meurt-elle ? questionna-t-il. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Elle souffre de sclérose en plaques.

— On n'en meurt pas.

— Ici on en meurt.

— A quel... merde ! » Il se rassit ; ses mains tremblaient. « A quel stade en est-elle ?

— Pas encore très avancé, dit le livreur. Qu'est-ce qui vous arrive ? » Il observait Asher avec intensité.

« Je n'en sais rien. Les nerfs. Sans doute le Kaff.

— Il y a deux mois elle m'a raconté qu'étant jeune fille elle avait eu... comment dit-on ? Une rupture d'anévrisme. Cela avait effacé la vision centrale de son œil gauche. On avait soupçonné à l'époque que ça pouvait être le premier signe de la sclérose en plaques. Et aujourd'hui quand je lui ai parlé elle m'a dit qu'elle avait de la névrite optique, ce qui... »

Asher le coupa. « Les deux symptômes ont été communiqués au MED ?

— Corrélation d'une rupture d'anévrisme, d'une période de rémission et d'une vision double et floue... Mais vous avez l'air complètement retourné.

— Je viens d'éprouver pendant une seconde la plus bizarre des sensations, dit Asher. C'est fini maintenant. C'était comme si tout ça s'était déjà passé, autrefois.

— Vous devriez l'appeler et lui parler. Ça vous ferait du bien aussi. Ça vous sortirait de votre couchette.

— N'organisez pas ma vie. C'est pour ça que je suis parti du système solaire pour venir ici. Je ne vous ai jamais raconté ce que ma seconde femme me faisait faire tous les matins ? Il fallait que je lui serve son petit déjeuner au lit ; il fallait que je...

— Pendant que je la livrais, elle pleurait. »

Se tournant vers son clavier, Asher enfonça diverses touches, puis lut ce qui s'était inscrit sur l'écran. « La sclérose en plaques peut être guérie dans trente à quarante pour cent des cas. »

Patiemment, le livreur expliqua : « Pas ici. Le MED ne peut pas se déplacer jusqu'à elle. Je lui ai conseillé de demander un transfert pour retourner chez elle. Sûr que c'est ce que je ferais à sa place. Mais elle ne le fera pas.



- Elle est folle, dit Asher.
- Vous avez raison. Elle déraile totalement. Tout le monde ici déraile.
- On vient déjà de me dire ça une fois aujourd'hui.
- Vous voulez une preuve ? C'est elle la preuve. Vous ne rentreriez pas chez vous si vous saviez que vous êtes très malade ?
- En principe nous ne devons pas abandonner nos dômes. D'ailleurs c'est illégal de revenir sur Terre après avoir émigré. Non, rectifia-t-il, pas si on est malade. Mais notre travail ici...
- Ah ! oui, c'est vrai... ce que vous écoutez ici est si important. Comme Linda Fox. Qui vous a déjà dit ça aujourd'hui ?
- Un Clem, précisa Asher. Un Clem est entré dans ce dôme et m'a dit que j'étais fou. Et maintenant vous descendez mon échelle et vous me dites la même chose. Je suis soumis au diagnostic des Clems et des livreurs d'aliments. Est-ce que vous entendez cette musique pour cordes ou pas ? Elle est partout dans le dôme ; je n'arrive pas à localiser sa source et elle me rend malade. Bon, d'accord, je suis malade et je suis fou ; comment pourrais-je faire du bien à cette Rybys Romney ? Vous l'avez dit vous-même. Je déraile complètement ; je ne suis bon à personne. »
- Le livreur posa sa tasse. « Il faut que je m'en aille.
- C'est bon, dit Asher. Je suis désolé ; vous m'avez bouleversé en me parlant de Rybys Romney.
- Appelez-la et parlez-lui. Elle a besoin de quelqu'un à qui parler et c'est vous le dôme le plus proche. Je suis surpris qu'elle ne vous ait pas mis au courant. »
- Je ne lui ai rien demandé, songea Herb Asher.
- « C'est la loi, vous savez, reprit le livreur.
- Quelle loi ?
- Si l'occupant d'un dôme est en détresse, le plus proche voisin...
- Ah... » Il hocha la tête. « Eh bien, la question ne s'est jamais posée avant dans mon cas. Je veux dire... oui, c'est la loi. J'avais oublié. C'est elle qui vous a dit de me rappeler la loi ?
- Non », fit le livreur.

Après le départ de celui-ci, Herb Asher prit le code du dôme de Rybys Romney, s'apprêta à le passer dans son émetteur, puis hésita. Sa pendule murale indiquait 18 h 30. A cette période de son cycle de quarante-deux heures, il devait en principe recevoir une séquence de bandes audio et vidéo à grande vitesse émanant d'un satellite-esclave de CY30 III ; tout en les emmagasinant, il devait les convertir en vitesse normale et sélectionner le matériel adéquat pour l'ensemble du système des dômes sur la planète.

Il jeta un regard au planning. La Fox donnait un concert qui durait deux heures. Linda Fox, pensa-t-il. Toi et ta synthèse du rock de l'ancien temps, du streng moderne et de la musique de luth de John Dowland. Bon Dieu, se dit-il, si je ne transcris pas l'émission relayée de ton concert public, les occupants de tous les dômes de la planète vont venir donner l'assaut et ils vont me tuer. En dehors des urgences – qui en réalité ne surviennent jamais – je suis payé pour ça : pour veiller à la circulation de l'information entre les planètes, l'information qui nous relie à notre monde natal et qui nous permet de rester humains. Il faut que les bobines tournent.

Il mit en route le défilement sur position grande vitesse, régla sur réception les contrôles du module, bloqua celui-ci sur la fréquence utilisée par le satellite, vérifia le tracé des ondes sur l'écran pour s'assurer qu'il n'y avait pas de distorsion, puis opéra un transfert audio de ce qu'il recevait.

La voix de Linda Fox émergea de la rangée de haut-parleurs disposés au-dessus de lui. Il n'y avait aucune distorsion. Pas de bruit de fond. Pas de parasites. La balance était parfaite.

Parfois je pourrais me mettre à pleurer en l'écoutant, pensa-t-il.

*Wandering all across this land,  
My band.  
In the worlds that pass above,  
I love.  
Play for me you spirits who are weightless.*

*I believe in drinking to your greatness<sup>3</sup>.*

Et, derrière la voix de Linda Fox, les vibroluths qui étaient sa marque de fabrique. Jusqu'à elle, personne n'avait jamais eu l'idée de faire renaître cet instrument du XVI<sup>e</sup> siècle pour lequel Dowland avait écrit une musique si belle et si frappante.

*Shall I sue ? Shall I seek for grace ?  
Shall I pray ? Shall I prove ?  
Shall I strive to a heavenly joy  
With an earthly love ?  
Are there worlds ? Are there moons  
Where the lost shall endure ?  
Shall I find for a heart that is pure<sup>4</sup> ?*

Ces adaptations des vieux chants avec luth, se dit-il, ils sont un lien pour nous. C'est quelque chose de nouveau, pour des êtres dispersés, aussi éparpillés que s'ils avaient été jetés à la hâte : çà et là, en désordre, dans des dômes, sur des mondes désolés, des satellites et des arches – victimes de l'oppression de la loi sur l'émigration, et sans aucune issue en vue.

Maintenant la Fox chantait l'un de ses airs préférés :

*Silly wretch, let me rail  
At a voyage that is blind.  
Holy hopes do require<sup>5</sup>...*

Une rafale de parasites. Herb Asher grimaça et lâcha un juron ; le vers suivant avait été effacé.

---

<sup>3</sup> Errante à travers cette terre,/Ma troupe./Dans les mondes qui passent là-haut,/J'aime/Jouez pour moi, esprits qui êtes sans pesanteur./Je crois au verre qu'on porte à votre grandeur.

<sup>4</sup> Ferai-je ma cour ? Demanderai-je grâce ?/Prierai-je ? Prouverai-je ?/M'efforcerai-je d'obtenir une joie céleste/Avec un amour terrestre ?/Y a-t-il des mondes ? Y a-t'il des lunes/Où les égarés séjourneront ?/ Trouverai-je un cœur qui est pur ?

<sup>5</sup> Misérable sot, que je me répande en plaintes/Contre un voyage qui est aveugle./Les espoirs saints requièrent...

La Fox répéta les vers.

*Silly wretch, let me rail  
At a voyage that is blind.  
Holy hopes do require*

De nouveau les parasites. Il connaissait le vers manquant. Il s'énonçait ainsi :

*Greater find<sup>6</sup>.*

Furieux, il communiqua à la source le signal de rejouer les dix dernières secondes de sa transmission ; obligeamment, elle se rembobina, s'arrêta, lui retourna le signal et répéta le quatrain. Cette fois-ci il put distinguer le vers final, en dépit des mystérieux parasites.

*Silly wretch, let me rail  
At a voyage that is blind.  
Holy hopes do require  
Your behind.*

« Bon Dieu ! » s'exclama Asher qui arrêta le défilement. Pouvait-il avoir entendu une chose pareille ? *Your behind<sup>7</sup> !*

C'était Yah qui était en train de saboter sa réception. Ce n'était pas la première fois.

Les Clems du lieu le lui avaient expliqué quand l'interférence était survenue pour la première fois plusieurs mois auparavant. Dans les temps anciens, avant que les humains aient émigré vers le système stellaire CY30-CY30B, la population autochtone avait adoré une divinité de la montagne nommée Yah, dont la demeure était précisément cette petite montagne sur laquelle le dôme de Herb Asher avait été construit.

---

<sup>6</sup> Une plus grande découverte.

<sup>7</sup> Ton derrière.

Les signaux psychotroniques et à micro-ondes qu'il recevait avaient été perturbés par Yah de temps à autre, à son grand déplaisir. Et quand aucun signal n'arrivait, Yah allumait ses écrans en y projetant de faibles gouttelettes d'information, dénotant manifestement une intelligence. Herb Asher avait passé de longs moments à tripoter son matériel, en essayant d'éliminer cette interférence, mais sans succès. Il avait étudié ses manuels et dressé des écrans de protection, mais en vain.

Cependant c'était la première fois que Yah massacrait un air de Linda Fox. Ce qui, aux yeux d'Asher, amenait la situation à un point crucial.

Le fait était là : que ce fût sain ou pas, il était totalement dépendant de la Fox.

Il entretenait depuis longtemps une active vie fantasmagorique ayant trait à la Fox. Lui et Linda Fox vivaient sur Terre, en Californie, dans l'une des villes de bord de mer de la côte sud (sans autre précision). Herb Asher s'adonnait au surf et Linda Fox le trouvait merveilleux. C'était comme une publicité vivante pour une marque de bière. Ils campaient sur la plage avec leurs amis ; les filles se promenaient les seins nus ; le transistor était toujours réglé sur une station diffusant de la musique de rock vingt-quatre heures sur vingt-quatre sans aucune annonce publicitaire.

Mais ce qui comptait le plus, c'était l'aspect spirituel. C'était étonnant, le degré de spiritualité que pouvait atteindre une publicité perfectionnée pour une marque de bière.

Et, pour couronner le tout, les chants de Dowland. La beauté de l'univers ne résidait pas dans les étoiles qui l'ornaient mais dans la musique réalisée par des esprits humains, des voix humaines, des mains humaines. Des vibroluths mixés par des experts sur des consoles compliquées, et la voix de Linda Fox. Je dois continuer, pensa-t-il. Mon travail est mon délice : je transcris cette musique, je la diffuse, et on me paie pour ça.

« Ici la Fox », dit Linda Fox.

Herb Asher fit passer la vidéo en holo, et un cube se forma dans lequel Linda Fox lui souriait. Pendant ce temps, les bobines tournaient à une vitesse furieuse, mettant en sa possession permanente heure après heure de musique.

« Vous êtes avec la Fox, déclara-t-elle, et la Fox est avec vous. » Elle le cloua de son regard, de ses yeux durs et brillants. Le visage de diamant, mortel et sage, mortel et véridique. Ici la Fox qui vous parle. Il lui sourit en retour.

« Salut, Fox, dit-il.

— Ton derrière », dit la Fox.

Eh bien, cela expliquait la musique pour cordes liquoreuse, l'incessant *Violon sur le toit*. C'était Yah qui était responsable. Le dôme de Herb Asher avait été infiltré par l'ancienne divinité locale qui manifestement envoyait l'activité électronique que les colons humains avaient déployée. J'ai de la vermine dans mes repas, songea-t-il, et j'ai des divinités dans ma réception. Il faut que je quitte cette montagne. Une montagne au rabais d'ailleurs – à peine une petite colline. Que Yah se la garde. Les autochtones pouvaient se remettre à servir à la divinité de la viande de bouc rôtie. Sauf que tous les boucs locaux avaient péri, et en même temps qu'eux le rituel.

En tout cas son enregistrement en cours était gâché. Il n'avait pas besoin de le rejouer pour le savoir. Yah avait saboté le signal avant qu'il atteigne les têtes enregistreuses ; ce n'était pas la première fois, et la contamination s'inscrivait toujours sur la bande.

Autant envoyer tout ça se faire foutre, se dit-il. Et appeler la fille malade du dôme voisin.

Il fallut à Rybys Romney un temps étonnamment long pour répondre, et il se disait en attendant : Est-ce qu'elle est morte ? Ou bien sont-ils venus l'évacuer de force ?

Son micro-écran montrait de vagues couleurs. Des parasites optiques, rien de plus. Et puis elle apparut.

« Je vous ai réveillée ? » demanda-t-il. Elle semblait si ralentie, si engourdie. Peut-être, pensa-t-il, est-elle sous sédatif.

« Non. Je me piquais le cul.

— Quoi ? » fit-il, ahuri. Est-ce que Yah recommençait encore à faire des siennes ? Mais elle avait bien prononcé cette phrase, il n'y avait pas de doute.

« C'est un traitement chimiothérapique, expliqua-t-elle. Je n'y réussis pas trop bien. »

Mais quelle singulière coïncidence, réfléchit-il. D'abord *ton derrière* et maintenant *je me piquais le cul*. Je suis dans un monde troublant, songea-t-il. Les choses se comportent d'une drôle de façon.

« J'enregistre un concert de Linda Fox qui est formidable, dit-il. Je le diffuserai dans les prochains jours. Ça vous remontera le moral. »

Son visage légèrement bouffi ne manifesta aucune réaction. « C'est dommage que nous soyons coincés dans ces dômes. J'aimerais que nous puissions nous rendre visite. Le livreur d'aliments vient de passer. En fait il m'apportait mes remèdes. C'est efficace mais ça me fait vomir. »

J'aurais mieux fait de ne pas l'appeler, pensa Herb Asher.

« Vous n'avez aucun moyen de venir me voir ? reprit Rybys.

— Je n'ai pas d'air portatif, absolument pas. » C'était bien sûr un mensonge.

« Moi j'en ai », dit Rybys.

Saisi de panique, il objecta : « Mais si vous êtes malade...

— Je peux faire le trajet jusqu'à votre dôme.

— Et votre station ? Si des transmissions arrivent pendant que...

— J'ai un signaleur que je peux prendre avec moi. »

Il finit par dire : « D'accord.

— Ça compterait beaucoup pour moi, tenir compagnie à quelqu'un pendant un moment. Le livreur reste une demi-heure mais il ne peut pas s'attarder plus longtemps. Vous savez ce qu'il m'a dit ? Qu'il y a eu un début d'épidémie d'une forme de sclérose latérale amyotrophique sur CY30 VI. Ce doit être un virus. Je n'aimerais pas avoir cette maladie.

— C'est contagieux ? » demanda-t-il.

Elle ne répondit pas directement ; elle dit : « Ce que j'ai peut se guérir. » Elle tenait manifestement à le rassurer. « Si le virus est dans l'air... je ne viendrai pas ; ça ne fait rien. » Elle hocha la tête et s'apprêta à couper le contact. « Je vais m'allonger et redormir, fit-elle. Avec ces médicaments, en principe, on dort autant qu'on peut. On se reparlera demain. Au revoir.

— Venez », dit-il.

S'épanouissant, elle dit : « Merci.

— Mais n'oubliez pas votre signaleur. J'ai l'intuition que beaucoup de rapports télémétriques vont...

— Oh ! aux chiottes les rapports télémétriques ! » s'écria Rybys avec hargne. « J'en ai tellement assez d'être clouée dans cette saleté de dôme ! Ça ne vous rend pas maboul, vous, de passer votre temps à regarder tourner des bobines et à surveiller des petits compteurs et toute cette merde ?

— Je crois que vous devriez rentrer, dit-il. Retourner dans le système solaire.

— Non, fit-elle, plus calmement. Je vais suivre exactement les instructions du MED pour mon traitement et je viendrai à bout de cette ordure de maladie. Je ne veux pas rentrer. Je vais venir et vous préparer à dîner. Je suis bonne cuisinière. Ma mère était italienne et mon père chicano, alors j'épice tout ce que je prépare, sauf qu'ici on n'a pas d'épices. Mais j'ai trouvé le moyen de les remplacer par différents produits synthétiques. J'ai fait des essais. »

Herb Asher remarqua : « Dans ce concert que je vais diffuser, la Fox interprète une version de *Shall I sue* de Dowland.

— C'est une chanson sur un litige ?

— Non. *Sue* dans le sens ancien de courtiser, faire la cour<sup>8</sup>. Il s'agit d'amour. » Il comprit alors qu'elle le menait en bateau.

« Vous voulez savoir ce que je pense de la Fox ? dit Rybys. De la sentimentalité recyclée, ce qui est la pire forme de sentimentalité, puisqu'elle n'est même pas originale. Et elle a l'air d'avoir le visage à l'envers. Elle a une bouche méchante.

— Moi je l'aime », rétorqua-t-il avec raideur ; il se sentait devenir fou, réellement fou furieux. Moi je suis censé t'aider ? se demanda-t-il. Risquer d'attraper ce que tu as pour entendre insulter la Fox ?

« Je vais vous faire du bœuf stroganoff avec des nouilles à la sauce persillée, dit Rybys.

— Je peux m'arranger seul. »

Après une hésitation, elle dit d'une voix basse, entrecoupée : « J'ai très peur, Mr. Asher. Dans un quart d'heure je vais vomir

---

<sup>8</sup> Sens moderne : intenter un procès.



à cause de ma piqure de Neurotoxite. Mais je ne veux pas être seule. Je ne veux pas abandonner mon dôme et je ne veux pas non plus rester toute seule. Je suis désolée si je vous ai offensé. C'est simplement que pour moi la Fox est une plaisanterie. Une personnalité factice fabriquée par les médias. Une simple pourvoyeuse de drogue. Mais je n'ajouterai rien, je le promets.

— Vous avez le... » Il renonça à la riposte qu'il allait faire. « Vous êtes sûre que ça ne vous fatiguera pas trop de vous occuper du dîner ?

— J'ai plus de forces maintenant que je n'en aurai, répondit-elle. Je vais m'affaiblir pendant longtemps.

— Combien de temps ?

— On ne peut pas le préciser. »

Tu vas mourir, pensa-t-il. Il le savait et elle le savait aussi. Ils n'avaient pas besoin d'en parler. Un accord tacite les liait ; la complicité du silence. Une fille qui va mourir veut me préparer un dîner, pensa-t-il. Un dîner que je n'ai pas envie de manger. *Il faut que je lui dise non. Il faut que je la maintienne à l'écart de mon dôme.* L'insistance des faibles, réfléchit-il, leur terrible pouvoir. C'est tellement plus facile de jeter un refus à la figure des forts !

« Merci, fit-il. Je serais très heureux que nous dînions ensemble. Mais restez en contact radio avec moi pendant que vous serez en chemin... pour que je sache que vous allez bien. Promis ?

— Bien sûr, dit-elle. Sinon... » Elle sourit. « On me retrouverait d'ici un siècle, congelée avec mes ustensiles de cuisine et mes denrées alimentaires, sans oublier les épices synthétiques. Au fait, vous avez bien de l'air portatif, hein ?

— Non, vraiment pas », assura-t-il.

Et il sut que pour elle son mensonge était palpable.

### 3

Le repas sentait bon et avait bon goût, mais pendant qu'ils le prenaient Rybys Romney s'excusa et, d'un pas mal assuré, quitta la matrice centrale du dôme pour gagner la salle de bains. Il s'efforça de ne pas écouter ; il ordonna à ses perceptions de ne pas entendre et à sa cognition de ne pas savoir. Dans la salle de bains la fille, violemment malade, poussait des cris ; il serra les dents, repoussa son assiette, puis se leva soudain et mit en marche son système audio intérieur ; il joua un album ancien de la Fox, un de ses premiers.

« Auriez-vous du lait par hasard ? » demanda Rybys en apparaissant à la porte de la salle de bains, le visage livide.

En silence, il lui donna un verre de lait, ou de ce qui passait pour du lait sur leur planète.

« J'ai des antiémétiques, dit Rybys, mais j'ai oublié de les prendre avec moi. Ils sont restés dans mon dôme.

— Je pourrais aller vous les chercher.

— Vous savez ce que m'a dit le MED ? » poursuivit-elle d'une voix indignée. « Que ce traitement ne me ferait pas tomber les cheveux, mais déjà ils s'en vont par...

— Bon, ça va, interrompit-il.

— Quoi, *ça va* ?

— Je suis désolé », enchaîna-t-il.

Rybys dit : « Ça vous indispose. Le repas est gâché et vous êtes... je ne sais pas quel terme employer. Si j'avais pensé à mes antiémétiques, j'aurais pu éviter de... » Elle se tut. « La prochaine fois je ne les oublierai pas. C'est promis. C'est l'un des rares albums de la Fox que j'aime bien. Elle était vraiment bonne à cette époque, vous ne trouvez pas ?

— Oui, dit-il avec raideur.

— Linda Box, fit Rybys.

— Quoi ?

— C'est le surnom qu'on lui donnait, ma sœur et moi. » Elle esquissa un sourire.

Il dit : « S'il vous plaît, retournez à votre dôme.

— Ah ? » murmura-t-elle. « Eh bien... » Elle se lissa les cheveux d'une main tremblante. « Vous viendrez avec moi ? Je ne pense pas pouvoir y arriver toute seule pour le moment. Je me sens très faible. Je suis vraiment malade. »

Tu m'emmènes avec toi, songea-t-il. Voilà ce que c'est. Voilà ce qui se passe. Tu ne partiras pas seule ; tu emporteras mon âme avec toi. Et tu le sais. Tu le sais aussi bien que tu connais le nom de ce médicament que tu prends, et tu me hais comme tu hais le médicament, comme tu hais le MED et ta maladie ; tu n'es que haine, envers tout ce qu'il y a sous ces deux soleils. Je te connais. Je te comprends. Je vois ce qui approche. En fait c'est déjà commencé.

Et je ne t'en veux pas, se dit-il. Mais je m'accrocherai à la Fox ; elle durera plus que toi. Et moi aussi. Tu ne réussiras pas à détruire l'éther luminifère qui anime nos âmes.

Je m'accrocherai à la Fox, et la Fox me prendra dans ses bras et s'accrochera à moi. Elle et moi, nous ne pouvons être séparés. Je possède des douzaines d'heures de sa musique sur bandes audio et vidéo, et ces bandes ne sont pas seulement pour moi mais pour tout le monde. Tu crois que tu peux démolir ça ? On a déjà essayé auparavant. Le pouvoir des faibles, pensa-t-il, est un pouvoir imparfait ; il perd en fin de compte. D'où son nom. Il y a une raison pour qu'on les appelle les faibles.

« Sentimentalité, observa Rybys.

— Exact, acquiesça-t-il sardoniquement.

— Recyclée elle aussi.

— Ainsi que métaphores mélangées.

— Les paroles de ses chansons ?

— Non, les pensées que j'ai en tête. Quand je me mets en colère, je mélange...

— Laissez-moi vous dire une chose, coupa Rybys. Une seule chose. Si je veux survivre, je ne peux pas me montrer sentimentale. Je dois être très dure. Si je vous ai mis en colère, je le regrette mais c'est ainsi. C'est ma vie. Un jour vous serez

peut-être dans la même situation que moi et alors vous comprendrez. Attendez ce jour-là et ensuite vous me jugerez. Si jamais ça arrive. D'ici là cette musique que vous écoutez n'est que de la merde. Pour moi il faut que ce soit de la merde. Vous voyez ? Vous pouvez oublier mon existence ; vous pouvez me renvoyer à mon dôme, où c'est probablement ma place, mais si vous vous intéressez un tant soit peu à moi...

— D'accord, fit-il. Je comprends.

— Merci. Puis-je avoir encore du lait ? Fermez l'audio et on va finir de dîner. D'accord ? »

Stupéfait, il dit : « Vous allez continuer d'essayer de...

— Toutes ces créatures – et ces espèces – qui ont renoncé à essayer de manger ne sont plus avec nous. » Elle s'assit en tremblant, se cramponnant à la table.

« Je vous admire.

— Non, dit-elle, c'est moi qui vous admire. C'est plus dur pour vous. Je le sais.

— La mort..., commença-t-il.

— Ce n'est pas la mort. Vous savez ce que c'est ? Par contraste avec ce qui sort de votre système audio ? C'est la vie. Le lait, s'il vous plaît ; j'en ai vraiment besoin. »

En lui redonnant du lait, il dit : « Je suppose que vous ne pouvez pas détruire l'éther. Qu'il soit luminifère ou autre.

— Non, approuva-t-elle, puisqu'il n'existe pas.

— Quel âge avez-vous ? demanda-t-il.

— Vingt-sept ans.

— Vous avez émigré volontairement ? »

Rybyś répondit : « Qui peut le dire ? Je ne peux pas reconstruire mon mode de pensée d'autrefois, au point où j'en suis dans l'existence. Fondamentalement je sentais qu'il y avait dans l'émigration un composant spirituel. C'était soit émigrer, soit entrer dans les ordres. J'ai été élevée selon les principes de la Légation scientifique mais...

— Le Parti », dit Herb Asher. Il y pensait encore sous son vieux nom : le Parti communiste.

« Mais au collège j'ai commencé à faire des recherches sur l'Église. J'ai pris ma décision. J'ai choisi Dieu plutôt que l'univers matériel.

- Alors vous êtes catholique.
- J'appartiens à l'E.C.I., oui. Vous utilisez un terme qui est interdit. Je suis sûre que vous le savez.
- Ça ne fait pas de différence pour moi, dit Herb Asher. Je n'ai pas de lien avec l'Église.
- Vous aimeriez peut-être que je vous prête du C.S. Lewis.
- Non merci.
- Cette maladie dont je souffre, dit Rybys, c'est quelque chose qui m'amène à me poser des questions... » Elle marqua un temps. « Il faut ressentir toute chose en termes d'objectif ultime. En soi ma maladie peut sembler être un mal, mais elle sert un but plus élevé que nous ne percevons pas. Ou du moins pas encore.
- Voilà pourquoi je ne lis pas C.S. Lewis », remarqua Herb Asher.
- Elle le regarda calmement. « C'est vrai que les Clems adoraient dans le temps une divinité païenne sur cette colline ? »
- Apparemment, répondit-il. Son nom est Yah.
- Halleluyah, dit Rybys.
- Quoi ? fit-il avec surprise.
- Ça signifie *Loué soit Yah*. Comme chez les Hébreux.
- Dans ce dernier cas c'est Yahweh.
- Vous ne devez jamais prononcer ce nom. C'est le Tétragrammaton secret. *Élohim*, qui n'est pas pluriel mais singulier, signifie Dieu, et plus loin dans la Bible le Nom divin apparaît avec *Adonaï*, ce qui donne Seigneur Dieu. Vous pouvez choisir entre *Élohim* et *Adonaï* ou vous servir des deux mais vous ne devez jamais dire Yahweh.
- Vous venez de le dire. »
- Rybys sourit. « Alors personne n'est parfait. Tuez-moi.
- Vous croyez à tout ça ?
- J'expose simplement des faits. » Elle fit un geste. « Des faits historiques.
- Mais vous y croyez. Je veux dire que vous croyez en Dieu.
- Oui.
- Dieu a-t-il voulu votre maladie ? »

Avec hésitation, Rybys dit lentement : « Il l'a permise. Mais je crois qu'il est en train de me guérir. Il y a quelque chose que je dois apprendre et je l'apprendrai de cette façon.

— Il n'aurait pas pu vous l'enseigner d'une manière plus facile ?

— Sans doute que non. »

Herb Asher déclara : « Yah a communiqué avec moi.

— Non, non, c'est une erreur. Originellement les Hébreux croyaient que les dieux païens existaient mais qu'ils étaient mauvais ; plus tard ils ont compris qu'ils n'existaient pas du tout.

— Les signaux que je reçois et mes bandes, précisa Herb Asher.

— Vous parlez sérieusement ?

— Bien sûr que oui.

— Il existe ici une autre forme de vie que les Clems ?

— Il y en a une là où se trouve mon dôme, oui. C'est de l'ordre de l'interférence cibi, mais c'est sélectif. Et cela fait preuve d'intelligence. »

Rybys dit : « Faites-moi écouter une de ces bandes.

— Si vous voulez. » Il se dirigea vers son terminal et pressa des touches. Un moment plus tard la bande passait.

Ils entendirent le quatrain qui se terminait par *Ton derrière*.

Cela fit glousser Rybys. « Je suis désolée, s'excusa-t-elle. C'est Yah qui a fait ça ? Ce n'est pas plutôt un petit futé sur le vaisseau mère ou sur Fomalhaut ? Quelqu'un vous fait une farce, Herb. Ce n'est pas une divinité. Peut-être que ce sont les Clems.

— J'en avais un ici tout à l'heure, dit Asher avec aigreur. Je crois qu'on aurait dû les tuer par les gaz quand on s'est installés au départ. Je pensais qu'on rencontrait Dieu seulement après être mort.

— Dieu est le Dieu de l'histoire et des nations. Également de la nature. Originellement Yahweh était sans doute une divinité volcanique. Mais il pénètre l'histoire périodiquement, le meilleur exemple étant quand il est intervenu pour faire sortir les esclaves hébreux d'Égypte et les conduire vers la Terre promise. C'était des bergers habitués à la liberté ; c'était terrible

pour eux de faire des briques. Et le Pharaon leur faisait ramasser la paille tout en les obligeant à fournir leur quota de briques tous les jours. C'est une situation archétypale : Dieu arrachant les hommes à l'esclavage et leur rendant la liberté. Le Pharaon représente les tyrans de tous les temps. » Elle parlait d'une voix calme et raisonnable ; Asher se sentit impressionné.

« Alors on peut rencontrer Dieu de son vivant, remarqua-t-il.

— Dans des circonstances exceptionnelles. Au début Dieu et Moïse se sont entretenus comme deux amis qui échangent une conversation.

— Qu'est-ce qui est allé de travers ?

— Dans quel sens ?

— Personne n'entend plus la voix de Dieu. »

Rybys objecta : « Si, vous.

— Pas moi. Ce sont mes systèmes audio et vidéo.

— C'est mieux que rien. » Elle l'observa. « Ça n'a pas l'air de vous faire plaisir.

— C'est une interférence dans ma vie. »

Elle dit : « Moi aussi. »

Il ne put trouver de réponse ; c'était la vérité.

« Que faites-vous normalement le reste du temps ? demanda Rybys. Vous restez allongé sur votre couchette en écoutant la Fox. C'est ce que m'a dit le livreur ; c'est vrai ? Je ne trouve pas que ce soit une existence. »

Une colère le saisit, une colère lasse. Il en avait assez de devoir défendre son mode de vie. Il préféra se taire.

« Je pense, reprit Rybys, que je vous prêterai en premier *The Problem of Pain* de C.S. Lewis. C'est le livre où il...

— J'ai lu *Out of the Silent Planet*<sup>9</sup>, dit Asher.

— Ça vous a plu ?

— C'était pas mal.

— Vous devriez lire aussi *The Screwtape Letters*. J'en ai deux exemplaires. »

Est-ce que je peux te regarder mourir à petit feu, pensa Herb Asher, et en tirer un enseignement concernant Dieu ? « Écoutez, fit-il. Moi je suis pour la Légation scientifique. Le Parti. Vous

---

<sup>9</sup> Édité en français sous le titre *Le Silence de la Terre*.

comprenez ? C'est ma décision ; c'est le bord que j'ai choisi. La souffrance et la maladie sont faites pour être supprimées, pas pour être comprises. Il n'y a pas de vie après la mort et il n'y a pas de Dieu, sinon sous la forme d'une bizarre perturbation ionosphérique qui dérange mon équipement. Si je découvre après ma mort que je me suis trompé, je plaiderai l'ignorance et une mauvaise éducation. D'ici là ça m'intéresse plus d'isoler mes câbles et d'éliminer ces anomalies que de faire la causette avec ce Yah. Je n'ai pas de boucs à sacrifier et j'ai autre chose à faire. Je suis très mécontent que mes bandes soient abîmées ; elles me sont précieuses et certaines sont irremplaçables. D'ailleurs Dieu n'insère pas des mots comme "ton derrière" dans les chants de beauté. Ni aucun dieu que je puisse imaginer. »

Rybys avança : « Il essaie d'attirer votre attention.

— Il ferait mieux de me dire : *Écoute, parlons.*

— C'est apparemment une forme de vie sournoise. Il n'est pas isomorphe avec nous. Il ne pense pas de la même manière que nous.

— C'est un fléau. »

Rybys dit d'une voix songeuse : « Peut-être qu'il modifie ses manifestations pour vous protéger.

— De quoi ?

— De lui. » Soudain elle frissonna violemment, en proie à une douleur évidente. « Oh ! bordel ! Mes cheveux sont en train de tomber ! » Elle se leva. « Il faut que je rentre à mon dôme et que je mette cette perruque qu'on m'a donnée. C'est affreux. Vous viendrez avec moi ? *S'il vous plaît.* »

Je ne vois pas, pensa-t-il, comment quelqu'un dont les cheveux sont en train de tomber peut croire en Dieu. « Je ne peux pas, répondit-il. Je ne peux vraiment pas vous accompagner. Je regrette. Je n'ai pas d'air portatif et je dois m'occuper de mon équipement. Je vous assure. »

Le fixant tristement du regard, Rybys hocha la tête. Elle semblait le croire. Il se sentit un peu coupable mais, plus encore, il éprouva un soulagement irrésistible à la perspective de la voir partir. Il serait délivré, au moins pour un temps, de la corvée de supporter sa présence. Et s'il avait de la chance peut-être cette délivrance serait-elle permanente. S'il avait une prière



quelconque à formuler, c'était la suivante : qu'elle ne remette plus jamais les pieds ici. Aussi longtemps qu'elle vivra.

Une agréable sensation de détente le pénétra pendant qu'il la regardait se préparer pour le départ. Et il se demanda ce qu'il allait choisir d'écouter, parmi son trésor de bandes de la Fox, quand il n'aurait plus à subir Rybys et ses cruels assauts verbaux et qu'il se retrouverait libre : libre d'être ce qu'il était réellement, le connaisseur de la beauté éternelle. La beauté et la perfection vers lesquelles tendaient toutes les autres choses : Linda Fox.

Cette nuit-là pendant son sommeil une voix lui dit doucement : « Herbert, Herbert. »

Il ouvrit les yeux. « Je ne suis pas à l'écoute », dit-il, pensant que c'était le vaisseau mère. « C'est la station Neuf qui est en activité. Laissez-moi dormir.

— Regarde », dit la voix.

Il regarda — et vit que son tableau de contrôle, qui commandait toutes ses communications, était en feu. « Bon Dieu ! » s'exclama-t-il, en tendant la main vers la manette murale qui actionnerait l'extincteur d'urgence. Puis il se rendit compte de quelque chose. Un détail qui le rendait perplexe. Bien qu'étant en feu, le tableau de contrôle ne se consumait pas.

Le feu l'éblouissait et lui brûlait les yeux. Il les ferma et se protégea le visage du bras. « Qui est-ce ? » demanda-t-il.

La voix répondit : « C'est Ehyeh.

— Eh bien ça », dit Herb Asher, stupéfait. C'était la divinité de la montagne, s'adressant ouvertement à lui, sans intermédiaire électronique. Étrangement conscient de sa médiocrité, il garda son visage caché. « Que voulez-vous ? » questionna-t-il. Il est tard. C'est mon cycle de sommeil.

— Ne dors plus, dit Yah.

— J'ai passé une dure journée. » Il avait peur.

Yah dit : « Je t'ordonne de prendre soin de la femme qui souffre. Elle est seule. Si tu ne te hâtes pas d'aller à ses côtés, je brûlerai ton dôme et tout l'équipement qu'il contient, ainsi que tout ce que tu possèdes. Je te ferai roussir dans les flammes jusqu'à ce que tu t'éveilles. Tu n'es pas éveillé, Herbert, pas

encore, mais je te forcerai à t'éveiller ; je te ferai lever de ta couchette et aller l'aider. Plus tard je lui dirai pourquoi ainsi qu'à toi, mais pour l'instant tu ne dois pas savoir.

— Je ne pense pas que vous vous adressiez à la personne voulue, protesta Asher. Vous devriez parler au MED. C'est leur responsabilité. »

A ce moment une puanteur âcre lui frappa les narines. Et, sous ses yeux consternés, son tableau de contrôle brûla jusqu'au sol et se réduisit en une pile de cendres.

Merde, pensa-t-il.

« Si tu lui mens encore au sujet de ton air portatif, dit Yah, je t'infligerai le même traitement qu'à cet équipement. Maintenant je vais brûler tes bandes de Linda Fox. » Aussitôt le meuble où Herb Asher rangeait ses bandes audio et vidéo s'enflamma. « Pitié », dit-il.

Les flammes disparurent. Les bandes étaient intactes. Il se leva et se rendit devant le meuble ; il le toucha de la main – et aussitôt la retira ; la paroi était brûlante.

« Touche-le encore, dit Yah.

— Non.

— Tu feras confiance au Seigneur ton Dieu. »

Il allongea de nouveau la main et constata cette fois que le meuble était froid. Il passa ses doigts sur les étuis de plastique qui renfermaient les bandes. Eux aussi étaient froids.

« Joue une des bandes, dit Yah.

— Laquelle ?

— N'importe laquelle. »

Il en choisit une au hasard et la plaça sur la platine. Il mit en marche son système audio.

La bande était vierge.

« Vous avez effacé mes bandes, dit-il.

— C'est ce que j'ai fait, dit Yah.

— Pour toujours ?

— Jusqu'à ce que tu te hâtes au côté de la femme qui souffre et que tu prennes soin d'elle.

— Maintenant ? Elle est sans doute endormie. »

Yah dit : « Elle est éveillée et elle pleure. »

La conscience de sa médiocrité bourgeonna en lui ; sous l'effet de la honte il ferma les yeux. « Je regrette, dit-il.

— Il n'est pas trop tard. Si tu te dépêches tu peux arriver à elle à temps.

— *A temps ?* Que voulez-vous dire ? »

Yah ne répondit pas, mais dans l'esprit de Herb Asher apparut une image pareille à un hologramme, avec la couleur et le relief. Rybys Romney était assise en robe bleue à la table de sa cuisine ; sur la table étaient posés un flacon de médicament et un verre d'eau. Abattue, elle avait le menton appuyé sur son poing qui étreignait un mouchoir en tampon.

« Je vais mettre ma tenue », dit Asher ; il ouvrit la porte du compartiment qui la contenait et la tenue – peu usagée et de longue date négligée – tomba par terre.

Dix minutes plus tard il se trouvait à l'extérieur de son dôme, vêtu de la tenue volumineuse, balayant de sa lampe l'étendue de méthane gelé devant lui ; il tremblait, sentant le froid même à travers la tenue – ce qui était une illusion, il devait l'admettre, puisqu'elle était absolument isolante. Quelle expérience, se dit-il en commençant à descendre la pente. Être tiré du sommeil en pleine nuit, mon équipement qui brûle, mes bandes effacées.

Les cristaux de méthane craquaient sous ses bottes tandis qu'il s'avavançait, guidé par le signal automatique émis par le dôme de Rybys Romney. Des images dans ma tête, songea-t-il. Les images d'une femme prête à attenter à sa vie. Heureusement que Yah m'a réveillé. Elle aurait probablement mis son dessein à exécution.

Il avait toujours peur, et en continuant de descendre la pente il chanta intérieurement un vieux chant de marche du Parti communiste.

*Parce qu'il a lutté pour la liberté  
Il a dû quitter son foyer.  
Près de Manzanares tachée de sang,  
Où il a mené le combat pour tenir Madrid,  
Est mort Hans, le Commissaire,  
Est mort Hans, le Commissaire.  
Du cœur et de la main je te le promets,*

*Pendant que je recharge mon arme,  
Tu ne seras jamais oublié,  
Ni l'ennemi pardonné,  
Hans Beimler, notre Commissaire,  
Hans Beimler, notre Commissaire.*

## 4

Comme Herb Asher poursuivait sa descente, le compteur qu'il avait à la main enregistrait un accroissement d'intensité du signal-guide. Elle a gravi la pente de cette colline pour se rendre à mon dôme, réalisa-t-il. Je l'ai forcée à monter, puisque je ne voulais pas aller jusqu'à elle. J'ai forcé une femme malade à faire cette ascension pénible, en portant un chargement de denrées. Je rôtirai en enfer.

Mais, se rappela-t-il, il n'est pas trop tard.

Il m'a obligé à la prendre au sérieux, réfléchit-il. C'était comme si j'imaginais qu'elle feignait d'être malade. Qu'elle racontait des histoires pour se rendre intéressante. Quel trait de caractère cela révèle-t-il chez moi ? se demanda-t-il. Parce qu'en fait je savais au fond de moi que sa maladie n'était pas simulée. J'étais endormi, se dit-il. Et pendant mon sommeil une femme était en train de mourir.

Sa pensée revint alors à Yah, et il se mit à trembler. Je ne peux pas réparer mon équipement, songea-t-il, puisque Yah a tout brûlé. Ce ne sera pas grave ; il me suffit d'avertir le vaisseau mère en les informant que mes circuits ont fondu. Et Yah a promis de me restituer les bandes – ce dont il est sans aucun doute capable. Mais il faut que je retourne à ce dôme et que j'y vive. Comment puis-je y vivre ? C'est impossible.

Yah a des plans à mon sujet, pensa-t-il. Et il ressentit de la frayeur à cette idée. Il peut me faire faire n'importe quoi.

Rybys l'accueillit imperturbablement. Elle portait bien une robe bleue et tenait à la main un mouchoir en tampon, et il vit que ses yeux étaient rouges d'avoir pleuré. « Entrez », dit-elle, bien qu'il fût déjà dans le dôme ; elle paraissait un peu ébahie. « Je pensais à vous, ajouta-t-elle. J'étais assise en train de penser. »

Sur la table de la cuisine se trouvaient un verre et un flacon de médicament. Le flacon était plein.

« Oh ! ça, fit-elle. J'avais du mal à dormir et je m'apprêtais à prendre un somnifère.

— Rangez-le », dit-il.

Docilement, elle remit le flacon dans l'armoire de sa salle de bains.

« Je vous dois des excuses, continua-t-il.

— Mais non. Vous voulez boire quelque chose ? Quelle heure est-il ? » Elle se détourna pour consulter la pendule. « J'étais debout de toute façon ; vous ne m'avez pas réveillée. Il y a des données télémétriques qui arrivaient. » Elle désigna son appareillage ; des lumières témoignaient d'une activité.

Il reprit : « Non, je voulais parler de l'air portatif. J'en avais.

— Je sais. Tout le monde en a. Asseyez-vous ; je vais vous préparer du thé. » Elle fouilla dans un tiroir plein à déborder à côté de la cuisinière. « J'ai des sachets quelque part. »

C'était maintenant seulement qu'il s'apercevait de l'état de son dôme. C'était choquant. Vaisselle sale, récipients contenant de la nourriture avariée, vêtements crasseux accumulés, détritiques et débris divers... Il promenait sur tout cela un regard troublé, se demandant s'il devait lui proposer de nettoyer. Et elle se déplaçait si lentement, avec une fatigue si évidente. Il eut l'intuition, subitement, qu'elle était bien plus malade qu'elle ne le lui avait laissé croire au début.

« C'est une porcherie », reconnut-elle.

Il dit : « Vous êtes très fatiguée.

— C'est vrai, ça m'épuise de vomir tripes et boyaux chaque jour de la semaine. Tenez, voici un sachet de thé. Merde, il a déjà servi. Je les utilise et puis je les fais sécher. Ça marche une fois, mais il m'arrive de me rendre compte que je me ressers plusieurs fois du même. Je vais essayer d'en trouver un neuf. » Elle continua de farfouiller.

L'écran télé montrait une image. C'était une horreur en animation : une énorme hémorroïde qui gonflait et palpitait méchamment. « Qu'est-ce que vous regardez ? » demanda Asher. Il détourna les yeux de l'animation.

« Il y a un nouveau feuilleton qui vient de commencer l'autre jour. *La Splendeur de...* J'ai oublié le titre exact. C'est le nom d'un personnage. C'est vraiment intéressant.

— Vous aimez les feuilletons ?

— Ils me tiennent compagnie. Mettez le son. »

Il monta le volume. Le feuilleton avait maintenant repris, remplaçant l'hémorroïde animée. Un vieil homme barbu, hirsute, bataillait avec deux arachnides aux yeux protubérants qui tentaient apparemment de le décapiter. « Ôtez de moi vos sales mandibules ! » cria le vieillard en battant l'air de ses bras. Des rayons laser illuminèrent l'écran. Herb Asher repensa à l'embrasement de son matériel par Yah ; il sentit son cœur battre sous le coup de l'anxiété.

« Si vous n'avez pas envie de le regarder... ; commença Rybys.

— Non, ce n'est pas ça. » Lui raconter ce qui s'était produit avec Yah serait difficile ; il doutait d'y parvenir. « Il m'est arrivé quelque chose. Quelque chose qui m'a éveillé. » Il se frotta les yeux.

« Je vais vous mettre au courant de ce qui s'est passé avant, dit Rybys. Elias Tate...

— Qui est Elias Tate ? interrompit Asher.

— Le vieux barbu ; je me rappelle le titre du feuilleton maintenant. C'est *La Splendeur d'Elias Tate*. Elias est tombé entre les mains – si on peut dire, puisqu'ils n'en ont pas – des hommes-fourmis de Sychron Deux. Et il y a leur reine qui est vraiment méchante et qui s'appelle... je ne me souviens plus comment. » Elle médita. « Hudwillub, je crois. Oui, c'est ça. Enfin bref, Hudwillub veut qu'Elias Tate meure. Elle est réellement affreuse, vous verrez. Elle n'a qu'un œil.

— Ravissant », déclara Asher sans prêter attention à ses paroles. « Rybys, reprit-il, écoutez-moi. »

Comme si elle ne l'avait pas entendu, Rybys continuait de raconter laborieusement : « Mais Elias Tate a son ami Elisha McVane ; ils sont très bons amis et s'entraident toujours. C'est un peu comme... » Elle leva les yeux vers Asher. « Comme vous et moi. Vous savez, on s'entraide. Je vous ai préparé à dîner et

vous, vous êtes venu ici parce que vous vous tracassiez pour moi.

— Je suis venu ici, précisa-t-il, parce qu'on m'a dit d'y aller.

— Mais vous vous faisiez du souci.

— Oui, répondit-il.

— Elisha McVane est beaucoup plus jeune qu'Elias. Il a très belle allure. En tout cas, Hudwillub veut...

— Yah m'a envoyé, dit Asher.

— Envoyé quoi ?

— Envoyé ici. » Son cœur continuait de cogner.

« Vraiment ? C'est très intéressant. Mais vous savez, Hudwillub est très belle. Elle vous plaira. Je veux dire : elle vous plaira physiquement. On pourrait définir les choses ainsi : sur un plan objectif elle est *manifestement* attirée, mais sur un plan spirituel elle est perdue. Elias Tate est une sorte de conscience externe pour elle. Qu'est-ce que vous prenez dans votre thé ?

— Avez-vous entendu... » commença-t-il, puis il renonça.

« Du lait ? » Rybys examina le contenu de son réfrigérateur, sortit un carton de lait, en versa dans un verre, le goûta et fit la grimace. « Il a tourné. Chierie ! » Elle versa le lait dans l'évier.

« Ce que j'ai à vous raconter, dit Asher, est important. La divinité de ma colline m'a réveillé en pleine nuit pour me dire que vous aviez des ennuis. Elle a brûlé mon matériel. Elle a effacé toutes mes bandes de Linda Fox.

— Vous pouvez en obtenir d'autres par le vaisseau mère. »

Asher la dévisagea fixement.

« Pourquoi me regardez-vous comme ça ? » Elle inspecta vivement le devant de sa robe. « Je ne suis pas déboutonnée, non ? »

Seulement mentalement, pensa-t-il.

« Du sucre ? proposa-t-elle.

— C'est bon, dit-il. Je vais prévenir le commandant en chef du vaisseau mère. C'est une affaire importante.

— C'est ça, approuva Rybys. Contactez le commandant en chef et dites-lui que Dieu vous a parlé.

— Je peux me servir de vos appareils ? Je vais signaler que mon matériel est hors d'usage. C'est ma preuve.

— Non, fit-elle.



— Comment non ? s'étonna-t-il.

— C'est un raisonnement inductif qui est sujet à caution. Vous ne pouvez pas remonter des effets aux causes.

— Mais de quoi diable parlez-vous ? »

Calmement, Rybys expliqua : « Votre matériel hors d'usage n'est pas une preuve de l'existence de Dieu. Tenez, je vais vous l'écrire sous forme de logique symbolique. Si je réussis à mettre la main sur mon stylo. Cherchez-le ; il est rouge. Le stylo, pas l'encre. D'habitude je...

— Accordez-moi une minute. Juste une minute, bon sang. Pour réfléchir. Vous voulez bien ? » Il s'entendait élever la voix.

« Il y a quelqu'un dehors », dit Rybys. Elle montrait un indicateur qui clignotait rapidement. « Un Clem en train de voler mes ordures. Je les laisse dehors parce que...

— Faites entrer le Clem, dit Asher, et c'est à lui que je parlerai.

— De Yah ? D'accord, et après ils commenceront à venir jusqu'à votre colline avec des offrandes, et ils consulteront Yah jour et nuit ; vous ne connaîtrez plus la paix. Vous ne pourrez plus rester sur votre couchette à écouter Linda Fox. Le thé est prêt. » Elle remplit d'eau bouillante deux tasses.

Asher composa l'indicatif du vaisseau mère. Quand il obtint l'opérateur du circuit, il déclara : « J'ai à faire un rapport concernant un contact avec Dieu. C'est destiné au commandant en chef personnellement. Dieu m'a parlé il y a une heure. Une divinité autochtone nommée Yah.

— Un moment, je vous prie. » Au bout d'un temps, l'opérateur reprit : « Ce ne serait pas le type de Linda Fox qui est en liaison ? La Station Cinq ?

— Oui, confirma-t-il.

— Nous avons la bande vidéo de *Un violon sur le toit* que vous avez réclamée. Nous avons essayé de la transmettre à votre dôme mais votre équipement récepteur semble en panne. Nous avons signalé la réparation à faire et une équipe se déplacera d'ici peu. La bande comprend la distribution originale avec Topol, Norma Crane, Molly Picon...

— Un instant », coupa Asher. Rybys avait posé la main sur son bras pour attirer son attention. « Qu'est-ce qui se passe ? questionna-t-il.

— Il y a un humain à l'extérieur ; je viens de l'apercevoir. Faites quelque chose. »

Asher dit à l'opérateur : « Je vous rappelle. » Il raccrocha.

Rybys avait allumé l'éclairage extérieur. A travers le hublot du dôme, Asher vit un spectacle étrange : un être humain qui n'était pas revêtu d'une tenue standard ; à la place l'homme portait une sorte de robe épaisse et un tablier de cuir. Ses bottes étaient rustiques et rapiécées. Même son casque semblait antique. Qu'est-ce que c'est que ça ? se demanda Asher.

« Dieu merci, vous êtes ici », souffla Rybys. De l'armoire près de sa couchette elle sortit un pistolet. « Je vais le tuer, annonça-t-elle. Dites-lui d'entrer ; utilisez le communicateur. Faites attention de ne pas vous trouver dans la trajectoire. »

J'ai affaire à des fous, pensa Asher. « Contentez-vous de ne pas le laisser entrer.

— Pas question ! Il attendra jusqu'à ce que vous partiez. Dites-lui d'entrer. Il va me violer et me tuer et il vous tuera aussi, si nous ne le descendons pas les premiers. Vous savez ce qu'il est ? Je reconnais cette robe grise. C'est un Mendiant Sauvage. Vous savez ce que c'est qu'un Mendiant Sauvage ?

— Je le sais, dit Asher.

— Ce sont des criminels !

— Ce sont des renégats. Ils n'ont plus de dômes.

— Des criminels », insista-t-elle en armant le pistolet.

Il hésitait entre le rire et le désarroi. Rybys avait le visage gonflé d'indignation ; elle avait ébouriffé ses cheveux. « Je ne veux pas qu'il rôde autour de mon dôme. Ce dôme est à moi ! Je vais appeler le vaisseau mère pour qu'ils envoient des flics, si vous refusez d'agir. »

Branchant le communicateur, Asher dit : « Vous, là-bas. »

Le Mendiant Sauvage leva les yeux, cilla, puis fit signe à Asher. C'était un vieil homme ridé, parcheminé, hirsute, et il souriait.

« Qui êtes-vous » demanda Asher.

Les lèvres du vieil homme bougèrent, mais bien sûr Asher ne pouvait rien entendre. Le micro extérieur de Rybys n'était pas branché ou ne fonctionnait pas. Asher dit à Rybys : « Ne le tuez pas, je vous en prie. Je vais le faire entrer. Je crois savoir qui il est. »

Lentement et avec précaution, Rybys désarma son pistolet.

« Entrez », dit Asher. Il actionna le mécanisme de l'écoutille et la membrane intermédiaire se mit en place. Marchant à pas vigoureux, le Mendiant Sauvage pénétra à l'intérieur.

« Qui est-il ? » s'enquit Rybys.

Asher répondit : « C'est Elias Tate.

— Oh ! alors ce feuilleton n'est pas un feuilleton. » Elle se tourna vers l'écran télé. « J'ai intercepté un transfert d'information psychotronique. J'ai dû me relier au mauvais câble. Ça alors, c'est inouï. Je croyais depuis le début que ça passait à l'antenne. »

Secouant des cristaux de méthane, Elias Tate apparut devant eux, heureux d'être protégé du froid. Il entreprit aussitôt de retirer son casque et son ample robe.

« Comment vous sentez-vous ? demanda-t-il à Rybys. Mieux ? Est-ce que ce baudet prend bien soin de vous ? Son cul est un écu s'il n'en a pas. »

Le vent soufflait autour de lui comme s'il était le centre d'une tempête.

Emmanuel dit à la petite fille en robe blanche : « Je suis nouveau. Je ne comprends pas où je suis. »

Les bambous bruissaient. Les enfants jouaient. Et Mr. Plaudet en compagnie d'Elias Tate les observait. « Tu me connais ? demanda la fillette à Emmanuel.

— Non », répondit-il. Il ne la connaissait pas. Et pourtant elle lui semblait familière. Son visage était petit et pâle et elle avait de longs cheveux noirs. Ses yeux, songea Emmanuel. Ils étaient vieux. Les yeux de la sagesse.

Elle lui dit à voix basse : « Je suis née quand il n'y avait pas encore d'océan. » Elle attendit un instant, l'examinait, cherchant quelque chose, une réponse peut-être ; il l'ignorait.

« *J'ai été façonnée dans un lointain passé*, reprit la fillette. *Au commencement, longtemps avant la Terre elle-même.* »

Mr. Plaudet la héla d'un ton réprobateur. « Dis-lui ton nom. Présente-toi.

— Je m'appelle Zina, dit la fillette.

— Emmanuel, dit Mr. Plaudet, voici Zina Pallas.

— Je ne la connais pas, dit Emmanuel.

— Allez jouer tous les deux sur les balançoires, continua Mr. Plaudet. Mr. Tate et moi avons à parler. »

Elias Tate s'approcha du petit garçon, se pencha et demanda : « Qu'est-ce qu'elle vient de te dire ? Cette petite fille, Zina ; elle t'a dit quoi ? » Il avait l'air en colère, mais Emmanuel était habitué à la mauvaise humeur constante du vieil homme. « Je n'ai pas pu entendre.

— Tu deviens sourd, dit Emmanuel.

— Non, elle a baissé la voix, insista Elias.

— Je n'ai rien dit qui n'ait été dit il y a longtemps », déclara Zina.

Perplexe, Elias quitta Emmanuel du regard et reporta celui-ci sur la fillette. « De quelle nationalité es-tu ? lui demanda-t-il.

— Partons », dit Zina. Elle prit Emmanuel par la main et l'emmena ; tous deux s'éloignèrent en silence.

« C'est une bonne école ? s'informa Emmanuel.

— Elle est bien. Les ordinateurs sont démodés. Et le gouvernement contrôle tout. Les ordinateurs sont ceux du gouvernement ; il ne faut pas que tu l'oublies. Quel âge a Mr. Tate ?

— Il est très vieux, dit Emmanuel. Il a dans les quatre mille ans, je pense. Il s'en va et il revient.

— Tu m'a déjà vue avant, dit Zina.

— Non.

— Tu n'as plus de mémoire.

— Oui », dit-il, surpris qu'elle sache. « Elias m'a dit qu'elle reviendrait.

— Ta mère est morte ? » Il opina de la tête.

« Tu peux la voir ? demanda Zina.

— Quelquefois.

— Branche-toi sur les souvenirs de ton père. Alors tu pourras être avec elle dans le rétrotemps.

— Peut-être.

— Il a tous ses souvenirs en réserve. » Emmanuel dit : « J'ai peur. A cause de l'accident. Je pense qu'ils l'ont fait exprès.

— Bien sûr que oui, mais c'était toi qu'ils voulaient, même s'ils ne le savaient pas.

— Ils vont peut-être me tuer maintenant.

— Ils ne peuvent pas te trouver, assura Zina.

— Comment le sais-tu ?

— Parce que je suis celle qui sait. Je saurai à ta place jusqu'à ce que tu te souviennes, et même alors je resterai avec toi. C'est ce que tu as toujours voulu. J'ai été chaque jour à tes côtés ; j'étais ta chérie et ton délice, jouant toujours en ta présence. »

Emmanuel demanda : « Quel âge as-tu ?

— Je suis plus vieille qu'Elias.

— Plus vieille que moi ?

— Non, dit Zina.

— Tu as l'air plus vieille.

— C'est parce que tu as oublié. Je suis ici pour t'amener à te souvenir, mais tu ne dois en parler à personne, pas même à Elias. »

Emmanuel objecta : « Je lui raconte tout.

— Tu ne dois rien lui dire de moi. Il faut me le promettre. Si tu parles de moi à quelqu'un, le gouvernement sera mis au courant.

— Montre-moi les ordinateurs.

— Les voilà. » Zina le fit pénétrer dans une grande salle. « Tu peux leur demander n'importe quoi, mais ils te donnent des réponses truquées. Tu peux essayer de tricher avec eux. J'aime bien tricher avec eux. Ils sont vraiment stupides. »

Il lui dit : « Tu peux faire des tours de magie. »

Cela fit sourire Zina. « Comment le sais-tu ?

— Ton nom. Je sais ce qu'il veut dire.

— Ce n'est qu'un nom.

— Zina n'est pas ton nom, affirma-t-il. Zina, c'est ce que tu es.

— Dis-moi ce que c'est, déclara la fillette, mais parle très doucement. Parce que si tu sais ce que je suis, c'est qu'un peu de ta mémoire te revient. Mais méfie-toi ; le gouvernement écoute et surveille.

— Fais d'abord ta magie, demanda Emmanuel.

— Ils sauront ; le gouvernement saura. »

Traversant la salle, Emmanuel s'arrêta devant une cage qui abritait un lapin. « Non, fit-il. Pas ça. Est-ce qu'il y a ici un autre animal que tu pourrais être ?

— Attention, Emmanuel, dit Zina.

— Un oiseau, dit Emmanuel.

— Un chat, rectifia Zina. Juste une seconde. » Elle s'arrêta, remua les lèvres. Le chat entra alors du dehors : une femelle tigrée. « Est-ce que je serai le chat ?

— Je veux être le chat, dit Emmanuel.

— Le chat mourra.

— Qu'il meure.

— Pourquoi ?

— Ils ont été créés pour ça. »

Zina dit : « Un jour un veau qui allait être abattu courut chercher protection auprès d'un rabbin et posa sa tête entre les genoux de celui-ci. Et le rabbin dit : *Va ! Tu as été créé pour ça*, ce qui signifiait : *Tu as été créé pour être abattu*.

— Et alors ? s'enquit Emmanuel.

— Alors Dieu a grandement affligé le rabbin pour une longue période de temps.

— Je comprends la leçon que tu m'enseignes, dit Emmanuel. Je ne serai pas le chat.

— Alors c'est moi qui serai le chat, dit Zina, et je ne mourrai pas parce que je ne suis pas comme toi. » Elle se pencha, les mains sur les genoux, pour s'adresser au chat. Emmanuel observa la scène, et bientôt le chat vint à lui et lui demanda de lui parler. Il le prit dans ses bras et le chat posa sa patte sur sa figure. Avec sa patte il lui dit que les souris étaient agaçantes mais qu'il ne voulait pas voir leur fin, car bien qu'agaçantes elles étaient en même temps fascinantes ; alors le chat chassait les souris tout en ne les respectant pas. Le chat voulait qu'il y ait des souris et pourtant il les méprisait.

Tout cela, le chat le communiqua au moyen de sa patte sur la joue du petit garçon.

« C'est bien », dit Emmanuel.

Zina demanda : « Sais-tu où il y a des souris en ce moment ?

— C'est toi qui es le chat, dit Emmanuel.

— Sais-tu où il y a des souris en ce moment ? répéta-t-elle.

— Tu es une sorte de mécanisme, remarqua Emmanuel.

— Sais-tu où...

— Tu n'as qu'à les trouver toi-même.

— Mais tu pourrais m'aider. Tu pourrais les faire fuir dans ma direction. » La fillette ouvrit la bouche et exhiba ses dents. Il se mit à rire.

Contre sa joue la patte du chat transmettait d'autres pensées : Mr. Plaudet entraît dans le bâtiment. Le chat pouvait entendre ses pas. Pose-moi par terre, communiqua le chat.

Emmanuel le remit par terre.

« Est-ce qu'il y a des souris ? dit Zina.

— Tais-toi, fit Emmanuel. Mr. Plaudet est ici.

— Oh... » murmura Zina en hochant la tête.

S'introduisant dans la salle, Mr. Plaudet déclara :

« Je vois que tu as trouvé Misty, Emmanuel. C'est une jolie petite bête, n'est-ce pas ? Zina, qu'est-ce qui ne va pas ? Pourquoi me regardes-tu comme ça ? »

Emmanuel rit ; Zina avait du mal à s'extraire du chat. « Faites attention, Mr. Plaudet, conseilla-t-il. Zina va vous griffer.

— Tu veux dire Misty, corrigea Mr. Plaudet.

— Ce n'est pas le genre d'anomalie cérébrale que j'ai », riposta Emmanuel. Il allait continuer mais il sentit Zina lui dire *non*.

« Il a du mal à se souvenir des noms, Mr. Plaudet », dit Zina. Elle était parvenue à se séparer du chat, maintenant, et Misty, perplexe, s'éloigna lentement. Manifestement Misty n'avait pas été en mesure de comprendre par quel mystère elle s'était trouvée, tout à coup, dans deux endroits différents à la fois.

« Tu te souviens de mon nom ? demanda Mr. Plaudet.

— Monsieur Parole, dit Emmanuel.

— Non », dit Mr. Plaudet. Il fronça les sourcils. « Mais *Plaudet* signifie *parole* en allemand.

— Je l'ai raconté à Emmanuel, dit Zina. Le sens de votre nom. »

Après le départ de Mr. Plaudet, Emmanuel demanda à la fillette : « Est-ce que tu peux faire sonner les cloches ? Pour la danse ?

— Bien sûr. » Puis elle rougit. « C'était une question-piège.

— Mais tu poses des pièges. Tu poses toujours des pièges. J'aimerais entendre les cloches mais je n'ai pas envie de danser. J'aimerais pourtant assister à la danse.

— Une autre fois, dit Zina. Tu te rappelles quelque chose alors. Si tu sais pour la danse.

— Je crois que je me rappelle. J'avais demandé à Elias de m'emmener voir mon père, là où il est entreposé. Je voulais voir à quoi il ressemblait. Si je le voyais, peut-être que je me souviendrais davantage. J'avais vu des photos de lui. »

Zina : « Tu veux de moi autre chose en plus de la danse.

— Je veux connaître ton pouvoir sur le temps. Je veux te voir arrêter le temps et le faire se dérouler à l'envers. C'est le meilleur de tous les tours.

— Je t'ai dit d'aller voir ton père pour ça.

Mais tu peux le faire, insista Emmanuel. Ici, tout de suite.

— Je ne le ferai pas. Cela dérange trop de choses. Elles ne se remettent jamais en place. Une fois qu'elles sont désynchronisées... mais un jour je ferai ça pour toi. Je pourrais te ramener avant la collision. Je ne suis pas sûre pourtant que ce soit raisonnable parce que ça te la ferait revivre, et pour toi ce serait peut-être pis. Ta mère était très malade, tu sais. Elle n'aurait sans doute pas survécu de toute façon. Et ton père sortira de suspension cryonique dans quatre ans.

— Tu en es sûre ? demanda Emmanuel avec excitation.

— Quand tu auras dix ans tu le verras. Il est retourné avec ta mère en ce moment ; il aime se retirer dans le rétrotemps jusqu'à l'époque de leur rencontre. Elle était très désordonnée ; il fallait qu'il nettoie son dôme.

— Qu'est-ce que c'est qu'un dôme ? interrogea Emmanuel.



— On n'en a pas ici ; ils sont pour la vie dans l'espace. Les colons y habitent. Là où tu es *né*. Je sais qu'Elias te l'a dit. Pourquoi ne l'écoutes-tu pas davantage ?

— C'est un homme, dit Emmanuel. Un être humain.

— Non, ce n'en est pas un.

— Il est né en tant qu'homme. Et puis je... » Il s'interrompt, et un fragment de souvenir lui revint. « Je ne voulais pas qu'il meure. Alors je l'ai pris, tout d'un coup. Quand lui et... » Il tenta de réfléchir, de formuler le nom dans son esprit.

« Elisha, dit Zina.

— Ils marchaient ensemble, reprit Emmanuel, et je l'ai pris, et il a renvoyé une part de lui à Elisha. Alors il n'est jamais mort ; je veux parler d'Elias. Mais ce n'est pas son vrai nom.

— C'est son nom grec.

— Je me rappelle donc bien certaines choses, dit Emmanuel.

— D'autres souvenirs te reviendront. Vois-tu, tu as mis en place un stimulus désinhibiteur qui te redonnerait la mémoire le moment venu. Tu es le seul à connaître le stimulus. Même Elias ne le connaît pas. Même *moi* ; tu me l'as caché, à l'époque où tu étais ce que tu étais.

— Je suis ce que je suis maintenant, dit Emmanuel.

— Oui, sauf que tu as une mémoire détériorée », dit Zina d'un ton dogmatique. « Alors ce n'est pas pareil.

— Je suppose que non, reconnut le petit garçon. Je croyais que tu avais dit que tu m'amènerais à me souvenir.

— Il y a différentes façons de se souvenir. Elias peut te redonner un peu la mémoire, et moi un peu plus ; mais c'est seulement grâce à ton stimulus désinhibiteur que tu pourras *être*. Le mot est... il faut que tu te penches tout près de moi pour écouter ; tu es le seul à devoir entendre ce mot. Non, je vais te l'écrire. » Zina prit une feuille de papier sur un bureau, ainsi qu'un morceau de craie, et elle inscrivit un unique mot :

HAYAH

En fixant le mot, Emmanuel sentit la mémoire lui revenir, mais seulement pour une nanoseconde ; aussitôt – presque aussitôt – elle se dissipa.

« *Hayah*, prononça-t-il à haute voix.

— C'est la Langue divine, dit Zina.

— Je sais », acquiesça-t-il. Le mot était hébreu, c'était une racine. Et le Nom divin lui-même découlait de ce mot. Il éprouva un terrible effroi teinté de respect.

« N'aie pas peur, dit doucement Zina.

— Si, j'ai peur, avoua Emmanuel, parce que pendant un instant je me suis souvenu. » *J'ai su*, songea-t-il, *qui j'étais*.

Mais il avait à nouveau oublié. Quand la fillette et lui ressortirent dans la cour, il ne savait plus rien. Et cependant — étrange ! — il savait qu'il avait su, su et réoublé presque aussitôt. Comme si, pensa-t-il, j'avais en moi deux esprits, l'un à la surface et l'autre dans les profondeurs. Celui de la surface a été endommagé mais pas l'autre. Et pourtant l'esprit profond ne peut pas parler ; il est refermé sur lui-même. Pour toujours ? Non ; il y aurait un jour le stimulus. Son propre stratagème.

Il était sans doute nécessaire qu'il ne se souvienne pas. Eût-il été capable de tout ramener à la conscience, la base de tout, le gouvernement l'aurait fait tuer. La bête avait deux têtes, la religieuse en la personne du cardinal Fulton Statler Harms et la scientifique avec un nommé Nicolas Boulkovski. Mais il s'agissait de fantômes. Pour Emmanuel l'Église chrétienne islamique et la Légation scientifique ne constituaient pas la réalité. Il savait ce qui se cachait derrière. Elias le lui avait dit. Mais même si Elias ne lui avait rien dit il l'aurait quand même su ; en tout lieu et en tout temps, il aurait pu identifier l'Adversaire.

Ce qui l'intriguait, c'était la petite fille, Zina. Quelque chose sonnait faux dans la situation. Pourtant elle n'avait pas menti ; elle ne pouvait mentir. Il avait rendu impossible toute tromperie de sa part ; c'est ce qui constituait sa nature fondamentale : sa véracité. Tout ce qu'il avait à faire était de lui poser des questions.

En attendant, il lui fallait supposer qu'elle faisait partie des *zines* ; elle avait admis elle-même qu'elle dansait. Son nom, bien sûr, provenait de *dziana*, et parfois il apparaissait tel qu'elle l'utilisait : Zina.

Il s'approcha d'elle par-derrière et lui chuchota dans l'oreille : « Diane ».

Elle se retourna aussitôt. Et en même temps il la vit changer. Son nez devint différent et à la place d'une fillette il avait maintenant devant lui une femme adulte portant un masque de métal. Celui-ci était relevé et montrait le visage, un visage grec ; et le masque, il s'en rendit compte, était le masque de guerre. Ce devait être Pallas. C'était Pallas qu'il voyait désormais et non Zina. Mais, il le savait, ni l'une ni l'autre de ces apparences ne lui révélait la vérité à son sujet. Ce n'était que des images. Des formes qu'elle prenait. Pourtant le masque de métal l'impressionnait. Cette image maintenant s'estompait et il sut que personne à part lui ne l'avait aperçue. Elle ne la révélerait jamais à quelqu'un d'autre.

« Pourquoi m'as-tu appelée Diane ? demanda Zina.

— Parce que c'est l'un de tes noms. »

Zina dit : « Nous irons au Jardin un de ces jours. Pour que tu puisses voir les animaux.

— Ça me plairait, fit-il. Où est le Jardin ?

— Le Jardin est ici, dit Zina.

— Je ne peux pas le voir.

— Tu as créé le Jardin, dit Zina.

— Je n'arrive pas à m'en souvenir. » Sa tête lui faisait mal ; il appliqua ses mains contre ses tempes. Comme mon père, pensait-il ; il avait l'habitude de faire ce geste que j'accomplis. Sauf que ce n'est pas mon père.

Je n'ai pas de père, se dit-il.

Une douleur l'envahit, la douleur née de l'isolement ; brusquement Zina avait disparu, ainsi que la cour de l'école, les édifices, la cité – tout avait disparu. Il essaya de faire revenir les choses mais elles s'y refusèrent. Le temps ne s'écoulait pas. Même le temps avait été aboli. *J'ai complètement oublié*, se dit-il. *Et parce que j'ai oublié, tout s'est anéanti*. Même Zina, sa chérie et son délice, ne pouvait se souvenir de lui maintenant ; il était retourné au vide.

Un murmure sourd se déplaçait lentement à la surface du vide, à travers les profondeurs. De la chaleur était visible ; à cette transformation de la fréquence la chaleur apparaissait comme de la lumière, mais ce n'était qu'une terne lumière rouge, une lumière sombre. Il la trouvait affreuse.

Mon père, pensa-t-il. Tu n'es pas.  
Ses lèvres bougèrent et il prononça un seul mot.  
HAYAH  
Le monde revint.

## 5

Elias Tate, se jetant sur un tas de vêtements sales de Rybys, demanda : « Vous n'avez pas du vrai café ? Pas cet ersatz que vous distribue le vaisseau mère. » Il grimaça.

« J'en ai, répondit Rybys, mais je ne sais pas où il est.

— Vous vomissez fréquemment ? » lui dit Elias en l'observant. « Tous les jours ou à peu près ?

— Oui. » Elle lança à Herb Asher un regard stupéfait.

« Vous êtes enceinte, dit Elias Tate.

— Je suis sous traitement ! » s'écria Rybys avec colère, le visage empourpré. « Je vomis à cause de ces saletés de Neurotoxite et de Prednoféric...

— Consultez votre terminal d'ordinateur », déclara Elias.

Il y eut un silence.

« Qui êtes-vous ? questionna Herb Asher.

— Un Mendiant Sauvage, répondit Elias.

— Pourquoi êtes-vous si renseigné à mon sujet ? » s'enquit Rybys.

Elias dit : « Je suis venu pour être avec vous. Je resterai avec vous à partir de maintenant. Consultez votre terminal. »

S'asseyant devant son terminal, Rybys plaça son bras dans la fente du MED. « Je regrette d'avoir à vous le dire », précisa-t-elle à l'intention d'Elias et de Herb Asher, « mais je suis vierge.

— Sortez d'ici, ordonna d'un ton calme Herb Asher au vieil homme.

— Attendez que le MED lui donne les résultats du test », dit Elias.

Les yeux de Rybys s'emplissaient de larmes.

« Merde alors, c'est terrible. D'abord la sclérose en plaques et maintenant ça, comme si ça ne suffisait pas.

— Il faut qu'elle retourne sur Terre, dit Elias à Herb Asher. Les autorités le permettront ; sa maladie suffira comme cause légale. »

D'une voix entrecoupée, Rybys demanda au terminal de l'ordinateur, qui s'était maintenant relié au canal du MED : « Est-ce que je suis enceinte ? »

Silence.

Puis le terminal annonça : « Vous êtes enceinte de trois mois, miss Romney. »

Se levant, Rybys se dirigea vers le hublot du dôme et contempla fixement le panorama de méthane. Personne ne prenait la parole.

« C'est Yah, n'est-ce pas ? dit enfin Rybys.

— Oui, dit Elias.

— C'était arrangé depuis longtemps, ajouta Rybys.

— Oui, dit encore Elias.

— Et ma sclérose en plaques est destinée à me fournir un prétexte légal pour retourner sur Terre.

— Pour franchir les barrières de l'Immigration », confirma Elias.

Rybys dit : « Et vous savez tout sur cette affaire. » Elle désigna Herb Asher. « Il va prétendre qu'il est le père.

— Il le prétendra, acquiesça Elias, et il viendra avec vous. Moi aussi. Vous vous présenterez à l'Hôpital naval de Bethesda à Checy Chase. Vous vous y rendrez par vol axial à haute vitesse, en raison de la gravité de votre état. Nous devons commencer le plus vite possible. Vous avez déjà en votre possession les papiers légaux nécessaires pour demander un transfert sur Terre.

— Yah m'a rendue malade ? » demanda Rybys.

Après un temps, Elias hocha affirmativement la tête.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? s'écria Rybys furieusement. Un coup monté ? Vous allez faire passer clandestinement... »

L'interrompant, Elias dit d'une voix basse et dure : « La X<sup>e</sup> Fretensis romaine.

— Masada, dit Rybys. En l'an 73 de l'ère chrétienne. C'est exact ? J'y pensais. J'ai commencé à y penser depuis qu'un Clem m'a parlé de la divinité de la montagne à notre Station Cinq.

— Il a été vaincu, dit Elias. La X<sup>e</sup> Légion était composée de quinze mille soldats expérimentés. Mais Masada a tenu pendant presque deux ans. Et il y avait moins d'un millier de Juifs à Masada, en comptant les femmes et les enfants. »

Rybys dit à Herb Asher : « Sept femmes et enfants seulement ont survécu à la chute de Masada. C'était une forteresse juive. Ils s'étaient cachés dans une conduite d'eau. » Elle continua en s'adressant à Elias Tate : « Et Yahweh a été chassé de la Terre.

— Et les espoirs de l'homme se sont éteints, ajouta Elias Tate.

— Mais de quoi parlez-vous tous les deux ? questionna Herb Asher.

— Un fiasco, dit Elias Tate brièvement.

— Alors Yah m'a d'abord rendue malade, et ensuite il... » Elle n'acheva pas sa phrase. « Est-ce qu'il était originaire de ce système stellaire ? Ou bien a-t-il été chassé ici ?

— Il a été chassé ici, précisa Elias. Il y a maintenant une zone qui s'étend autour de la Terre. Une zone de mal. Elle le tient à l'écart.

— Le *Seigneur* ? dit Rybys. Le Seigneur est tenu à l'écart de la Terre ? » Elle dévisagea Elias Tate.

« Les gens de la Terre ne le savent pas, dit celui-ci.

— Mais vous, vous le savez, intervint Herb Asher. C'est bien vrai ? Comment êtes-vous au courant de toutes ces choses ? Comment êtes-vous autant renseigné ? Qui êtes-vous ? »

Elias Tate dit : « Je suis le prophète Elie. »

Ils étaient assis tous trois et buvaient du thé. Le visage de Rybys était empreint de raideur et avait une expression amère et furieuse ; elle ne parlait presque pas.

« Qu'est-ce qui vous tracasse le plus ? demanda Elias Tate. Que Yah ait été chassé de la Terre et battu par l'Adversaire, ou que vous soyez chargée de revenir sur Terre en le portant en vous ? »

Elle se mit à rire. « Et en quittant ma station.

— Vous avez été honorée, dit Elias.

— Honorée par la maladie », rectifia Rybys ; elle porta sa tasse à ses lèvres d'une main qui tremblait.

« Est-ce que vous comprenez qui vous portez dans votre sein ? demanda Elias.

— Bien sûr, répondit Rybys.

— Vous n'avez pas l'air impressionné.

— Ma vie a été organisée dans tous ses détails, déclara Rybys.

— Je pense que vous considérez la situation d'un point de vue étroit », remarqua Herb Asher. Elias et Rybys lui jetèrent l'un et l'autre un regard de dégoût, comme s'il avait fait intrusion. « Peut-être que je ne comprends pas », acheva-t-il faiblement.

Rybys allongea la main pour lui tapoter l'épaule. « Ne vous en faites pas. Moi non plus je ne comprends pas. Pourquoi moi ? Je m'étais déjà posé la question quand j'ai été atteint de la sclérose en plaques. Pourquoi moi ? Et pourquoi vous ? Vous allez devoir quitter votre station vous aussi ; *et* vos bandes de Linda Fox. *Et* votre vie passée à rester étendu jour et nuit sur votre couchette sans rien faire, avec tous vos appareils fonctionnant automatiquement. Bon Dieu ! Eh bien, je crois que Job avait raison. L'Eternel afflige ceux qu'il aime.

— Nous allons voyager tous les trois jusqu'à la Terre, dit Elias Tate, et là vous donnerez naissance à votre fils, Emmanuel. Yah a organisé ce projet au commencement de l'ère, avant la défaite de Masada, avant la chute du Temple. Il avait prévu sa défaite et choisi une parade pour corriger la situation. Dieu peut être vaincu mais seulement à titre temporaire. *Avec Dieu le remède est plus grand que le mal.*

— *Félix culpa*, dit Rybys.

— Oui », approuva Elias. Il expliqua à Herb Asher : « Cela signifie *Heureuse faute*, en référence à la chute originelle. S'il n'y avait pas eu de chute, peut-être qu'il n'y aurait pas eu d'Incarnation. Pas de naissance du Christ.

— La doctrine catholique », dit Rybys d'une voix lointaine. « Je n'aurais jamais cru qu'elle s'appliquerait personnellement à moi. »

Herb Asher demanda : « Mais le Christ n'a-t-il pas battu les forces du mal ? Il a dit : *J'ai triomphé du monde.*

— Ma foi, observa Rybys, apparemment il se trompait.



— Quand Masada est tombée, dit Elias, tout a été perdu. Dieu n'a pas pénétré dans l'histoire au premier siècle de l'ère chrétienne ; il a quitté l'histoire. La mission du Christ a été un échec.

— Vous êtes très vieux, dit Rybys. Quel âge avez-vous, Elias ? Des milliers d'années, je suppose. Vous pouvez avoir une vue à long terme mais pas moi. Vous avez tout le temps su la vérité sur le Premier Avènement ? Depuis plus de deux mille ans ?

— De même que Dieu avait prévu la chute originelle, dit Elias, il avait également prévu que Jésus ne serait pas acceptable. La chose était connue de Dieu avant qu'elle se produise.

— Et que sait-il pour maintenant ? dit Rybys. Qu'allons-nous faire ? »

Elias garda le silence.

« Il ne sait pas, conclut Rybys.

— C'est..., hésita Elias.

— La bataille finale, dit Rybys. Elle peut avoir l'une ou l'autre issue. N'est-ce pas ?

— A la fin, dit Elias, Dieu l'emporte. Il dispose de la prévision absolue.

— Il le sait peut-être, dit Rybys, mais cela signifie-t-il qu'il peut... Écoutez, je ne me sens vraiment pas bien. Il est tard et je suis malade et fatiguée, et je me sens comme si... » Elle fit un geste. « Je suis vierge et je suis enceinte. Les médecins de l'Immigration ne voudront jamais y croire. »

Herb Asher déclara : « C'est pour cette raison que je dois vous épouser et vous accompagner.

— Je ne vais pas vous épouser ; je ne vous connais même pas. » Elle le fixa du regard. « Vous plaisantez ? Vous épouser ? J'ai la sclérose en plaques et je suis enceinte – assez, tous les deux, allez-vous-en et laissez-moi tranquille. Je parle sérieusement. Pourquoi est-ce que je n'ai pas avalé ce flacon de Seconax quand j'en avais l'occasion ? Mais je n'ai jamais eu l'occasion ; Yah veillait. Il voit même le moineau qui tombe. J'oubliais.

— Vous avez du whisky ? demanda Herb Asher.

— Oh ! bravo, fit Rybys amèrement. Vous pouvez vous saouler, mais moi ? Est-ce que je le peux avec ma maladie et une espèce de bébé en moi ? Quand je pense que j'étais là... » Elle lança un regard furieux et haineux à Elias Tate. « J'étais là à capter visuellement vos pensées sur mon écran télé, en m'imaginant dans ma sottise que c'était un feuilleton plein de clichés concocté par des scénaristes sur Fomalhaut – de la pure fiction. Des arachnides allaient vous décapiter ? C'est ça vos fantasmes subconscients ? Et vous êtes le porte-parole de Yahweh ? » Elle blêmit. « J'ai prononcé le Nom sacré. Je suis désolée.

— Les chrétiens le prononcent tout le temps, dit Elias.

— Mais moi je suis juive. Je *dois* être juive ; c'est ce qui m'a menée à cette situation. Si je faisais partie des Gentils, Yah ne m'aurait pas choisie. Et si jamais j'avais fait l'amour, je... » Elle s'interrompit. « La Machinerie divine opère avec une brutalité particulière, acheva-t-elle. Elle n'est pas romantique. Elle est véritablement cruelle.

— C'est à cause de l'importance de l'enjeu, dit Elias.

— Qu'est-ce qui est en jeu ? interrogea Rybys.

— L'univers existe parce que Yah se souvient de lui », dit Elias.

Herb Asher et Rybys le dévisagèrent.

« Si Yah oublie, l'univers cesse d'exister, continua Elias.

— Peut-il oublier ? demanda Rybys.

— Il n'a pas encore oublié, déclara Elias elliptiquement.

— Ce qui signifie qu'il pourrait oublier, souligna Rybys. Alors c'est là-dessus que tout repose. Vous venez de l'énoncer bien clairement. Je vois. Eh bien... » Elle haussa les épaules, puis but songeusement sa tasse de thé. « Alors je n'existerais pas s'il n'y avait Yah. Rien n'existerait. »

Elias dit : « Son nom signifie *Celui qui amène à l'existence tout ce qui existe*.

— Y compris le mal ? » s'enquit Herb Asher.

Elias reprit : « Il est dit dans l'Écriture :

*... Pour que les hommes du soleil levant et couchant  
Puissent savoir qu'il n'est nul autre que Moi :*

*Je suis le SEIGNEUR, il n'en est pas d'autre ;  
Je fais la lumière, je crée les ténèbres,  
Je suis l'auteur de la prospérité et des peines.  
Moi, le SEIGNEUR, je fais toutes ces choses.*

— D'où cela provient-il ? demanda Rybys.

— Isaïe, psaume XLV, indiqua Elias.

— *La prospérité et les peines*, fit Rybys en écho. *Le bonheur et le malheur.*

— Alors vous connaissez le passage, fit Elias en la regardant.

— C'est difficile à croire, dit-elle.

— C'est le monothéisme, dit Elias avec rudesse.

— Oui, admit-elle, je suppose que c'est ça. Mais c'est brutal. Ce qui m'arrive est brutal. Et autre chose m'attend. Je voudrais me sortir de là et je n'en ai pas la possibilité. Personne ne m'a demandé mon avis au départ. Personne ne me le demande maintenant. Yah prévoit ce qui va survenir mais pas moi, sinon qu'il y aura davantage de cruauté, de souffrance et de vomissements. Servir Dieu, semble-t-il, cela veut dire vomir et se faire une injection avec une aiguille tous les jours. Je suis un rat malade dans une sorte de cage. C'est ce qu'il a fait de moi. Je n'ai ni foi ni espérance et il n'a pas d'amour mais seulement la puissance. Dieu est un symptôme de puissance, rien d'autre. J'en ai assez. J'abandonne. Tout m'est égal. Je ferai ce que j'ai à faire mais ça me tuera et je le sais. C'est bien ça ? »

Les deux hommes restèrent silencieux. Ils évitaient de la regarder.

Herb Asher dit enfin : « Il vous a sauvé la vie cette nuit. Il m'a envoyé ici.

— C'est lui qui m'a rendue malade au début !

— Et il vous guide, poursuivit Herb Asher.

— Vers quel but ? demanda-t-elle.

— Vers la libération d'une infinité de vies, dit Elias.

— L'Égypte, dit-elle. Et les faiseurs de briques. Tout recommence. Pourquoi la libération ne dure-telle pas ? Il n'y a donc pas de conclusion définitive ?

— Nous approchons de la conclusion définitive, déclara Elias.

— Je ne fais pas partie de ceux qui seront libérés, dit Rybys. Je suis tombée en chemin.

— Pas encore, dit Elias.

— Mais c'est imminent.

— Peut-être. » L'expression du visage d'Elias Tate était indéchiffrable.

Tandis qu'ils étaient tous les trois immobiles, une voix basse s'éleva qui murmura : « Rybys, Rybys. »

Elle eut un cri étouffé et regarda autour d'elle.

« Ne crains rien, dit la voix. Tu survivras en la personne de ton fils. Tu ne peux mourir maintenant, ni même jusqu'à la fin des temps. »

Silencieusement, la figure enfouie dans ses mains, Rybys se mit à pleurer.

Tard dans la journée, quand l'école fut terminée, Emmanuel décida d'essayer à nouveau la Transformation hermétique, afin de pouvoir connaître le monde autour de lui.

Pour commencer il accéléra son horloge biologique interne afin que le cours de ses pensées aille de plus en plus vite ; il se sentit précipité dans le tunnel du temps linéaire jusqu'à ce que son taux de mobilité autour de cet axe soit énorme. D'abord, donc, il vit de vagues couleurs flottantes et puis il rencontra soudain le Veilleur, c'est-à-dire le Grigon, qui barrait l'accès entre les Royaumes inférieurs et supérieurs. Le Grigon se présentait sous la forme d'un torse féminin nu qu'il pouvait atteindre et toucher, tant il était près de lui. Au-delà de ce point il se mit à voyager à la vitesse du Royaume supérieur, si bien que le Royaume inférieur cessa d'être et devint un simple processus ; il se développa en couches accumulées à un taux de trente et un millions et demi contre un en fonction de l'échelle temporelle du Royaume supérieur.

Il vit alors le Royaume inférieur non comme un lieu mais comme des images transparentes se succédant à une vitesse immense. Ces images étaient les Formes hors de l'espace qui étaient introduites dans le Royaume inférieur pour se muer en réalité. Il était à un pas, maintenant, de la Transformation hermétique.

L'image finale se figea et le temps s'arrêta pour lui. Les yeux fermés, il voyait toujours la chambre autour de lui ; le vol avait cessé ; il avait échappé à ce qui le poursuivait. Cela voulait dire que sa décharge neurale était parfaite, et son corps pinéal enregistra la présence de la lumière véhiculée jusqu'à l'embranchement du conduit optique.

Il resta quelque temps sans bouger – mais le terme « quelque temps » ne signifiait plus rien. Puis, progressivement, la transformation intervint. Il vit à l'extérieur de lui le dessin de son cerveau ; il était dans un monde composé de son cerveau, avec de l'information vivante circulant çà et là comme de petits ruisseaux rouges et brillants. Il pouvait par conséquent toucher ses pensées dans leur nature originelle, avant qu'elles deviennent des pensées. La chambre était emplie de leur feu, et des espaces immenses s'étendaient qui représentaient le volume de son cerveau.

Après cela il s'appropriä le monde extérieur de manière à le renfermer en lui. Il avait maintenant l'univers à l'intérieur de lui et son cerveau tout autour de lui. Les espaces occupés par son cerveau étaient bien plus vastes que ne l'avait été l'univers. Il connut donc l'étendue de toutes les choses qui étaient lui-même, et comme il avait incorporé le monde, il le connaissait et le *contrôlait*.

Il se calma et se détendit, puis il put distinguer les contours de la chambre, la table à café, une chaise, les murs, des tableaux qui y étaient accrochés : le fantôme de l'univers extérieur persistant devant lui. Il prit un livre sur la table et l'ouvrit. Dans le livre il trouva inscrites, sous forme imprimée, ses propres pensées. Les pensées imprimées étaient disposées le long de l'axe temporel qui était devenu spatial et qui était le seul axe le long duquel le mouvement fût possible. Il pouvait voir comme dans un hologramme, les différentes périodes de ses pensées, les plus récentes étant les plus proches de la surface, les plus anciennes plus basses et plus profondes en couches successives.

Il considéra le monde extérieur qui s'était maintenant réduit à des formes géométriques principalement carrées, avec le Rectangle doré comme porte. Rien ne bougeait sinon la scène de l'autre côté de la porte, où sa mère courait joyeusement parmi

de vieux rosiers enchevêtrés et des terres cultivées qu'elle avait connus étant enfant ; elle souriait et ses yeux brillaient de joie.

Maintenant, songea Emmanuel, je vais changer l'univers que j'ai emporté au-dedans de moi. Il regarda les formes géométriques et les laissa se remplir d'un peu de matière. En face de lui le lit bleu miteux qu'Elias affectionnait se mit à se déformer en s'alourdissant de plomb ; ses contours se modifièrent. Il avait éliminé la causalité qui le guidait et il cessait d'être un lit bleu miteux parsemé de taches de Kaff pour devenir un vaisselier garni d'assiettes, de tasses et de soucoupes en porcelaine.

Il restitua une certaine dose de temps – et vit Elias Tate aller et venir dans la chambre, entrer et sortir ; il vit les couches accumulées se succéder le long de l'axe du temps linéaire. Le vaisselier subsista pendant une courte série de couches, à l'état passif, au repos, puis il entra en activité et se joignit au monde permanent des phylogons, s'incorporant à tous ceux de sa catégorie qui l'avaient précédé. Dans le monde projeté de son cerveau le vaisselier, avec sa porcelaine, s'intégra à jamais à la vraie réalité. Il ne subirait plus désormais de changements, et personne d'autre que lui ne le verrait. Il se trouvait, pour quiconque, dans le passé.

Il compléta la transformation avec le formulaire d'Hermès Trismégiste :

*Verum est... quod superius est sicut quod  
inferius et quod inferius est sicut quod  
superius, ad perpetrando miracula rei  
unius.*

Ce qui veut dire :

*La vérité est que ce qui est en haut est comme  
ce qui est en bas et ce qui est en bas est comme  
ce qui est en haut, pour accomplir les miracles  
de l'unique.*

C'était la Tablette d'émeraude, présentée à Marie la Prophétesse, sœur de Moïse, par Téhuti en personne, qui avait donné leurs noms au commencement à toutes les choses créées, avant d'être exclus du Jardin des Palmiers.

Ce qui était en bas, son cerveau, le microcosme, était devenu le macrocosme, et, à l'intérieur de lui à l'état de microcosme désormais, il contenait le macrocosme, c'est-à-dire ce qui était en haut.

J'occupe maintenant l'univers entier, songea Emmanuel. Je suis partout de manière égale. Je suis donc devenu Adam Kadmon, le premier homme. Il lui était impossible de se mouvoir le long des trois axes spatiaux parce qu'il se trouvait déjà partout où il voulait aller. Le seul mouvement possible pour lui ou pour changer la réalité passait par l'axe temporel ; il resta à contempler le monde des phylogons, en activité par milliards, croissant et se complétant sans cesse, poussés par la dialectique qui sous-tend toute transformation. Cela lui plaisait ; la vision de l'enchevêtrement interconnecté des phylogons était un spectacle de beauté. C'était le *kosmos* de Pythagore, l'ajustement harmonieux de toutes les choses entre elles, chacune à sa place exacte et chacune impérissable.

Je vois maintenant ce que vit Plotin, pensa-t-il. Mais, plus encore, j'ai réuni les royaumes fractionnés au-dedans de moi ; j'ai rendu la *Shekkina* à En Sof. Mais seulement pour peu de temps et localement. Seulement sous une microforme. Les choses redeviendraient ce qu'elles avaient été dès qu'il relâcherait sa prise.

« Je réfléchis simplement », dit-il à haute voix.

Elias entra dans la chambre en disant : « Qu'est-ce que tu fais, Manny ? »

La causalité avait été inversée ; il avait accompli ce que Zina pouvait réussir : faire marcher le temps à l'envers. Il eut un rire de ravissement. Et il entendit le son des cloches.

« J'ai vu Chinvat, dit Emmanuel. Le pont étroit. J'aurais pu le traverser.

— Tu ne dois pas le faire », dit Elias.

Emmanuel demanda : « Que signifient les cloches ? Des cloches qui sonnent au loin.

— Quand tu entends les cloches lointaines, cela veut dire que le Saoshyans est présent.

— Le Sauveur, dit Emmanuel. Qui est le Sauveur, Elias ?

— Ce doit être toi.

— Quelquefois je désespère de retrouver la mémoire. »

Il entendait encore les cloches sonner au loin lentement, agitées, il le savait, par le vent du désert. C'était le désert lui-même qui lui parlait. Le désert, par l'intermédiaire des cloches, essayait de ranimer ses souvenirs. Il demanda à Elias : « Qui suis-je ?

— Je ne peux le dire, répondit Elias.

— Mais tu le sais. »

Elias fit un signe d'assentiment.

« Tu pourrais tout simplifier en le disant, avança Emmanuel.

— Tu dois le dire toi-même, répliqua Elias. Quand le temps sera venu, tu le sauras et tu le diras.

— Je suis... » déclara avec hésitation le petit garçon.

Elias sourit.

Elle avait entendu la voix sortir de son utérus. Pendant un temps elle eut peur et ensuite éprouva de la tristesse ; parfois elle pleurait, et toujours les nausées continuaient – sans rémission. Je ne me rappelle pas avoir lu ça dans la Bible, songea-t-elle. Marie en proie aux vomissements matinaux. Je vais probablement avoir de l'œdème et des vergetures. Je ne me souviens pas non plus d'avoir lu ça.

Cela ferait un beau spécimen parmi les graffiti à inscrire sur un mur, se dit-elle. LA VIERGE MARIE AVAIT DES VERGETURES. Elle se prépara un repas léger à base d'agneau synthétique et de haricots verts ; assise seule à sa table, elle regardait avec indifférence le paysage qui s'encadrait dans le hublot du dôme. Il faudrait vraiment que je fasse du nettoyage, se dit-elle. Avant qu'Elias et Herb reviennent. En fait je devrais rédiger une liste de tout ce que j'ai à faire.

Et avant tout, pensa-t-elle, il faut que je comprenne cette situation. Il est déjà en moi. C'est arrivé.

J'ai besoin d'une autre perruque, décida-t-elle. Pour le voyage. Une plus belle. Je crois que je vais en essayer une



blonde plus longue. Saloperie de traitement, réfléchit-elle. Si la maladie ne vous tue pas, ce sont les médicaments. Le remède est pire que le mal.

Puis, tout en mangeant, une étrange idée lui vint. Et si c'était une manœuvre des Clems ? se demanda-t-elle. Nous avons envahi leur planète ; maintenant ils contre-attaquent. Ils sont parvenus à comprendre ce qu'implique notre conception de Dieu. Ils simulent cette conception !

J'aimerais bien que la mienne soit simulée, rumina-t-elle.

Mais revenons-en à la question, se dit-elle. Ils lisent nos pensées ou étudient nos livres – peu importe comment ils s'y prennent – et ils nous truquent. Ce que j'ai à l'intérieur de moi est un terminal d'ordinateur ou autre chose, une sorte de radio. Je me vois me présentant à l'Immigration. « Vous n'avez rien à déclarer, miss ? – Seulement une radio. » Eh bien, pensa-t-elle, où est cette radio ? Je ne vois pas de radio. Ma foi, c'est qu'il faut bien chercher. Non, pensa-t-elle, ça concerne les Douanes, pas l'Immigration. « Quelle est la valeur déclarée de cette radio, miss ? – Ce serait difficile à dire, répondit-elle mentalement. Vous n'allez pas me croire mais... elle est unique en son genre. On ne voit pas des radios comme ça tous les jours. »

Je ferais probablement mieux de prier, décida-t-elle.

« Yah », prononça-t-elle. Moi, je suis affaiblie et fatiguée, et je ne veux vraiment pas être mêlée à ça. De la contrebande, songea-t-elle. Je vais faire passer quelque chose en fraude. « Madame, voulez-vous venir avec moi ? Nous allons procéder à une fouille corporelle complète. La surveillante sera ici dans une minute ; si vous voulez vous asseoir et lire un magazine. » Je leur dirai que c'est un outrage, pensa-t-elle. « Quelle surprise ! » Stupeur feinte. « J'ai *quoi* à l'intérieur de moi ? Vous plaisantez. Non, je n'ai aucune idée de la manière dont c'est arrivé ici. Les miracles de la volonté sont sans fin. »

Une étrange léthargie s'abattit sur elle, une sorte d'état hypnagogique, pendant qu'elle continuait de manger en méditant. L'embryon qui était en elle avait commencé à déplier une image devant elle, le point de vue d'un esprit totalement différent du sien.

C'est ainsi qu'ils le considéreront, réalisa-t-elle. Les pouvoirs du monde.

Ce qu'elle apercevait à travers leurs yeux était un monstre. L'Église chrétienne islamique et la Légation scientifique – leur peur ne ressemblait pas à la sienne ; sa peur à elle reposait sur l'effort et le danger, sur ce qui était exigé d'elle. Mais eux... elle les voyait consultant Grande-Nouille, le système IA qui traitait les informations de la Terre, la vaste intelligence artificielle sur laquelle s'appuyait le gouvernement.

Grande-Nouille, après avoir analysé les données, informait les autorités que quelque chose de sinistre était introduit sur Terre à l'insu des services de l'Immigration ; elle sentait leur dégoût, leur aversion. Incroyable, pensa-t-elle. Voir le Seigneur de l'univers à travers leur regard ; le voir comme un étranger. Comment le Seigneur qui avait créé toute chose pouvait-il être un étranger ? *C'est qu'ils ne sont pas à son image, alors*, conclut-elle. C'est ce que Yah me dit. J'ai toujours supposé – on nous l'a toujours enseigné – que l'homme est à l'image de Dieu. Mais eux, ils croient vraiment en eux ! Ils ne comprennent sincèrement pas.

Le monstre venu de l'espace, se dit-elle. Nous devons être perpétuellement sur nos gardes de peur qu'il ne franchisse clandestinement les barrières de l'Immigration. Comme ils ont l'esprit dérangé. Comme ils sont loin du compte. Ils tueraient mon bébé, songea-t-elle. C'est impossible mais c'est la vérité. Et personne ne pourrait les amener à comprendre ce qu'ils ont fait. Le sanhédrin réagissait de la même façon envers Jésus, se dit-elle. Ses membres le prenaient pour un autre zélote, un agitateur. Elle ferma les yeux.

Ils vivent dans un film d'horreur au rabais. Quelque chose est détraqué, quand on se met à craindre les petits enfants. Quand on considère l'un d'eux, quel qu'il soit, comme un objet de terreur surnaturelle. Je ne veux pas de cette faculté de vision, pensa-t-elle en se reculant avec effroi. Enlevez-la-moi, je vous en prie ; j'en ai assez vu.

Je comprends.

C'est pourquoi il faut que ce soit accompli, se dit-elle. A cause de leur manière de voir. Ils prient ; ils prennent des

décisions ; ils protègent leur monde – ils se garantissent contre les intrusions hostiles. Pour eux, c'est une intrusion hostile. Ils sont déments ; ils tueraient le Dieu qui les a créés. Aucun être rationnel n'agit ainsi. Le Christ n'est pas mort sur la croix pour racheter les péchés des hommes ; il a été crucifié parce qu'ils étaient fous ; ils avaient le point de vue auquel j'assiste maintenant. Un point de vue d'aliénés.

Et ils s'imaginent faire ce qui est juste.

## 6

« J'ai quelque chose pour toi, annonça Zina la petite fille.

— Un cadeau ? » Il tendit la main avec confiance.

Ce n'était qu'un jouet d'enfant. Une ardoise d'information comme ils en avaient tous. Il ressentit un vif désappointement.

« Nous l'avons faite pour toi », dit Zina.

Il examina l'ardoise. Des usines automatisées en fabriquaient des centaines de milliers de pareilles. Chaque ardoise contenait des microprocesseurs de type courant. « Mr. Plaudet m'en a déjà donné une, dit-il. Elles sont branchées sur l'école.

— La nôtre est faite autrement, précisa Zina. Garde-la. Dis à Mr. Plaudet que c'est celle qu'il t'a donnée. Il ne fera pas la différence. Tu vois ? Nous avons même le nom de la marque dessus. » Du doigt elle traça les lettres I.B.M.

« Celle-ci n'est pas vraiment une I.B.M., dit-il.

— Certainement pas. Fais-la marcher. »

Il appuya sur la touche de l'ardoise. Sur la pâle surface grise apparut un mot en lettres rouges brillantes.

SIVA

« C'est la question à laquelle tu dois répondre pour l'instant, expliqua Zina. Découvrir ce qu'est *Siva*. L'ardoise te pose le problème au niveau un... ce qui signifie qu'elle te fournira d'autres indices si tu en as envie.

— Mother Goose », fit Emmanuel.

Le mot SIVA disparut de l'ardoise. Celle-ci indiquait maintenant :

HEPHAISTOS

« Kyklopes », dit instantanément Emmanuel.

Zina se mit à rire. « Tu es aussi rapide qu'elle.

— A quoi est-elle reliée ? Pas à Grande-Nouille. » Il n'aimait pas Grande-Nouille.

« Peut-être qu'elle te le dira », suggéra Zina.

On lisait désormais sur l'ardoise :

SHIVA

« Kyklopes, répéta Emmanuel. C'est un tour que tu me joues. Elle a été fabriquée par la troupe de Diane. »

Le sourire de la fillette s'évanouit aussitôt.

« Je regrette, s'excusa Emmanuel. Je ne le redirai plus à haute voix.

— Rends-moi l'ardoise. » Elle tendit la main.

« Je te la rendrai si elle me dit de te la donner. » Il appuya sur la touche.

NON

« Bon, dit Zina, tu peux la garder. Mais tu ne sais pas ce qu'elle est ; tu ne comprends pas. Ce n'est pas la troupe qui l'a fabriquée. Appuie sur la touche. »

Il s'exécuta. L'ardoise mentionna :

LONGTEMPS AVANT LA CREATION

« Je... » commença Emmanuel d'une voix hésitante.

« Cela te reviendra, dit Zina. Grâce à elle. Utilise-la. Je ne crois pas que tu doives en parler à Elias. Lui non plus pourrait ne pas comprendre. »

Emmanuel se tut. C'était à lui de décider. Il importait de ne pas laisser les autres faire les choix pour lui. Et, à la base, il accordait sa confiance à Elias. Avait-il également confiance en Zina ? C'était moins sûr. Il percevait la multitude de ses natures, la profusion de ses identités. Il débusquerait en fin de compte celle qui était la vraie ; il savait qu'elle était là, mais sa vision était obscurcie par les tours qu'on lui jouait. Qui lui jouait des tours ? Il pressa la touche.

LA DANSE

Il acquiesça de la tête. La danse, c'était certainement la bonne réponse ; en esprit il la voyait danser avec toute sa troupe, brûlant l'herbe sous leurs pieds et laissant l'âme des hommes désorientée. Tu ne peux pas me désorienter, se dit-il. Même si tu es capable de contrôler le temps. Parce que je contrôle le temps moi aussi. Et peut-être même davantage que toi.

Ce soir-là au dîner il discuta de Siva avec Elias Tate.

« Emmène-moi le voir, dit Emmanuel.

— C'est un très vieux film, objecta Elias.

— Mais nous pourrions au moins louer une cassette à la bibliothèque. Que veut dire *Siva* ?

— Système Intelligent Vivant et Agissant, énonça Elias. Le film est avant tout de la fiction. Il a été fait par un chanteur de rock dans la dernière partie du XX<sup>e</sup> siècle. Il s'appelait Eric Lampton mais se faisait surnommer Mother Goose. Le film était accompagné par la musique synchronique de Mini qui a eu un impact considérable sur toute la musique moderne jusqu'à ce jour. La plus grande partie des informations contenues dans le film sont transmises subliminalement par la musique. Le cadre est un monde parallèle où un nommé Ferris F. Fremount est Président des États-Unis.

— Mais qu'est-ce que Siva ? questionna Emmanuel.

— Un satellite artificiel qui projette un hologramme que les gens prennent pour la réalité.

— Alors, c'est un générateur de réalité.

— Oui, dit Elias.

— Est-ce que la réalité est authentique ?

— Non. Je t'ai dit que c'est un hologramme. Il peut leur faire voir tout ce qu'il veut. C'est le sujet même du film. C'est une étude sur le pouvoir de l'illusion. »

Allant dans sa chambre, Emmanuel prit l'ardoise que lui avait donnée Zina et actionna la touche.

« Que fais-tu ? » interrogea Elias en entrant derrière lui.

L'ardoise montrait un seul mot :

NON

« Cet objet est branché sur le gouvernement, remarqua Elias. Inutile de t'en servir. Je savais bien que Plaudet t'en remettrait une. » Il voulut prendre l'ardoise. « Donne-la-moi.

— Je veux la garder, répliqua Emmanuel.

— Grand Dieu, il y a inscrit I.B.M. dessus ! Qu'est-ce que tu attends que te dise ce machin ? La vérité ? Quand le gouvernement a-t-il jamais dit la vérité à qui que ce soit ? Ils ont

tué ta mère et mis ton père en suspension cryonique. Allons, bon sang, donne-moi ça.

— Si on me la prend, objecta Emmanuel, ils m'en donneront une autre.

— Je suppose que oui. » Elias retira la main qu'il avait tendue. « Mais ne crois pas ce qu'elle te raconte.

— Elle dit que tu te trompes au sujet de Siva, déclara Emmanuel.

— En quel sens ?

— Elle a simplement dit *non*, déclara Emmanuel. Rien d'autre. » Il pressa de nouveau la touche.

TU

« Qu'est-ce que ça signifie ? demanda Elias, perplexe.

— Je ne sais pas », répondit Emmanuel en toute sincérité. Je vais continuer à m'en servir, pensa-t-il.

Puis il songea : Elle me dupe. Elle danse le long du chemin comme une lumière vacillante. Pour me conduire au loin, toujours plus loin, jusque dans les ténèbres ; et quand les ténèbres seront partout, la lumière vacillante s'éteindra. Je te connais, fit-il mentalement à l'adresse de l'ardoise. Je sais comment tu opères. Je ne te suivrai pas ; c'est toi qui devras venir à *moi*.

Une fois de plus il appuya sur la touche.

ME SUIS

« Là d'où personne ne revient », dit Emmanuel.

Après le dîner il passa un certain temps avec l'holoscope, examinant le bien le plus précieux d'Elias : la Bible représentée sous forme de strates à différents niveaux de profondeur à l'intérieur de l'hologramme, chaque strate correspondant à une époque. La structure totale du livre saint formait ainsi un cosmos tridimensionnel qu'on pouvait regarder, et dont on pouvait lire le contenu, sous n'importe quel angle. Selon l'inclinaison de l'axe d'observation, on pouvait en extraire différents messages. Ainsi les Écritures délivraient-elles une infinité de connaissances aux aspects sans cesse changeants. Cela devenait une merveilleuse œuvre d'art, qui flattait l'œil par

ses incroyables pulsations colorées : rouges et or avec des bandes bleutées.

Le symbolisme des couleurs n'était pas arbitraire mais découlait des anciennes miniatures médiévales. Le rouge représentait toujours le Père. Le bleu était la couleur du Fils. Et l'or, bien sûr, celle du Saint-Esprit. Les autres couleurs aussi avaient un sens. Le vert était la nouvelle vie de l'élus ; le violet la couleur du matin ; le brun celle de l'endurance et de la souffrance ; le blanc celle de la lumière ; et finalement le noir celle des Puissances des Ténèbres, de la mort et du péché.

On pouvait trouver toutes ces couleurs dans l'hologramme formé par la Bible le long de l'axe temporel. En conjonction avec des fragments de texte, des messages complexes prenaient naissance, permutaient, se reconstituaient. Emmanuel ne se lassait jamais de contempler l'hologramme ; pour lui aussi bien que pour Elias c'était le maître hologramme, qui surpassait tous les autres. L'Église chrétienne islamique n'approuvait pas cette transmutation de la Bible en un hologramme aux couleurs codées, et elle en avait interdit la fabrication et la vente. A la suite de quoi Elias avait construit celui-ci lui-même, sans autorisation.

C'était un hologramme ouvert, qu'on pouvait alimenter avec de l'information nouvelle. Emmanuel s'interrogeait à ce sujet mais gardait le silence. Il pressentait un secret. Elias pouvait refuser de lui répondre, aussi préférait-il ne pas poser de questions.

Mais il pouvait par contre taper sur le clavier relié à l'hologramme quelques mots à l'importance capitale tirés des Écritures, après quoi l'hologramme s'alignerait sur tous ses axes spatiaux en fonction du point de vue fourni par la citation. Ainsi le texte entier de la Bible serait considéré en relation avec l'information tapée sur le clavier.

« Et si j'introduisais en lui quelque chose de nouveau ? » avait-il suggéré à Elias un jour.

Elias avait riposté sévèrement : « Ne fais jamais ça.

— Mais techniquement c'est possible.

— On ne doit pas le faire. »

C'était depuis ce jour qu'il s'était souvent interrogé.



Il savait, bien entendu, pourquoi l'Église chrétienne islamique n'autorisait pas la conversion de la Bible en hologramme. Si on apprenait comment incliner graduellement l'axe temporel, l'axe de la vérité profonde, jusqu'à ce que se superposent des strates successives, alors un message vertical – un nouveau message – pouvait être déchiffré. De la sorte on entamait un dialogue avec les Écritures ; elles devenaient vivantes. Elles devenaient un organisme intelligent qui n'était jamais deux fois le même. Or, l'Église chrétienne islamique tenait évidemment à ce que la Bible et le Coran soient figés une fois pour toutes. Si les Écritures échappaient au contrôle de l'Église, le monopole de celle-ci prenait fin.

La superposition était le facteur critique. Et cette superposition complexe ne pouvait être obtenue que dans un hologramme. Il savait pourtant que jadis, il y avait très longtemps, les Écritures avaient été déchiffrées de cette façon. Elias, questionné, s'était montré réticent là-dessus. L'enfant avait abandonné le sujet.

Il s'était passé un incident fort embarrassant à l'église l'année d'avant. Elias avait emmené l'enfant à la messe du matin. Comme il n'avait pas été confirmé, Emmanuel ne pouvait recevoir la communion ; pendant que les autres fidèles s'assemblaient devant l'autel, il était resté agenouillé en prière. Et comme le prêtre allait de l'un à l'autre avec son calice, trempant les hosties dans le vin consacré et disant : « Voici le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a été versé pour toi... », Emmanuel s'était levé soudain et, de son banc, avait énoncé clairement et calmement :

« Le sang n'est pas là et le corps non plus. »

Le prêtre s'était arrêté et avait levé la tête pour voir qui avait parlé.

« Vous n'avez pas la compétence », avait dit Emmanuel. Et, sur ces mots, il avait quitté son banc et était sorti de l'église. Elias l'avait retrouvé dans leur voiture, en train d'écouter la radio.

« Tu ne dois pas agir ainsi », avait protesté Elias pendant le trajet du retour. « Tu ne peux pas leur dire des choses pareilles.

Ils ouvriront un dossier sur toi et c'est ce que nous ne voulons pas. » Il était furieux.

« J'ai vu, avait dit Emmanuel. Ce n'était que des hosties et du vin.

— Tu veux parler de l'accident. De la forme externe. Mais l'essence était...

— Il n'y avait pas d'autre essence que l'apparence visible, avait répondu Emmanuel. Le miracle n'a pas eu lieu parce que le prêtre n'était pas un vrai prêtre. »

Ils avaient roulé en silence après cette déclaration.

« Tu nies le miracle de la transsubstantiation ? » avait demandé Elias ce soir-là en mettant l'enfant au lit.

« Je nie qu'il se soit produit aujourd'hui, avait dit Emmanuel. Pas dans cet endroit. Je n'y retournerai plus.

— Ce que je veux pour toi, avait poursuivi Elias, c'est que tu sois aussi sage que le serpent et aussi innocent que la colombe. »

Emmanuel l'avait regardé.

« Ils ont tué...

— Ils n'ont pas de pouvoir sur moi, avait assuré Emmanuel.

— Ils peuvent te détruire. Ils peuvent organiser un autre accident. L'année prochaine on exige que je te fasse entrer à l'école. Heureusement, à cause de ton anomalie cérébrale, tu ne seras pas obligé d'aller dans une école ordinaire. Je compte sur eux pour... » Elias avait hésité.

« Pour noter tout ce qu'ils verront en moi qui échappe à l'anomalie cérébrale, avait achevé Emmanuel.

— Exact.

— Est-ce que l'anomalie cérébrale a été organisée ?

— Je... peut-être.

— Cela semble leur être utile. » *Si seulement je savais mon vrai nom*, avait-il pensé. « Pourquoi ne peux-tu dire mon nom ? avait-il demandé à Elias.

— Ta mère le pouvait, avait répondu Elias indirectement.

— Ma mère est morte.

— Tu le diras toi-même, en définitive.

— Je suis impatient. » Une pensée étrange lui était venue. « Est-ce qu'elle est morte parce qu'elle avait dit mon nom ?

— Peut-être, avait admis Elias.

— Et c'est pourquoi tu ne le diras pas ? Parce que cela te tuerait ? Et moi pas.

— Ce n'est pas un nom dans le sens courant. C'est un commandement. »

Toutes ces choses demeuraient dans son esprit. Un nom qui n'était pas un nom mais un commandement. Cela lui rappelait Adam qui avait nommé les animaux. La Bible disait :

*...et les amena vers l'homme pour veiller à ce qu'il les appelle par leurs noms...*

« Dieu ne savait pas quels noms l'homme leur donnerait ? avait-il demandé un jour à Elias.

— Seul l'homme possède le langage, avait expliqué Elias. Seul l'homme peut donner naissance au langage. Aussi... » Il avait observé l'enfant. « Quand l'homme a donné des noms à toutes les créatures, il a établi sur elles sa domination. »

On contrôle ce que l'on nomme, avait compris Emmanuel. Donc personne ne doit dire mon nom parce que personne ne doit – ou ne peut – exercer de contrôle sur moi. « Dieu a joué à un jeu avec Adam, avait-il dit. Il voulait voir si l'homme connaissait leurs noms exacts. Il lui faisait passer un test. Dieu aime bien les jeux.

— Je ne suis pas sûr de connaître la réponse à cette question, avait remarqué Elias.

— Ce n'était pas une question. Je l'affirmais simplement.

— Ce n'est pas une notion habituellement associée avec Dieu.

— Alors la nature de Dieu est connue.

— Sa nature n'est *pas* connue.

Emmanuel avait conclu : « Il aime les jeux et il s'amuse. La Bible raconte qu'il s'est reposé mais moi je dis qu'il s'est amusé. »

Il aurait voulu introduire cette donnée dans l'hologramme de la Bible, à titre d'addendum, mais il savait qu'il ne le pouvait pas. Quelle altération cela apporterait-il à la totalité de l'hologramme ? se demanda-t-il. Ajouter à la Torah la mention que Dieu prend plaisir à de joyeux divertissements... étrange,

songeait-il, que je ne puisse procéder à ça. Il faudrait que quelqu'un l'ajoute ; il fallait que cela figure dans les Écritures. Un jour.

C'est d'un affreux chien agonisant qu'il apprit ce qui concernait la souffrance et la mort. L'animal avait été écrasé et gisait sur le bord de la route, le poitrail broyé, une écume sanglante aux babines. Quand il se pencha sur lui, le chien le regarda avec des yeux vitreux, des yeux qui voyaient déjà dans l'autre monde.

Pour comprendre ce que disait le chien il posa la main sur sa queue épaisse. « Qui t'a envoyé cette mort ? lui demanda-t-il. Qu'as-tu fait ?

— Je n'ai rien fait, répliqua le chien.

— Mais c'est une mort cruelle.

— Et pourtant, lui dit le chien, je suis sans reproche.

— As-tu jamais tué ?

— Ah ! oui. Mes crocs sont faits pour tuer. J'ai été conçu pour tuer des bêtes plus petites que moi.

— Est-ce que tu le fais pour te nourrir ou pour t'amuser ?

— Je tue pour le plaisir, lui dit le chien. C'est un jeu ; c'est le jeu auquel je joue.

— Je ne connaissais pas l'existence de tels jeux, dit Emmanuel. Pourquoi les chiens tuent-ils et pourquoi les chiens meurent-ils ? Pourquoi y a-t-il de tels jeux ?

— Ces subtilités ne signifient rien pour moi, lui dit le chien. Je tue pour tuer ; je meurs parce que je le dois. C'est une nécessité, c'est la règle qui est la règle finale. Est-ce que tu ne vis pas, ne tues pas et ne meurs pas selon cette règle ? Sûrement si. Tu es une créature toi aussi.

— Je fais ce que je veux.

— Tu te mens à toi-même, dit le chien. Dieu seul fait ce qu'il veut.

— Alors je dois être Dieu.

— Si tu es Dieu, guéris-moi.

— Mais tu es sous le coup de la loi.

— Tu n'es pas Dieu.

— Dieu a voulu la loi, chien.

— Tu l’as dit toi-même, alors ; tu as répondu à ta propre question. Maintenant laisse-moi mourir. »

Quand il parla à Elias du chien qui était mort, Elias déclara :

*« Va, étranger, et dis à Lacédémone  
Qu’ici, obéissant à ses ordres, nous sommes  
tombés.*

« C’était une épitaphe sur les Spartiates morts aux Thermopyles, expliqua-t-il.

— Pourquoi me dis-tu ça ? » demanda Emmanuel.

Elias reprit :

*Va dire aux Spartiates, toi qui passes en ce lieu,  
Qu’ici, respectueux de leurs lois, nous gisons.*

— Tu veux parler du chien, dit Emmanuel.

— Je veux parler du chien, confirma Elias.

— Il n’y a pas de différence entre un chien mort dans un fossé et les Spartiates morts aux Thermopyles. » Il comprenait.  
« Aucune, fit-il. Je vois.

— Si tu peux comprendre pourquoi les Spartiates sont morts, alors tu peux comprendre tout le reste, indiqua Elias. Quelle est la dernière chose que le chien a dite ?

— Il a dit : *Maintenant laisse-moi mourir.* »

Elias récita :

*« Lasciatemi morire !  
E chi volete voi che mi conforte  
In così dura sorte  
In così gran martire ?*

— Qu’est-ce que c’est ? demanda Emmanuel.

— Le plus beau morceau de musique écrit avant Bach, indiqua Elias. *Lamento d’Arianna*, un madrigal de Monteverdi. On peut traduire ainsi :

*Laissez-moi mourir !*

*Et qui voulez-vous qui me réconforte  
Dans un sort aussi dur,  
Dans un aussi grand tourment ?*

— Alors la mort du chien est du grand art, remarqua Emmanuel. La plus haute forme d'art qui soit au monde. Dois-je voir de la noblesse dans un affreux vieux chien écrasé ?

— Si tu crois Monteverdi, oui, dit Elias. Et ceux qui révèrent Monteverdi.

— Et il y a d'autres choses dans cette lamentation ?

— Oui, mais cela ne s'applique pas à notre sujet. Thésée a quitté Ariane ; c'est un amour non partagé.

— Qu'est-ce qui est le plus terrible ? questionna Emmanuel. Un chien mourant dans un fossé ou Ariane délaissée ?

— Ariane imagine ses tourments, mais ceux du chien sont réels.

— Alors les tourments du chien sont pires, dit Emmanuel. C'est la plus grande tragédie. Il comprenait. Et il éprouvait une bizarre satisfaction. C'était un bon univers que celui où un chien mourant avait plus de prix qu'une figure classique de la Grèce antique. Il sentit les plateaux de la balance s'équilibrer. Il eut conscience de l'honnêteté de l'univers, et son trouble le quitta. Mais, ce qui était plus important, le chien comprenait sa mort. Après tout, le chien n'avait jamais entendu la musique de Monteverdi ni lu l'épithaphe sur la colonne de pierre aux Thermopyles. Le grand art était destiné à ceux qui voyaient la mort plutôt qu'à ceux qui la vivaient. Pour la créature en train de mourir, un bol d'eau était plus important.

« Ta mère détestait certaines formes d'art, reprit Elias. En particulier elle avait Linda Fox en horreur.

— Joue-moi quelque chose de Linda Fox », demanda Emmanuel.

Elias inséra une cassette audio dans le lecteur, et Emmanuel et lui écoutèrent.

*Flow not so fast, ye fountains  
What...*

« Assez, coupa Emmanuel. Arrête-le. » Il se boucha les oreilles. « C'est horrible. » Il frissonna.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? » Elias prit l'enfant dans ses bras. « Je ne t'ai jamais vu aussi bouleversé.

— Il écoutait ça pendant que ma mère était en train de mourir », jeta Emmanuel en dévisageant Elias.

Je me rappelle, se dit-il. Je commence à me rappeler qui je suis.

Elias demanda : « Qu'est-ce qui se passe ? » Il tenait l'enfant serré contre lui.

C'est en train d'arriver, constata Emmanuel. Enfin c'était le premier des signaux que j'ai moi-même préparés. Sachant qu'ils finiraient par se déclencher.

Tous deux s'entre-regardèrent. Ni l'homme ni l'enfant ne parlait. Tremblant, Emmanuel s'agrippa au vieil homme pour ne pas tomber.

« N'aie pas peur, dit Elias.

— Elie, fit Emmanuel. Tu es Elie qui est venu le premier. Avant le grand et terrible jour. »

Elias, étreignant l'enfant, le rassura. « Tu n'as rien à craindre en ce jour.

— Mais *lui*, si, affirma Emmanuel. L'adversaire que nous haïssons. Son temps est venu. J'ai peur pour lui, sachant comme je le sais maintenant ce qui va arriver.

— Écoute, dit Elias d'une voix douce.

*Comment es-tu tombée du ciel, brillante étoile du matin  
Tombée sur terre, étalée parmi les nations ?  
Tu pensais escalader les deux,  
Installer ton trône au-dessus des étoiles de Dieu,  
Régner sur la montagne où les dieux se rencontrent,  
T'élever par-dessus les bancs de nuages  
Et devenir la Plus Haute de toutes.  
Cependant tu seras ramenée vers Shéol,  
Jusqu'aux profondeurs de l'abîme.  
Ceux qui te voient te regarderont,  
Ils te contempleront et méditeront...*

« Tu vois ? » enchaîna Elias. « *Il est ici*. C'est son lieu, ce petit monde. Il en a fait sa forteresse il y a deux mille ans, et il a édifié une prison pour les gens comme il l'avait fait en Égypte. Pendant deux mille ans les êtres humains ont pleuré et il n'y avait pas de réponse, pas d'aide. Il les possède tous. Et il se croit en sécurité. »

Emmanuel, s'accrochant au vieil homme, se mit à pleurer.

« Tu as toujours peur ? » interrogea Elias. Emmanuel dit : « Je pleure avec eux. Je pleure avec ma mère. Je pleure avec le chien agonisant qui ne pleurait pas. Je pleure *pour* eux. Et pour Béliel la brillante étoile du matin qui est tombée des cieux. C'est à partir de sa chute que tout a commencé. » Et, songea-t-il, je pleure pour moi. Je suis ma mère ; je suis le chien agonisant et les gens qui souffrent, et je suis également cette brillante étoile du matin... oui, même Béliel ; je suis cette étoile et ce qu'elle est devenue. Le vieil homme le tenait fermement contre lui.



Le cardinal Fulton Statler Harms, Chef prélat de la vaste organisation que représentait l'Église chrétienne islamique, n'arrivait pas à déterminer pourquoi il n'y avait pas assez d'argent dans son Fonds spécial discrétionnaire pour couvrir les dépenses de sa maîtresse.

Peut-être, réfléchissait-il pendant que son coiffeur le rasait lentement et avec précaution, avait-il une notion trop vague de l'étendue des besoins de Deirdre.

C'était elle au début qui l'avait approché – ce n'était pas une mince besogne en soi, puisqu'elle nécessitait de gravir échelon par échelon la hiérarchie de l'E.C.I., sans connaître une chute définitive avant d'avoir atteint le sommet. Deirdre, à cette époque, représentait le F.M.L.C., le Forum Mondial des Libertés Civiles, et elle avait une liste d'abus à lui remettre – pour lui ç'avait été fumeux et ça le restait encore, mais en tout cas tous deux avaient conclu l'affaire au lit, et maintenant, officiellement, Deirdre était devenue sa secrétaire générale.

Pour son travail elle cumulait deux salaires : le visible qui provenait de son emploi et l'invisible, prélevé sur le compte substantiel où il était libre de puiser quand il le jugeait opportun. Où s'en allait tout cet argent après que Deirdre l'eut touché, il n'en avait pas la moindre idée. La comptabilité n'avait jamais été son fort.

« Vous voulez que le jaune soit retiré du gris sur les côtés, n'est-ce pas ? » demanda son coiffeur, agitant le contenu d'une bouteille.

« Je vous en prie, acquiesça Harms.

— Vous pensez que les Lakers vont remonter la pente ? enchaîna son coiffeur. Ils ont engagé ce nouveau joueur dont je

ne sais plus le nom, celui qui mesure deux mètres soixante-seize. S'ils n'avaient pas... »

Se tapotant l'oreille, Harms précisa : « Je suis en train d'écouter les informations, Arnold.

— Oh ! oui, je vois, mon Père », dit le coiffeur en versant de l'eau oxygénée sur les cheveux grisonnants du chef prélat. « Mais je voulais vous poser une question au sujet des prêtres homosexuels. Est-ce que la Bible n'a pas interdit l'homosexualité ? Alors je ne vois pas comment un prêtre peut la pratiquer. »

Les informations que Harms tentait d'entendre avaient trait à la santé du Procurator Maximus de la Légation scientifique, Nicolas Boulkovski. Une solennelle veillée de prière avait été déclarée, mais Boulkovski n'en continuait pas moins de décliner. Harms avait discrètement envoyé son médecin personnel rejoindre l'équipe de spécialistes qui veillaient sur l'état grave du Procurator.

Boulkovski, le cardinal Harms le savait ainsi que la curie tout entière, était un fervent chrétien. Il avait été converti par l'évangélique et charismatique Pr Colin Passim qui, à ses réunions pour le renouveau de la foi, s'adonnait souvent à la lévitation pour démontrer spectaculairement la force en lui de l'Esprit-Saint.

Bien sûr, le Pr Passim n'était plus le même depuis le jour où, au cours de l'un de ces exercices, il était passé à travers un grand vitrail de la cathédrale de Metz, en France. Auparavant il lui arrivait de parler de temps à autre dans d'autres langues ; maintenant il parlait *uniquement* dans d'autres langues. Le fait avait inspiré une série télévisée comique populaire suggérant l'utilité de publier un dictionnaire anglais-glossolalie, afin que les foules puissent comprendre le Pr Passim. Cela en retour avait suscité une telle indignation chez les fidèles que le cardinal Harms avait griffonné une note sur son agenda, pour envisager dès que possible de prononcer l'anathème contre la série télévisée. Mais, comme à son habitude, il avait renoncé à se fourvoyer dans des questions aussi insignifiantes.

Le cardinal Harms consacrait la majeure partie de son temps à une activité secrète : il avait introduit les données du

*Proslogion* de saint Anselme dans le vaste système d'intelligence artificielle Grande-Nouille, avec l'idée de ressusciter la vieille preuve ontologique, depuis longtemps discréditée, de l'existence de Dieu.

Il était remonté à saint Anselme et aux sources mêmes de l'argumentation, non souillées par les couches sédimentaires du temps :

*Tout ce que l'on comprend doit se trouver dans l'intelligence. Il est certain aussi que l'être plus grand que ce que l'on peut concevoir ne peut exister dans l'intellect seul ; car s'il était seulement dans l'intellect, on pourrait le concevoir comme existant aussi dans la réalité et cela équivaldrait à concevoir un être encore plus grand. Dans un tel cas, si l'être plus grand que ce que l'on peut concevoir est simplement dans l'intelligence (et non dans la réalité), alors ce même être est quelque chose que chacun pourrait concevoir comme encore plus grand (c'est-à-dire un être existant à la fois dans l'intelligence et dans la réalité). C'est une contradiction. En conséquence, il ne fait aucun doute que l'être plus grand que ce que l'on peut concevoir doit exister à la fois dans l'intelligence et dans la réalité.*

Toutefois Grande-Nouille connaissait par cœur saint Thomas d'Aquin, Descartes, Kant, Russell et les critiques faites par eux sur cette théorie, et le système IA possédait aussi quelque bon sens. Il avait donc informé Harms que l'argumentation de saint Anselme ne tenait pas debout, et lui avait présenté page après page d'analyses quant aux motifs ayant dicté sa conclusion. La réaction de Harms avait consisté à censurer l'analyse de Grande-Nouille et à se référer à la défense de saint Anselme présentée par Hartshorne et Malcolm : à savoir que l'existence de Dieu est, soit logiquement nécessaire, soit logiquement impossible. Puisque son impossibilité n'a pas été démontrée – c'est-à-dire que le concept d'une pareille entité n'a pas été montré comme autocontradictoire – alors il s'ensuit que nous devons nécessairement conclure que Dieu existe.

Après s'être raccroché à cet argument usé, Harms avait expédié un exemplaire par sa ligne directe au Procurator

Maximus afin d'instiller une vigueur nouvelle dans les veines de son codirigeant malade.

« Prenez maintenant les Giants », disait Arnold le coiffeur en tentant vaillamment de décolorer ce qu'il y avait de jaune dans les cheveux du cardinal. « Je dirai qu'on ne peut pas les envoyer comme ça au tapis. Regardez la carrière d'Eddy Tubb l'année dernière. D'accord il a mal au bras ; mais au baseball les lanceurs ont toujours mal au bras. »

La journée avait commencé pour le cardinal Fulton Statler Harms : essayer d'écouter les informations, méditer en même temps sur son entreprise fondée sur saint Anselme, éluder les pronostics sportifs de son coiffeur – cela constituait sa confrontation matinale et routinière avec la réalité. Pour que cela devienne l'archétype platonicien du commencement de sa phase d'activité, il ne lui restait plus qu'à sacrifier à l'obligation de tenter – vainement – de mettre Deirdre sur la sellette à propos de ses dépassements de budget.

Mais sur ce plan il avait trouvé une parade ; il avait une fille nouvelle qui attendait dans les coulisses. Deirdre, qui l'ignorait encore, était sur le point de quitter les lieux.

Dans sa ville balnéaire au bord de la mer Noire, le Procurator Maximus marchait lentement en rond tout en lisant le plus récent rapport de Deirdre Connell concernant le chef prélat. Aucun problème de santé n'assaillait le Procurator ; il avait laissé filtrer dans les médias les nouvelles de sa « maladie » afin de prendre son codirigeant au piège d'un tissu de mensonges. Cela lui laissait le temps d'étudier l'appréciation portée par ses services sur les rapports quotidiens de Deirdre Connell. Jusqu'ici l'opinion générale dans l'entourage du Procurator était que le cardinal Harms avait perdu le contact avec la réalité en se lançant dans de vertigineuses recherches théologiques – ce qui l'éloignait toujours davantage de tout contrôle sur la situation économique et politique qui relevait auparavant de sa compétence.

Les fausses nouvelles à propos de son état de santé lui donnaient en outre le loisir de pêcher, de se détendre, de prendre des bains de soleil et de calculer comment destituer le cardinal afin de placer un homme à lui au poste de chef prélat

de l'E.C.I. Boulkovski avait infiltré au sein de la curie un grand nombre de fonctionnaires de la L.S., bien entraînés et ambitieux. Tant que Deirdre Connell restait secrétaire générale et maîtresse du cardinal, Boulkovski avait l'avantage. Il avait la certitude raisonnable que Harms n'avait placé personne aux positions clés de la Légation scientifique, ce qui lui interdisait d'avoir un accès réciproque aux secrets. Boulkovski n'avait pas de maîtresse ; il menait une vie de famille avec une épouse grassouillette et mûrissante, et trois enfants qui faisaient leurs études dans des institutions privées en Suisse. De surplus, sa conversion aux absurdités enthousiastes du Pr Passim – le miracle de la lévitation avait bien sûr été obtenu par des moyens technologiques – était une supercherie stratégique, destinée à bercer plus profondément encore le cardinal au sein de ses rêves grandioses.

Le Procurator savait tout de la tentative pour inciter Grande-Nouille à proposer une vérification de la preuve ontologique de l'existence de Dieu avancée par saint Anselme ; c'était là un sujet de plaisanterie dans les régions dominées par la Légation scientifique. Deirdre Connell avait reçu comme instructions de conseiller à son amant vieillissant de consacrer de plus en plus de temps à cette énorme entreprise.

Toutefois, bien que fermement ancré dans la réalité, Boulkovski n'avait pas été en mesure de régler certains problèmes personnels, qu'il prenait soin de dissimuler à son codirigeant. Les choix en faveur de la L.S. avaient décrié parmi les jeunes cadres au cours des récents mois ; de plus en plus d'étudiants, même dans les disciplines scientifiques, se prononçaient en faveur de l'E.C.I., rejetant l'emblème du marteau et de la faucille et adoptant celui de la croix. Tout particulièrement, cela avait entraîné une raréfaction des techniciens des arches, avec comme résultat l'abandon de trois arches de la L.S. en orbite, avec leurs habitants. Ces nouvelles n'avaient *pas* atteint les médias, puisque les habitants en question avaient péri. Pour garantir le public contre les mauvaises nouvelles, les désignations des arches restantes avaient été modifiées. Sur les écrans des ordinateurs les vices de

fonctionnement n'apparaissaient pas ; la situation gardait l'apparence de la normalité.

En tout cas nous avons éliminé Colin Passim, réfléchi Boulkovski. Un homme qui parle comme l'enregistrement d'un canard passé à l'envers ne représente pas une menace. Sans le soupçonner, l'évangéliste avait succombé à une arme secrète supérieure de la L.S. L'équilibre de la puissance mondiale avait ainsi été légèrement déstabilisé. Des petits faits de ce genre pesaient dans la balance. De même que, par exemple, la présence d'un agent de la L.S. sous le camouflage de la secrétaire et maîtresse du cardinal. S'il n'y avait eu ce genre d'éléments...

Boulkovski ressentait une confiance absolue. La force dialectique de la nécessité historique était de son côté. Il pouvait se retirer d'ici une demi-heure dans son lit flottant, assuré que la situation mondiale était entre ses mains.

« Du cognac, dit-il à un robot domestique. Courvoisier Napoléon. »

Assis à son bureau, il réchauffait entre ses paumes le verre ballon quand sa femme Galina entra dans la pièce. « Ne prends pas de rendez-vous pour jeudi soir, avertit-elle. Le général Yakir a prévu un récital pour le corps d'armée de Moscou. La vedette sera la chanteuse américaine Linda Fox. Yakir compte sur nous.

— Certainement, dit Boulkovski. Tu feras préparer des roses pour la fin du récital ». Il ordonna à deux robots domestiques : « Informez mon valet de chambre qu'il me le rappelle.

— Ne t'endors pas pendant le récital, recommanda Galina. La femme de Yakir se vexerait. Rappelle-toi la dernière fois.

— Cette abomination de Penderecki », approuva Boulkovski. Il s'en souvenait bien : il avait ronflé pendant le *Quia fecit* du *Magnificat*, puis avait lu une semaine plus tard un compte rendu de son comportement dans des documents secrets.

« N'oublie pas que pour les cercles informés tu es converti au christianisme, fit observer Galina. Qu'as-tu fait pour les responsables de la perte des trois arches ?

— Ils sont tous morts », répondit Boulkovski. Il les avait fait exécuter.

« Tu pourrais recruter des remplaçants auprès du Royaume-Uni.

— Nous en aurons bientôt de notre côté. Je ne me fie pas à ce que nous enverrait le Royaume-Uni. Tout le monde est à vendre. Par exemple, combien cette chanteuse demanda-t-elle pour faire un choix en notre faveur ?

— La situation est confuse, expliqua Galina. J'ai lu les rapports des services secrets ; le cardinal lui offre une grosse somme pour que son choix se porte sur l'E.C.I. Je ne pense pas que nous devions essayer de rivaliser.

— Mais si une artiste aussi populaire annonçait qu'elle a vu la lumière et accepté Jésus dans sa vie...

— C'est bien ce que tu as fait.

— Mais tu sais pourquoi », fit Boulkovski. De même qu'il avait accepté Jésus solennellement, en grande pompe, il allait bientôt déclarer qu'il y renonçait et s'en retournait, guidé par la sagesse, au bercail de la L.S. L'effet produit serait désastreux pour la curie et, il fallait l'espérer, pour le cardinal lui-même. Le moral du chef prélat, selon les psychologues de la L.S. serait gravement atteint. L'homme s'imaginait en réalité que tous les membres de la L.S. se présenteraient un jour dans les divers bureaux de l'E.C.I. et se convertiraient.

« Et ce docteur qu'il a envoyé ? s'informa Galina. Pas de difficultés ?

— Non. Les faux rapports médicaux le tiennent occupé. » En fait l'information médicale présentée régulièrement au médecin dépêché par le cardinal n'était pas falsifiée. Elle avait trait simplement à quelqu'un d'autre que Boulkovski, un obscur fonctionnaire de la L.S. qui était authentiquement malade. Boulkovski avait fait promettre le secret médical au Dr Duffey, mais bien entendu celui-ci expédiait clandestinement à l'état-major du cardinal, à chaque occasion, des rapports détaillés concernant la santé du Procurator. Les services secrets de la L.S. les interceptaient par mesure de routine, les vérifiaient pour s'assurer qu'ils dressaient un tableau suffisamment grave de la situation, les recopiaient et les faisaient suivre. Généralement les rapports médicaux voyageaient par micro-ondes jusqu'à un satellite de communications de l'E.C.I. qui les relayait jusqu'à Washington. Toutefois le Dr Duffey, cédant à un accès

périodique de ruse, se contentait parfois d'envoyer ses renseignements par poste, ce qui était plus difficile à contrôler.

Croyant avoir affaire à un homme alité et converti à Jésus, le cardinal avait relâché sa surveillance des activités de la L.S. à l'échelon supérieur. Il supposait maintenant que le Procurator était frappé d'impuissance à remplir ses fonctions.

« Si Linda Fox ne porte pas son choix sur la L.S., dit Galina, pourquoi ne pas la prendre à part en lui expliquant qu'un jour en tournée sa fusée privée – cet appareil somptueux qu'elle pilote elle-même – risque d'exploser en plein vol ? »

Boulkovski répondit mélancoliquement : « Parce que le cardinal a fait les premiers pas. Il l'a déjà prévenue que si elle n'acceptait pas le doux Jésus dans sa vie les bichlorides la trouveraient, qu'elle veuille d'eux ou non. »

La tactique consistant à empoisonner Linda Fox avec de petites doses de mercure était ingénieuse. Longtemps avant de mourir (si elle mourait), elle serait atteinte par la folie. J'aurais aimé avoir cette idée, se dit Boulkovski. Les rapports des services secrets indiquaient que la chanteuse, après avoir été informée par un agent de l'E.C.I. des intentions du cardinal si elle n'optait pas pour Jésus, avait cédé à une crise d'hystérie puis d'hypothermie momentanée, suivie de son refus de chanter *Rock of âges* lors de son concert suivant, contrairement au programme.

D'un autre côté, réfléchit-il, le cadmium aurait été préférable au mercure, parce que plus difficile à déceler. La police secrète de la L.S. avait utilisé le cadmium avec de bons résultats dans certains cas.

« Alors l'argent ne l'influencera pas, dit Galina.

— Je n'écarterais pas ce facteur. Son ambition est de posséder un jour le Grand Los Angeles.

— Mais si elle est détruite, objecta Galina, les colons vont protester. Ils dépendent d'elle.

— Linda Fox n'est pas une personne. C'est une *catégorie* de personnes, un type. C'est un son produit par un équipement électronique ultracompliqué. Elle est plus qu'une individualité. Elle peut être reproduite à de multiples exemplaires.



— Alors ne lui offre pas trop d'argent, conseilla Galina en riant.

— Je me sens navré pour elle », dit Boulkovski. Quelle impression cela fait-il, se demanda-t-il, de ne pas exister ? C'est une contradiction. Avoir des impressions, c'est précisément exister. En ce cas, pensa-t-il, elle ne ressent probablement aucune impression. Parce que c'est un fait qu'elle n'existe pas, pas au sens réel du terme. Nous devrions le savoir puisque nous avons été les premiers à la concevoir.

Ou plutôt c'était Grande-Nouille qui au début avait imaginé la Fox. Le système IA l'avait inventée, lui avait appris quoi chanter et comment le chanter ; Grande-Nouille avait composé ses arrangements... avait tout supervisé jusqu'au mixage. Et le produit fini était un succès complet.

Grande-Nouille avait analysé avec justesse les besoins émotionnels des colons et y avait répondu en élaborant cette formule. Le système IA maintenait une surveillance permanente ; quand les besoins changeaient, Linda Fox changeait. C'était une boucle refermée sur elle-même. Si soudain tous les colons disparaissaient, Linda Fox serait balayée de l'existence. Grande-Nouille l'annulerait comme on efface un trait de crayon.

« Procurator, dit un robot domestique en abordant Boulkovski.

— Qu'y a-t-il ? » demanda-t-il avec irritation ; il n'aimait pas à être interrompu quand il conversait avec sa femme.

Le robot dit : « Faucon.

— Grande-Nouille me demande, indiqua-t-il à Galina. C'est urgent. Excuse-moi. » Il la quitta pour gagner ses bureaux privés qui renfermaient le terminal soigneusement protégé du système IA.

Le terminal l'attendait en effet : des lumières y palpitaient.

« Des mouvements de troupes ? » s'enquit Boulkovski en s'asseyant face à l'écran du terminal.

« Non », répondit la voix synthétique de Grande-Nouille, avec son absence d'intonations caractéristique. « Une conspiration pour faire passer en fraude un bébé monstre à l'Immigration. Trois colons sont impliqués. J'ai capté des

signaux en provenance du fœtus porté par la femme. D'autres détails suivront. » Grande-Nouille coupa le circuit.

« D'autres détails ? Quand ? » demanda Boulkovski, mais le système IA ne pouvait l'entendre, puisqu'il avait mis fin à la communication. Il me traite de façon bien cavalière, songea-t-il. Il est trop occupé à démolir la preuve ontologique de l'existence de Dieu.

Le cardinal Fulton Statler Harms reçut avec son sang-froid habituel les nouvelles annoncées par Grande-Nouille. « Merci beaucoup », dit-il quand le système IA termina l'émission. Une créature étrangère, se dit-il. Un être dont Dieu n'avait pas voulu l'existence. C'est ce qui est affreux avec la migration spatiale. Ce que nous recevons n'est pas conforme à ce que nous envoyons. Nous obtenons en retour ce qui est contre nature.

Eh bien, pensa-t-il, il faut le tuer. Mais il serait intéressant de voir ce que donnent ses ondes cérébrales. Je me demande à quoi il ressemble. Un serpent dans un œuf, se dit-il. Un fœtus dans une femme. Une nouvelle version de l'histoire originelle : une créature qui est subtile.

*Le serpent était plus rusé que toute autre créature sauvage faite par le SEIGNEUR Dieu.*

Genèse, chapitre III, premier verset. Ce qui s'est produit une fois ne va pas se reproduire. Cette fois nous le détruirons, celui qui est le mal incarné. Quelle que soit la forme qu'il a prise. Je prierai pour lui, songea-t-il. « Je vous demande pardon », dit-il aux prêtres en visite qui attendaient à côté dans le grand salon. « Je dois me retirer dans ma chapelle. Il s'agit d'une affaire d'importance. »

Quand il fut dans le lieu consacré, où des cierges brûlaient dans les angles, il s'agenouilla en silence, l'humeur mélancolique.

« Père, pria-t-il, apprends-nous à connaître tes voies et à t'imiter. Aide-nous à nous protéger et à nous défendre contre le mal. Puisse nous prévoir et comprendre ses artifices. Car ses artifices sont grands, de même que sa fourberie. Donne-nous la

force – en nous prêtant ta sainte puissance – de le découvrir où qu’il soit. »

Il n’entendit rien en réponse mais n’en fut pas surpris. Les dévots parlent à Dieu, mais seuls les fous s’imaginent que Dieu leur parle. Il devait trouver en lui-même les réponses, à l’intérieur de son cœur. Mais bien sûr l’Esprit le guiderait. Il en était toujours ainsi. L’Esprit en lui, sous la forme de ses propensions naturelles, ratifierait sa prise de position initiale. *Tu ne souffriras pas que vive une sorcière* : la phrase s’appliquait aussi à une forme de vie mutante introduite clandestinement. *Sorcière* équivalait à *monstre*. Il avait donc une source sur laquelle s’appuyer dans les Écritures.

Et de toute façon il était le régent de Dieu sur la Terre.

Par acquit de conscience il consulta son gros exemplaire de la Bible, relisant l’Exode, chapitre XXII, verset 17.

*Tu ne souffriras pas que vive une sorcière.*

Et pour faire bonne mesure il lut le verset suivant.

*Quiconque couche avec une bête sera sûrement mis à mort.*

Ensuite il lut les notes.

*La sorcellerie ancienne trempait dans le crime, l’immoralité et l’imposture ; et elle avilissait le peuple par d’abominables pratiques et par des superstitions. Ceci est précédé par des dispositions contre la licence sexuelle et suivi par une condamnation des vices contre nature et de l’idolâtrie.*

Eh bien, voilà qui convenait certainement au cas présent. D’abominables pratiques et des superstitions. Des êtres engendrés par l’accouplement avec des non-humains sur de lointaines planètes étrangères. Ils n’envahiront pas ce monde sacré, se promit-il. Je suis convaincu que mon collègue le Procurator Maximus serait d’accord avec moi.

Une subite illumination le saisit. Nous sommes envahis ! réalisa-t-il. La chose dont nous parlons depuis deux siècles. Le Saint-Esprit me l'affirme : c'est arrivé !

Maudite progéniture d'ordure, songea-t-il. Il se rendit en hâte dans sa chambre principale qui abritait la ligne directe avec le Procurator.

« C'est au sujet du bébé ? » s'informa Boulkovski quand ils furent en liaison. « Je me suis retiré pour la nuit. Ça peut attendre à demain.

— Mais c'est un danger affreux qui nous menace, protesta le Cardinal. Exode XXII, verset 17. *Tu ne...*

— Grande-Nouille ne le laissera pas atteindre la Terre. Il a déjà dû l'intercepter.

— Dieu ne veut pas de monstres sur son monde primordial. En tant que chrétien converti vous devriez le comprendre.

— Mais je le comprends, c'est évident, rétorqua Boulkovski avec indignation.

— Quelles instructions dois-je donner à Grande-Nouille ? »

Boulkovski rectifia : « Quelles instructions va *nous* donner Grande-Nouille, faudrait-il plutôt dire. Vous ne croyez pas ?

— Il faut compter sur la prière pour nous sortir de cette crise, reprit Harms. Joignez-vous à moi pour prier. Inclinez la tête.

— Ma femme m'appelle, annonça Boulkovski. Nous pourrions prier demain. Bonne nuit. » Il raccrocha.

Ô Dieu d'Israël, pria Harms, tête baissée, protège-nous de la procrastination et du mal qui en découle. Éveille l'âme du Procurator à l'urgence de cette heure d'épreuve.

On nous met à l'épreuve spirituellement, pensa-t-il en poursuivant sa prière. Je sais que c'est le cas. Nous devons prouver notre valeur en renvoyant cette présence satanique. Rends-nous valeureux, Seigneur ; arme-nous de ton épée de puissance. Fais-nous don de ta selle de droiture pour chevaucher le coursier de... Il ne put achever cette pensée ; elle était trop intense. Hâte-toi à notre secours, termina-t-il en relevant la tête. Un sentiment de triomphe l'envahit ; c'est comme si, songea-t-il, nous avions pris au piège une bête qu'il faut tuer. Nous l'avons traquée. Et elle va mourir. Dieu soit loué !

## 8

Le vol axial à haute vitesse rendit Rybys Romney horriblement malade. L'United Spaceways lui avait réservé cinq sièges adjacents pour qu'elle puisse rester allongée ; mais même ainsi elle pouvait à peine parler. Elle demeurait sur le côté, une couverture remontée jusqu'au menton.

En la regardant, Elias Tate dit avec amertume : « Toutes ces difficultés administratives ! Si nous n'avions pas été retardés... » Il fit la grimace.

Dans le corps de Rybys, le fœtus, maintenant âgé de six mois, avait gardé le silence depuis longtemps. Et si le fœtus meurt ? se demanda Herb Asher. La mort de Dieu... mais dans des circonstances que nul n'avait jamais prévues. Et personne d'autre que lui, Rybys et Elias Tate ne saurait.

Dieu peut-il mourir ? s'interrogea-t-il. Et en même temps que lui ma femme ?

La cérémonie du mariage avait été brève, sans arrière-plan religieux. Rybys et lui avaient subi les examens physiques de rigueur, et bien sûr la grossesse de Rybys avait été décelée.

« C'est vous le père ? avait demandé le docteur.

— Oui », avait répondu Herb Asher.

Le médecin avait souri et pris note.

« Nous avons pensé qu'il fallait nous marier, avait ajouté Herb.

— C'est une attitude louable », avait commenté le médecin. C'était un homme assez âgé, à l'allure soignée, au comportement totalement impersonnel. « Savez-vous que c'est un garçon ?

— Oui », avait-il répondu. Pour le savoir, il le savait.

« Il reste un point que je ne comprends pas, avait poursuivi le médecin. La conception a-t-elle été naturelle ? Il ne s'agissait

pas d'insémination artificielle, par hasard ? Parce que l'hymen est intact.

— Vraiment ? avait dit Herb Asher.

— C'est rare mais le cas se produit. Physiquement parlant, votre femme est donc toujours vierge.

— Vraiment ? avait répété Herb Asher.

— Mais elle est très malade, vous savez, avait enchaîné le médecin. La sclérose en plaques.

— Je sais, avait-il répondu stoïquement.

— Il n'existe pas de garantie de guérison, vous êtes bien sûr au courant. C'est une excellente idée de la faire revenir sur Terre, et j'approuve le fait que vous l'accompagniez. Mais il se peut que ce soit inutile. La sclérose en plaques n'est pas une maladie ordinaire. L'enveloppe de myéline des fibres nerveuses développe des indurations, et cela peut entraîner en fin de compte une paralysie permanente. Après des décennies d'effort intensif, nous avons fini par isoler deux facteurs comme étant la cause de la maladie. Il y a un micro-organisme, mais, et c'est là un facteur majeur, une certaine forme d'allergie entre aussi en jeu. L'essentiel du traitement consiste à transformer le système immunisé afin de... » Le docteur avait continué son exposé, et Herb Asher l'avait écouté du mieux qu'il le pouvait. Il était déjà informé ; Rybys lui en avait parlé plusieurs fois et lui avait montré des textes qu'elle avait obtenus du MED. Comme elle, il était devenu expert sur cette maladie.

« Je voudrais boire », murmura Rybys en levant la tête ; elle avait le visage marbré et gonflé, et Herb Asher avait du mal à la comprendre.

Une hôtesse apporta à Rybys un gobelet d'eau ; Elias et Herb la maintinrent en position assise et elle prit le gobelet. Ses bras et tout son corps tremblaient.

« Ce ne sera plus long, dit Herb.

— Bon Dieu, marmonna Rybys. Je ne vais pas y arriver. Je vais encore vomir. Faites remporter ce gobelet. » Elle se redressa complètement, le visage tordu de douleur.

Se penchant vers elle, l'hôtesse assura : « Nous mettons à feu les rétrofusées dans deux heures, alors si vous pouvez tenir bon...

— Tenir bon ? dit Rybys. Je ne peux même pas garder ce que je bois. Vous êtes sûre que le Coca n'était pas avarié ? Il m'a rendue encore plus malade. Vous n'avez pas du ginger ale ? Si j'en buvais, peut-être que je pourrais éviter de... » Elle se mit à jurer rageusement. « Merde, j'en ai marre. Ça ne vaut pas le coup de supporter ça. » Elle fixa Herb Asher, puis Elias.

Yah, pensa Herb Asher. Tu ne peux rien faire ? C'est sadique de la laisser souffrir ainsi.

Une voix lui parla en esprit. Il ne put d'abord la comprendre ; il entendait les mots, mais ceux-ci paraissaient dénués de sens. La voix disait : « Emmène-la au Jardin. »

Quel Jardin ? se demanda-t-il.

« Prends-la par la main. »

Il fouilla sous la couverture et saisit la main de sa femme.

« Merci », dit Rybys. Elle lui pressa faiblement la main.

En se penchant sur elle, il vit ses yeux briller ; et il vit des espaces derrière ses yeux, comme s'il regardait dans le vide. Où es-tu ? s'interrogea-t-il. Il y a un univers là-dedans, à l'intérieur de ton crâne. C'est un univers différent du nôtre : pas un reflet dans un miroir mais un autre territoire. Il voyait des étoiles et des nébuleuses, et de grands nuages de gaz à l'éclat sombre. Il sentit le vent tournoyer autour de lui et entendit un bruissement. Des feuillages ou des branchages, se dit-il. De la végétation. L'air était tiède. Cela le stupéfia. On eût dit le plein air, et non l'air confiné et recyclé du vaisseau spatial.

Le chant des oiseaux, et, quand il leva les yeux, le ciel bleu. Il vit des bambous, et le bruissement qu'il entendait était causé par le vent qui agitait leurs cannes. Il vit une cour où jouaient des enfants. Et il continuait en même temps de tenir la main faible de sa femme. Bizarre, songea-t-il. Cet air si sec, comme si le vent soufflait du désert. Il vit un petit garçon aux cheveux bruns et bouclés ; les cheveux du petit garçon lui rappelaient ceux de Rybys avant qu'elle les ait perdus, avant qu'ils soient tombés sous l'effet de la chimiothérapie.

Où suis-je ? s'étonna-t-il. Dans une école ?

Près de lui Mr. Plaudet tout agité lui racontait des histoires futiles se rapportant aux besoins financiers de l'école, aux problèmes de l'école – mais il ne s'intéressait-pas aux

problèmes de l'école ; c'était son fils qui l'intéressait. L'anomalie cérébrale de son fils ; il voulait tout savoir à ce sujet.

« Ce que je n'arrive pas à comprendre, disait Mr. Plaudet, c'est pourquoi ils vous ont laissé en suspension cryonique pendant dix ans simplement pour une rate. Enfin, voyons, une ablation de la rate est une intervention chirurgicale de type courant, et il y a même des cas fréquents où une rate artificielle peut être...

— Quel hémisphère du cerveau est touché ? questionna Herb Asher en l'interrompant.

— Mr. Tate possède tous les rapports médicaux. Mais je vais aller consulter notre ordinateur. Manny semble avoir un peu peur de vous, mais je suppose que c'est parce qu'il n'a jamais vu son père.

— J'attendrai ici avec lui, dit Herb. Je veux être informé en détail des dommages que son cerveau a subis.

— Herb », dit Rybys.

Il vit avec saisissement où il se trouvait : à bord d'un vol axial de l'United Spaceways reliant Fomalhaut au système solaire. Dans deux heures, la première équipe de l'Immigration monterait à bord pour procéder à l'inspection préliminaire.

« Herb, reprit Rybys, je viens de voir mon fils.

— Une école, dit-il. Où il ira.

— Je ne pense pas que je vivrai pour être là à ce moment, dit Rybys. J'avais l'impression... Il était là et toi aussi, et un petit homme à tête de rat qui faisait du bruit en parlant, mais moi je n'étais nulle part. Je me contentais de regarder. Cette maladie va vraiment me tuer mais elle ne tuera pas mon fils. C'est ce qu'il m'a dit, tu t'en souviens ? Yah m'a dit que je survivrais à travers mon fils, donc je suppose que je vais mourir. Enfin c'est mon corps qui va mourir, mais lui, il sera sauvé. Étais-tu là quand Yah m'a dit ça ? Je ne m'en souviens plus. Il y avait un jardin où nous étions, n'est-ce pas ? Et des bambous. Le vent soufflait. Le vent m'a parlé comme s'il avait une voix.

— Oui, fit-il.

— Ils sont allés dans le désert quarante jours et quarante nuits. Elie et ensuite Jésus. Elias ? » Elle regarda autour d'elle. « Vous mangiez des sauterelles et du miel sauvage et appeliez



les hommes à se repentir. Vous avez dit au roi Achab qu'il n'y aurait ni pluie ni rosée durant ces années... Ainsi l'a dit le Seigneur. Selon ma parole. » Elle ferma les yeux.

Elle est vraiment malade, se dit Herb Asher. Mais j'ai vu son fils. Il était beau et farouche. Et timide. Très humain, pensa-t-il. Un enfant humain. Peut-être avons-nous forgé tout cela dans notre tête. Peut-être les Clems ont-ils occulté nos perceptions au point de nous faire voir, croire et expérimenter ce qui n'est pas réel. J'abandonne, conclut-il. Il est impossible de savoir.

Il se passe quelque chose qui est en relation avec le temps. Il semble capable de transformer le temps. Je suis ici en ce moment dans ce vaisseau et tout à l'heure j'étais dans le Jardin avec l'enfant, son enfant, à des années de là. Quel est le temps véritable ? se demanda-t-il. Ici à bord du vaisseau ou dans mon dôme avant ma rencontre avec Rybys ou encore après sa mort alors qu'Emmanuel va à l'école ? Et je suis resté en suspension cryonique pendant des années. C'est ou c'était ou ce sera à cause de ma rate. Est-ce qu'ils m'ont tué ? Rybys est morte de sa maladie, mais comment suis-je mort ? Et qu'est devenu ou que deviendra Elias ?

Se penchant vers lui, Elias lui confia : « Je veux m'entretenir avec vous. » Il éloigna Herb Asher de Rybys et des autres passagers. « Nous ne devons pas mentionner Yah. A partir de maintenant nous utiliserons le mot Jéhovah. C'est un mot qui date de 1530 ; il n'est pas interdit de le prononcer. Vous comprenez la situation. L'Immigration va tenter de sonder notre esprit à l'aide de dispositifs d'écoute psychotroniques, mais Jéhovah obscurcira nos pensées de telle sorte qu'ils n'y puiseront rien. Toutefois ce qui va suivre sera plus difficile. Le pouvoir de Jéhovah décroît à partir d'ici. Bientôt commence la zone de Bélial.

— Entendu, fit-il en hochant la tête.

— Vous savez tout cela ?

— Et plus encore. » D'après ce que lui avaient raconté Elias lui-même et Rybys – et d'après ce que lui avait dit Jéhovah dans son sommeil, au cours de rêves pleins d'éclat. Jéhovah les avait tous enseignés ; ils sauraient quoi faire.

Elias reprit : « Il est avec nous et peut s'adresser à nous depuis l'utérus de Rybys. Mais il reste la possibilité que des systèmes électroniques de surveillance et d'écoute le surprennent. Il conversera avec nous avec modération. » Après un temps il ajouta : « S'il le fait.

— C'est une étrange idée, reconnut Herb Asher. Je me demande comment réagiraient les autorités si leurs circuits captaient les pensées de Dieu.

— Elles ne les identifieraient pas comme telles, déclara Elias. Je connais les autorités de la Terre ; j'ai eu affaire à elles pendant quatre mille ans, situation après situation. Pays après pays. Guerre après guerre. J'ai été avec Graf Egemont pendant la guerre d'indépendance hollandaise, la guerre de Trente Ans ; j'étais présent le jour de son exécution. J'ai connu Beethoven... mais peut-être "connu" n'est-il pas le mot exact.

— Vous avez été Beethoven, dit Herb Asher.

— Une part de mon âme est retournée à la Terre et à lui », acheva Elias.

Vulgaire et violent, songea Elias. Passionnément consacré à la cause de la liberté humaine. Marchant main dans la main avec son ami Goethe, et tous deux éveillant une vie nouvelle dans le siècle des Lumières allemand. « Qui d'autre avez-vous été ? questionna-t-il.

— Bien des gens dans l'histoire.

— Tom Paine ?

— Nous avons organisé la révolution américaine, répondit Elias. Nous étions un groupe. A une époque nous avons été les amis de Dieu, et les frères de la Rose-Croix en 1615... J'ai été Jacob Boehme mais vous ne sauriez pas qui c'était. Mon âme ne réside pas seule dans un homme ; ce n'est pas l'incarnation. C'est une part de mon âme qui retourne à la Terre pour se lier à un humain choisi par Dieu. Il y a toujours de tels humains et je suis là. Martin Buber était l'un de ces hommes, qu'il repose en paix. Cet homme doux et noble. Les Arabes aussi ont déposé des fleurs sur sa tombe. Même les Arabes l'aimaient. » Elias se tut un instant. « Certains des hommes vers qui j'ai été envoyé étaient meilleurs que moi. Mais j'ai le pouvoir de revenir. Dieu me l'a accordé pour... eh bien, c'était pour l'amour d'Israël. Un

soupçon d'immortalité pour son peuple bien-aimé. Vous savez, Herb, Dieu a offert la Torah, dit-on, à tous les peuples du monde dans l'ancien temps, avant de l'offrir aux Juifs, et toutes les nations l'ont rejetée pour une raison ou une autre. La Torah disait : *Tu ne tueras point*, et nombreux étaient ceux qui ne pouvaient vivre selon ce principe ; ils voulaient que la religion soit séparée de la morale – ils refusaient une religion entravant leurs désirs. Alors finalement Dieu l'a offerte aux Juifs, qui l'ont acceptée.

— La Torah est la Loi ? demanda Herb.

— Elle est davantage que la Loi. Le terme de “Loi” est inadéquat. Même si le Nouveau Testament des chrétiens utilise toujours le mot “Loi” pour désigner la Torah. La Torah est la totalité des révélations de Dieu ; elle est vivante ; elle existait avant la création. C'est une entité mystique, presque cosmique. La Torah est l'instrument du Créateur. Avec elle il a créé l'univers et pour elle il a créé l'univers. C'est la plus haute idée et l'âme vivante du monde. Sans elle le monde ne pourrait pas exister et n'aurait pas le droit d'exister. Je cite le grand poète hébreu Hayyim Nahman Bialik qui a vécu de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle au milieu du XX<sup>e</sup>. Vous devriez le lire un jour.

— Pouvez-vous me dire autre chose de la Torah ?

— Resh Lakish a dit : *Si l'intention d'un homme est pure, la Torah devient pour lui une médecine de vie, qui le purifie pour la vie. Mais si son intention est impure, elle devient une médecine de mort, qui le purifie pour la mort.* »

Les deux hommes restèrent quelque temps silencieux.

« Je vais vous raconter autre chose, reprit Elias. Un homme vint trouver le grand rabbin Hillel – qui vivait au premier siècle de l'ère chrétienne – et lui déclara : “Je deviendrai un prosélyte à la condition que tu m'enseignes la Torah tout entière pendant que je me tiens debout sur un pied.” Et Hillel lui répondit : “Ce qui t'est détestable, ne le fais pas à ton voisin. Voilà la Torah tout entière. Le reste n'est que commentaires ; va et apprends-les.” Il adressa un sourire à Herb Asher.

— Est-ce que cette recommandation est vraiment dans la Torah ? demanda Herb Asher. Dans les cinq premiers livres de la Bible ?

— Oui. Lévitique XIX, 18. Dieu dit : “Tu aimeras ton prochain comme toi-même.” Vous ignoriez cela, n’est-ce pas ? Presque deux mille ans avant Jésus.

— Alors la Règle d’or dérive du judaïsme.

— En effet, et du judaïsme primitif. La Règle a été présentée à l’homme par Dieu lui-même.

— J’ai beaucoup à apprendre, avoua Herb.

— Lisez, conseilla Elias. *Cape, lege* : les deux mots qu’a entendus saint Augustin. Ce qui signifie en latin “Prends, lis”. Faites cela, Herb. Prenez le livre et lisez-le. Il est là pour vous. *Il est vivant.* »

Tandis que leur voyage continuait, Elias lui divulgua d’autres aspects fascinants de la Torah, des qualités concernant la Torah que peu d’hommes connaissaient.

« Je vous enseigne ces choses, précisa Elias, parce que j’ai confiance en vous. Soyez prudent pour choisir ceux à qui vous les relaterez. »

Il y avait quatre moyens d’aborder la lecture de la Torah, le quatrième étant une étude de sa face cachée, la plus secrète. Quand Dieu a dit : « Que la lumière soit », il faisait allusion au mystère qui brille dans la Torah. C’était la lumière primordiale et cachée, la lumière de la Création même, dont la noblesse était telle qu’elle ne pouvait être avilie par l’usage des humains ; c’est pourquoi Dieu l’avait enveloppée dans le cœur de la Torah. C’était une lumière inépuisable, parente des étincelles divines auxquelles avaient cru les gnostiques, les fragments de l’essence de Dieu qui étaient maintenant dispersés à travers la Création, malheureusement enfermés dans des carapaces matérielles, celles des corps physiques.

Fait le plus intéressant, certains mystiques juifs médiévaux soutenaient que six cent mille Juifs avaient fui l’Égypte et avaient reçu la Torah au mont Sinaï. Réincarnées à chaque génération successive, ces six cent mille âmes vivent perpétuellement. Chaque âme (ou étincelle) est reliée à la Torah d’une manière différente ; il existe ainsi six cent mille significations séparées et uniques de la Torah. L’idée est la suivante : pour chacune de ces six cent mille personnes la Torah est différente, et chacune a sa lettre spécifique dans la Torah, à

laquelle son âme est attachée. Il existe donc en un sens six cent mille Torahs.

Il y a également trois époques dans le temps, la première révolue étant un âge de grâce, la seconde en cours un âge de justice sévère et de limitation, et la suivante encore à venir un âge de miséricorde. Une Torah différente existe pour chacun de ces trois âges. Et pourtant il n'y a qu'une seule Torah : une Torah originelle, une matrice, qui ne comporte ni ponctuation ni espace entre les mots ; en fait toutes les lettres y sont mélangées. Dans chacun des trois âges les lettres se forment en mots alternatifs, à mesure que se déroulent les événements.

L'âge en cours, celui de la justice sévère et de la limitation, expliqua Elias, est endommagé par le fait que dans sa Torah une des lettres était défectueuse, la consonne *shin*. Cette lettre était toujours écrite avec trois pointes mais elle aurait dû en comporter quatre. Ainsi la Torah produite pour cet âge était-elle défectueuse. Une autre opinion émise par les mystiques juifs médiévaux était qu'une lettre manquait en réalité dans notre alphabet. Pour cette raison notre Torah contient des lois négatives aussi bien que positives. Dans la prochaine époque la lettre manquante ou invisible sera restituée, et toute interdiction négative dans la Torah disparaîtra. Par conséquent cette prochaine époque, ou comme on l'appelle en hébreu la prochaine *shemittah*, ne comportera pas de restrictions imposées aux humains ; la liberté remplacera la justice sévère et la limitation.

De cette notion provient l'idée (souligna Elias) qu'il y a des portions invisibles de la Torah – invisibles pour nous maintenant, mais qui deviendront visibles dans l'âge messianique à venir. Le cycle cosmique amènera inévitablement cet âge : ce sera la prochaine *shemittah*, très semblable à la première ; la Torah se réarrangera une nouvelle fois à partir de sa matrice emmêlée.

Cela fait penser à un ordinateur, songea Herb Asher. L'univers est programmé – et ensuite reprogrammé avec plus de précision. C'est fantastique.

Deux heures plus tard un vaisseau officiel du gouvernement vint s'accoler contre le leur et, quelque temps après, les agents de l'Immigration se mirent à circuler parmi eux, commençant leur inspection. Et leurs interrogatoires.

Saisi de peur, Herb Asher tenait Rybys contre lui et se serrait contre Elias, puisant en lui de la force. « Dites-moi, Elias, fit-il doucement. Quelle est la plus belle chose que vous sachiez à propos de Dieu ? » Son cœur battait furieusement et il pouvait à peine respirer.

« Eh bien, voici, répondit Elias. Le rabbin Judah a dit, citant Rav : *Le jour se compose de douze heures. Pendant les trois premières heures, le Très Saint (Dieu) se consacre à l'étude de la Torah, loué soit-Il. Pendant les trois suivantes Il établit Son jugement sur le monde entier qui est le Sien. Quand Il comprend que le monde mérite la destruction, Il se lève du Trône de Justice et s'assoit sur le Trône de Miséricorde. Pendant le troisième groupe de trois heures, Il fournit la subsistance au monde entier, depuis les bêtes sauvages jusqu'aux poux. Pendant le quatrième, Il joue avec le Léviathan, comme il est écrit : « Léviathan, que tu as formé pour jouer avec lui » (Psaume CIV-26)... Pendant le quatrième groupe de trois heures (selon d'autres) Il instruit les écoliers.*

— Merci », dit Herb Asher. Trois agents de l'Immigration se dirigeaient maintenant vers eux. Leurs uniformes brillaient et ils étaient porteurs d'armes.

Elias ajouta : « Même Dieu consulte la Torah en tant que formule et plan de l'univers. » Un agent gradé de l'Immigration tendit la main pour recevoir les papiers d'Elias ; le vieil homme les lui remit. « Et même Dieu ne peut agir en contradiction avec elle.

— Vous vous appelez Elias Tate », dit l'agent en consultant les documents. « Pour quel motif revenez-vous dans le système solaire ?

— Cette jeune femme est très malade, expliqua Elias. Elle entre à l'hôpital naval et...

— Je vous pose la question à vous, pas à elle. » Il examina Herb Asher. « Qui êtes-vous ?

— Son mari », répondit Herb. Il montra ses propres papiers.

« Elle est certifiée comme n'étant pas contagieuse ? interrogea l'agent de l'Immigration.

— C'est la sclérose en plaques, précisa Herb. Ce n'est pas...

— Je ne vous demande pas ce qu'elle a ; je vous demande si elle est contagieuse.

— C'est ce que je suis en train de vous dire. Je réponds à votre question.

— Levez-vous. »

Il se mit debout.

« Venez avec moi. » L'agent de l'Immigration fit signe à Herb Asher de le suivre au fond de l'allée centrale. Elias s'apprêtait à les accompagner mais l'agent le repoussa. « Pas vous. »

Suivant l'agent de l'Immigration, Herb Asher gagna l'arrière de l'appareil. Tous les autres passagers étaient restés assis ; lui seul avait été désigné.

Dans une petite cabine portant la mention RÉSERVÉ A L'ÉQUIPAGE, l'agent de l'Immigration fit face à Herb Asher, le fixant du regard en silence ; ses yeux protubérants l'examinaient comme s'il était incapable de parler, comme si ce qu'il avait à dire ne pouvait être formulé. Du temps passa. Mais bon Dieu, qu'est-ce qu'il fait ? se demanda Herb Asher. Silence. Le regard furieux ne le lâchait pas.

« Ça va », dit enfin l'agent de l'Immigration. « J'abandonne. Quel est votre motif à vous pour retourner sur Terre ?

— On vous l'a dit.

— Elle est vraiment malade ?

— Très. Elle est mourante.

— Alors elle est trop mal en point pour voyager. C'est absurde.

— Il n'y a que sur Terre qu'on trouve des installations qui...

— Vous êtes maintenant soumis à la loi terrienne, dit l'agent de l'Immigration. Vous voulez vous retrouver en prison pour avoir donné de faux renseignements à un officier fédéral ? Je vous renvoie à Fomalhaut. Tous les trois. Je n'ai pas de temps à perdre. Retournez là-bas et restez-y jusqu'à ce qu'on vous dise quoi faire. »

Une voix neutre et froide, ni masculine ni féminine, le reflet d'une parfaite intelligence, résonna dans le cerveau de Herb Asher. « A Bethesda ils veulent étudier son cas. »

Il sursauta de façon visible. L'agent le dévisagea.

« A Bethesda, formula-t-il, ils veulent étudier son cas.

— Dans un but de recherche ?

— Il s'agit d'un micro-organisme.

— Vous prétendiez que ce n'était pas contagieux. »

La voix neutre dit : « Pas à ce stade.

— Pas à ce stade, assura-t-il.

— Ils ont peur d'une épidémie ? » demanda brusquement l'agent de l'Immigration.

Herb Asher acquiesça de la tête.

« Retournez vous asseoir à votre place. » L'agent agita la main d'un geste irritable, pour l'éloigner. « Cette affaire ne dépend pas de ma juridiction. Vous avez un formulaire rose, numéro 368 ? Rempli dans les règles et signé par un médecin ?

— Oui. » C'était la vérité.

« Et vous et le vieux, vous n'êtes pas contaminés ? »

La voix dans sa tête dit : « Il n'y a que Bethesda qui puisse le déterminer. » Il eut soudain une vision intérieure frappante de l'être dont il entendait la voix ; il vit en esprit un visage féminin, calme mais énergique. Un masque de métal, relevé vers le haut de ce visage, dévoilait des yeux sagaces et impassibles ; des traits d'une beauté classique, comme ceux d'Athéna ; il fut frappé de stupeur. Ce ne pouvait pas être Yahweh. C'était une femme. Mais comme nulle femme qu'il eût jamais vue. Il ne la connaissait pas. Il ne comprenait pas qui elle était. Sa voix n'était pas la voix de Yah, et ce ne pouvait être là le visage de Yah. Il ne savait pas quel parti prendre. Il était perplexe au-delà de toute expression. Qui avait pris le soin de le conseiller ?

« Il n'y a que Bethesda qui puisse le déterminer », parvint-il à articuler.

L'agent de l'Immigration hésita. Son apparence rude s'était amenuisée.

La voix féminine murmura de nouveau, et cette fois en esprit il vit ses lèvres bouger. « Le temps est capital. »



« Le temps est capital », énonça Herb Asher. Sa voix lui résonna aux oreilles avec des sonorités grinçantes.

« Vous ne devriez pas être mis en quarantaine ? Votre place n'est pas avec les autres passagers. Il faudrait vous faire prendre un vol spécial. Ça peut s'arranger. Ce serait mieux... on pourrait l'emmener là-bas plus vite.

— D'accord, dit-il avec détermination.

— Je vais transmettre un appel, dit l'agent de l'Immigration. Comment s'appelle ce micro-organisme ? C'est un virus ?

— La fibre nerveuse...

— Bon, ça ne fait rien. Retournez à votre siège. Écoutez. » L'agent de l'Immigration le suivait. « Je ne sais pas qui a eu l'idée de vous faire monter dans un transport commercial, mais vous n'allez pas y rester plus longtemps. Il y a des règlements qui n'ont pas été observés. On vous attend à Bethesda ? Voulez-vous que je les appelle ou est-ce que c'est prévu ?

— Elle est déjà inscrite chez eux. » C'était bien le cas. Les formalités avaient été remplies.

« C'est une histoire de fou, poursuivit l'agent de l'Immigration. Vous faire prendre un vol commercial. Ils sont cinglés à Fomalhaut.

— CY30-CY30B, rectifia Herb Asher.

— Appelez ça comme vous voulez. Mais je ne veux pas être mêlé à ce truc. Une boulette pareille... » L'agent de l'Immigration jura entre ses dents. « Un imbécile quelque part là-bas a dû s'imaginer que ça ferait faire des économies aux contribuables... Asseyez-vous ; je vous ferai prévenir quand l'appareil qui vous emmènera sera prêt. »

Herb Asher, tremblant, regagna sa place.

Elias l'observa. Rybys était allongée les yeux fermés, inconsciente de ce qui se passait.

« Je vais vous poser une question, dit Herb à Elias. Avez-vous jamais goûté le Laphroaig Scotch ?

— Non, répondit Elias, perplexe.

— C'est le plus fin de tous les scotches, expliqua Herb. Dix ans d'âge, très cher. La distillerie a été ouverte en 1815. Ils se servent des alambics en cuivre traditionnels. Il faut deux distillations pour...

— Qu'est-ce que ça vient faire là-dedans ? demanda Elias.

— Laissez-moi finir. Laphroaig est un terme gaélique qui signifie "la belle vallée près de la large baie". Il est distillé sur Islay, l'une des îles occidentales écossaises. A base d'orge malté – on le sèche dans un four au-dessus d'un feu de tourbe, un vrai feu de tourbe. C'est le seul scotch produit de cette façon maintenant. On ne trouve cette tourbe que dans l'île d'Islay. La maturation se fait dans des fûts de chêne. C'est un scotch incroyable. Le meilleur alcool du monde. C'est... » Il s'interrompt.

Un agent de l'Immigration s'approchait d'eux. « Votre appareil vous attend, Mr. Asher. Venez avec moi. Votre femme peut marcher ? Vous voulez de l'aide ?

— Déjà ? » Il était confondu. Puis il comprit que l'appareil avait tout le temps été là. L'Immigration était prête par routine à régler les situations d'urgence.

« Qui porte un masque de métal ? » demanda Herb à Elias en retirant la couverture posée sur Rybys. « Relevé sur le haut de la tête. Et qui a un long nez droit... Enfin, n'en parlons plus. Donnez-moi un coup de main. » Ensemble ils mirent Rybys sur pied. L'agent de l'Immigration les regardait faire avec sympathie.

« Je ne sais pas, déclara Elias.

— Il y a quelqu'un d'autre », dit Herb pendant qu'ils emmenaient Rybys en remontant l'allée centrale.

« Je vais vomir, dit Rybys faiblement.

— Tiens bon, dit Herb Asher. Nous y sommes presque. »

Après avoir averti le cardinal Fulton Statler Harms et le Procurator Maximus, Grande-Nouille imprima à l'intention des chefs d'État du monde entier la déconcertante déclaration suivante :

SUR LA BASE DES CINQUANTE IL EST ECRIT :  
FINIE L'AVANCE A TRAVERS LES PUISSANTS  
ACTES DE DIEU, AVEC LES NOMS DES CINQUANTE  
ET DE LEURS DIX. EN SORTANT DE LA BATAILLE,  
ILS ÉCRIRONT SUR LEUR WPSOX POUR FORMER  
UN FRONT COMPLET. LA LIGNE SE COMPOSERA  
DE MILLE HOMMES HOMMES HOMMES HOMMES HOMMES

ET CHAQUE LIGNE DE FRONT SERA PROFONDE  
DE SEPT SEPT SEPT, CHAQUE HOMME SE TENANT  
DERRIÈRE L'AUTRE STOP RÉPÈTE TOUS DOIVENT  
PORTER DES BOUCLERS DE BRONZE POLI RÉPÈTE  
BRONZE PAREILS A DES MIROIRS CES BOUCLERS

Le texte s'interrompait ici. Dans les minutes qui suivirent, les techniciens grouillaient autour du système IA.

Leur verdict fut que le système IA devait être mis hors d'activité pendant quelque temps. Il y avait une anomalie fondamentale quelque part. La dernière information cohérente qu'il avait traitée était le message annonçant que la femme enceinte Rybys Romney Asher, son mari Herbert Asher et leur compagnon Elias Tate avaient reçu l'autorisation de l'Immigration pour pénétrer sur Terre et avaient été transférés d'un transport commercial axial à une fusée rapide du gouvernement, dont la destination était Washington.

Devant son terminal frappé d'inaction, le cardinal Harms réfléchissait. Une erreur avait été commise. En principe l'Immigration aurait dû les intercepter, au lieu de faciliter leur fuite. C'est absolument dénué de sens, se dit-il. Et maintenant nous sommes privés de notre source d'informations principale, dont nous sommes totalement dépendants.

Il appela le Procurator Maximus et s'entendit répondre par un sous-fifre que celui-ci était au lit.

Le fils de pute, songea Harms. L'idiot. Nous avons encore un stade où nous pouvons les coincer : les bureaux mêmes de l'Immigration à Washington. Et s'ils arrivent jusque-là... Grand Dieu, pensa-t-il. Le monstre utilise ses facultés paranormales.

Il rappela. « Est-ce qu'on peut parler à Galina ? » s'enquit-il, mais il savait que c'était sans espoir. Boulkovski avait renoncé. Ou c'était tout comme : aller se coucher en un moment pareil !

« Madame Boulkovski ? » dit avec incrédulité le fonctionnaire de la L.S. « Bien sûr que non.

— Votre état-major général ? un de vos chefs du protocole ?

— Le Procurator vous rappellera », l'informa son interlocuteur ; il avait manifestement reçu de Boulkovski l'ordre de ne pas le déranger.

Et merde ! se dit Harms en raccrochant. L'image du fonctionnaire disparut de l'écran.

Il se passe quelque chose de spécial, réalisa Harms. Ils n'auraient pas dû réussir à aller aussi loin *et Grande-Nouille le savait*. Le système IA en était littéralement fou. Ce n'était pas une panne d'ordre technique ; c'était une fugue psychotique. Grande-Nouille comprenait quelque chose mais ne pouvait le communiquer. Ou bien le système I.A. l'avait-il en fait communiqué ? Ce charabia pouvait-il avoir un sens ?

Il contacta la plus haute instance des ordinateurs demeurés opérationnels, celui de Cal Tech. Après lui avoir transmis le matériau débité par Grande-Nouille, il donna des instructions pour que ce texte soit identifié.

L'ordinateur de Cal Tech fournit son identification cinq minutes plus tard.

MANUSCRIT QUMRAN « LA GUERRE DES FILS DE LA LUMIÈRE ET DES FILS DES TÉNÈBRES ». SOURCE : SECTE ASCÉTIQUE JUIVE DES ESSÉNIENS.

Étrange, songea Harms. Il avait entendu parler des esséniens. Beaucoup de théologiens avaient émis l'hypothèse que Jésus était un essénien, et il y avait certainement des preuves de l'appartenance de saint Jean-Baptiste à la secte. Cette dernière avait annoncé une précoce fin du monde, avec la bataille d'Armageddon prenant place au cours du premier siècle de l'ère chrétienne. La secte avait en outre manifesté de fortes influences zoroastriennes.

Jean le Baptiste, réfléchit-il. Présenté par le Christ comme ayant été Elie revenu sur Terre, ainsi que promis par Jéhovah dans Malachie :

*Écoutez, je vous enverrai le prophète Elie  
avant le grand et terrible jour de la venue  
du Seigneur. Il réconciliera les pères avec  
les fils et les fils avec les pères, de peur  
que je ne vienne et ne jette sur la terre  
un interdit pour la détruire.*

Le verset final de l'Ancien Testament ; là où finissait l'Ancien Testament et où commençait le Nouveau.

L'Armageddon, médita-t-il. La bataille finale entre les Fils des Ténèbres et les Fils de la Lumière. Entre Jéhovah et... quel nom les esséniens donnaient-ils au pouvoir du mal ? Béliar. C'était cela. Le terme qu'ils employaient pour désigner Satan. Béliar conduirait les Enfants des Ténèbres ; et Jéhovah conduirait les Enfants de la Lumière. Ce serait la septième bataille.

Il se produira six batailles, trois dont les Fils de la Lumière sortiront vainqueurs et trois autres que remporteront les Fils des Ténèbres. Laissant à Béliar le pouvoir. Mais ensuite Jéhovah prendra lui-même le commandement pour l'assaut décisif.

Le monstre dans le sein de cette femme est Béliar, songea le cardinal Harms. Il est revenu pour nous vaincre définitivement. Pour triompher de Jéhovah, que nous servons.

La Puissance divine elle-même est désormais en danger, conclut-il ; et à cette pensée il ressentit un énorme courroux.

A ce degré de sa méditation, il sembla opportun au cardinal de se consacrer à la prière. Ainsi qu'à l'élaboration d'une stratégie destinée à détruire les envahisseurs avant qu'ils atteignent Washington.

Si seulement Grande-Nouille n'avait pas été en panne !

Mélancoliquement, il prit le chemin de sa chapelle privée.

## 9

Le Procurator annonça : « Nous provoquerons un accident. Cela ne pose aucun problème particulier. Ils seront tués tous les trois – tous les quatre, en incluant le fœtus. » Pour lui tout semblait simple.

A l'autre bout du fil, le cardinal Harms objecta : « Ils s'en tireront. Ne me demandez pas comment. » Son humeur morose ne s'était pas dissipée.

« Vous détenez la juridiction à Washington, indiqua le Procurator. Donnez l'ordre de détruire leur appareil ; *faites-le maintenant.* »

« Maintenant » se situait huit heures plus tard. Huit précieuses heures durant lesquelles le Procurator avait dormi paisiblement. Le cardinal Harms considéra avec fureur son codirigeant. A moins, pensa-t-il soudain, que Boulkovski ne se fût activé à trouver une solution ? Peut-être n'avait-il pas dormi du tout. La solution proposée faisait penser à Galina. Ils avaient dû conférer tous les deux ; ils travaillaient en tandem.

« Quelle solution éculée, remarqua-t-il. C'est typique de vous comme réponse : expédier une ogive nucléaire.

— Ça plaît bien à ma femme.

— Je n'en doute pas. Il vous a fallu veiller toute la nuit pour aboutir à ça ?

— Nous n'avons pas veillé. J'ai dormi à poings fermés. Mais Galina a fait de curieux rêves. Elle m'en a raconté un qui vaut la peine d'être rapporté. Voulez-vous l'entendre ? J'aimerais votre opinion à son sujet, car il semble avoir des connotations religieuses.

— Allez-y, dit Harms.

— Il y a un gros poisson blanc dans l'océan. Il nage à la surface, comme une baleine. C'est un poisson bienveillant. Il se

dirige vers nous ; c'est-à-dire vers Galina. Une série de canaux s'entrecroisent. Le grand poisson blanc se fraie un chemin péniblement dans les canaux. Enfin il est capturé, hors de l'océan, près des gens qui regardent. Il l'a fait exprès, car il veut s'offrir aux gens pour leur donner à manger. On prend une scie, une de ces scies maniées par deux hommes dont se servent les bûcherons pour couper les arbres. Galina a dit que les dents de la scie avaient l'air terribles. Les gens commencent à débiter à la scie des morceaux du grand poisson, qui est toujours vivant. Ils débitent tranche après tranche de la chair vivante du grand poisson qui est si bienveillant. Et dans son rêve Galina pense : "C'est mal. Nous faisons trop souffrir le poisson." Voilà », conclut Boulkovski qui observa un silence. « Qu'est-ce que vous en dites ? reprit-il.

— Le poisson est le Christ, commenta le cardinal Harms. Qui offre sa chair à l'homme pour que celui-ci ait la vie éternelle.

— C'est parfait, mais c'est injuste envers le poisson. Elle a dit que c'était mal de le traiter ainsi. Même s'il s'offrait en pâture. Sa souffrance était trop grande. Oh ! oui, elle a aussi pensé en rêve : "Nous devons trouver une autre sorte de nourriture. Pour que le poisson ne souffre pas." Et après il y a plusieurs épisodes confus où elle cherche dans un réfrigérateur : elle voit un pichet d'eau, un pichet enveloppé dans de la paille tressée, et aussi un cube de nourriture rose qui ressemble à un carré de beurre. Des mots sont inscrits sur l'emballage, mais elle n'arrive pas à les lire. Le réfrigérateur appartient à une petite colonie d'individus, qui vivent dans une région reculée. Et il s'avère que le pichet d'eau et le cube rose sont le bien de la colonie entière, et on ne boit cette eau et on ne mange cette nourriture que si l'on sait que le moment de la mort est proche.

— Et qu'est-ce qui en découle ?

— On revient ensuite. On renaît.

— Il s'agit de la communion sous les deux espèces, expliqua Harms. Le vin et l'hostie consacrés. Le sang et le corps de Notre-Seigneur. L'aliment de la vie éternelle. *Prenez et mangez, car ceci est mon corps...*

— La colonie semblait exister à une autre époque, dans une antiquité très éloignée.

— Intéressant, observa Harms, mais nous avons toujours à régler le problème du bébé monstre.

— Comme je le disais, on doit mettre au point un accident. Il ne faut pas qu'ils atteignent Washington. A quelle heure précise leur appareil doit-il arriver ? Combien de temps avons-nous ?

— Un moment. » Harms appuya sur les touches du clavier d'un petit terminal d'ordinateur. « Bon sang ! s'écria-t-il.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Il suffit de quelques secondes pour lancer un missile. Ils sont dans votre zone. »

Harms répliqua : « Ils ont atterri. Pendant que vous dormiez. Ils sont déjà aux services de l'Immigration à Washington.

— Il est normal de dormir, objecta le Procurator.

— C'est le monstre qui a causé votre sommeil.

— J'ai dormi toute ma vie ! » rétorqua le Procurator qui ajouta avec acrimonie : « Je suis ici dans cette station balnéaire pour me reposer ; mon état de santé laisse à désirer.

— Je me le demande, dit Harms.

— Prévenez immédiatement l'Immigration pour qu'on les retienne. Ne tardez pas un instant. »

Harms raccrocha et contacta l'Immigration. J'aurai cette femme, cette Rybys Romney Asher, et je lui tordrai le cou, se dit-il. Je la réduirai en miettes, et son fœtus avec elle. Et je donnerai les morceaux à manger aux animaux du zoo.

C'est moi qui ai de telles pensées ? se demanda-t-il, étonné de sa férocité. Mais c'est vrai que je les hais. Je suis en rage. Et j'en veux aussi à Boulkovski d'avoir dormi huit heures comme une souche en pleine crise ; si j'en avais le pouvoir, je le réduirais lui aussi en pièces.

Quand il eut en ligne le directeur des services de l'Immigration à Washington, il lui demanda tout d'abord si Rybys Romney Asher, son mari et Elias Tate étaient toujours dans leurs bureaux.

« Je vais vérifier, Votre Éminence », répondit le responsable. Un long moment s'écoula. Harms comptait les secondes, priant et pestant à tour de rôle. Enfin le directeur revint. « Nous n'avons pas fini avec eux, annonça-t-il.

— Gardez-les. Ne les laissez partir sous aucun prétexte. La femme est enceinte. Informez-la qu'elle sera soumise à un



avortement obligatoire. Que vos employés trouvent n'importe quel motif.

— Vous voulez vraiment la faire avorter ? Ou s'agit-il d'une simple menace ?

— Je tiens à ce que l'avortement soit pratiqué dans l'heure qui suit, précisa Harms. Ce fœtus doit être détruit. Je vais vous mettre dans la confidence. Cette décision a été prise en commun avec le Procurator Maximus. Le fœtus est une créature anormale. Un caprice des mutations. Peut-être même la progéniture monstrueuse résultant d'une symbiose interespèces. Vous me comprenez ?

— Oh ! fit le directeur de l'Immigration. Une symbiose interespèces. Je vois. Nous le tuerons par irradiation locale, en lui injectant une substance radioactive directement à travers la paroi abdominale. Je vais prévenir un de nos médecins...

— Dites-lui bien ce qu'il en est : qu'il la fasse avorter ou qu'il le tue en elle, ordonna Harms. Mais il doit être détruit.

— Il me faut une signature, avança le directeur de l'Immigration. Je ne veux pas procéder à une telle intervention sans autorisation.

— Transmettez les formulaires. »

Des feuillets sortirent du terminal ; il s'en saisit, y apposa sa signature aux emplacements prévus et les réinséra dans le terminal.

Assis dans la salle d'attente de l'Immigration en compagnie de Rybys, Herb Asher se demandait où était passé Elias Tate. Ce dernier s'était excusé en alléguant qu'il allait aux toilettes, mais il n'avait pas reparu.

« Quand pourrais-je m'allonger ? murmura Rybys.

— Bientôt, la rassura-t-il. Ils vont nous laisser partir. » Il ne haussait pas la voix, de peur que des micros ne soient installés dans la salle d'attente.

« Où est Elias ?

— Il va revenir. »

Un fonctionnaire de l'Immigration s'approcha. « Où est le troisième membre de votre groupe ? » Il consulta son registre. « Elias Tate.

— Aux toilettes, répondit Herb Asher. Pourriez-vous vous occuper sans tarder de ma femme ? Vous voyez combien elle est malade.

— Nous voulons la soumettre à un examen médical, dit le fonctionnaire sans émotion. Nous avons besoin de l'avis des médecins avant de vous accepter.

— Mais elle a déjà été examinée ! D'abord par son docteur et ensuite par...

— C'est une procédure normale, affirma le fonctionnaire.

— Et alors ? s'exclama Herb Asher. C'est cruel et inutile.

— Le docteur sera ici bientôt, dit le fonctionnaire, et on vous interrogera pendant qu'elle sera examinée. Pour vous faire gagner du temps. Elle, nous ne l'interrogerons pas, du moins pas de façon approfondie. Je suis au courant de la gravité de son état.

— Mon Dieu, s'exclama Herb, vous ne le voyez donc pas ? »

Le fonctionnaire s'en alla. Mais il revint presque aussitôt, le visage rébarbatif. « Tate n'est pas aux toilettes.

— Alors je ne sais pas où il est.

— Ils ont peut-être fini les formalités avec lui. » Le fonctionnaire s'éloigna en hâte, tout en parlant dans un interphone qu'il tenait à la main.

Je suppose qu'Elias s'est sauvé, pensa Herb Asher.

« Venez par ici », dit une voix. C'était une femme médecin, en blouse blanche. Jeune, portant lunettes, les cheveux retenus par un chignon, elle escorta d'un pas vif Herb Asher et sa femme le long d'un couloir qui sentait l'air stérilisé, jusqu'à une salle d'examens. « Allongez-vous, Mrs. Asher », dit-elle en aidant Rybys à s'installer sur la table.

« Romney Asher », corrigea Rybys en s'étendant péniblement. « Pouvez-vous me donner un antiémétique ? Vite ? Je veux dire tout de suite ?

— Vu la maladie de votre femme », dit le médecin à Herb Asher en s'asseyant à son bureau, « pourquoi n'a-t-on pas mis fin à sa grossesse ?

— Nous sommes déjà passé par tout ça, jeta-t-il sauvagement.

— Nous sommes toujours en droit d'exiger un avortement. Nous ne voulons pas d'un nouveau-né ayant une malformation ; c'est contre la politique des pouvoirs publics. »

Considérant le médecin avec frayeur, Herb objecta : « Mais elle est enceinte de six mois !

— Nous avons ici comme mention cinq mois. C'est inférieur au délai légal.

— Vous ne pouvez pas le faire sans son consentement, protesta Herb dont la peur se muait en panique.

— La décision, l'informa le médecin, ne vous appartient plus, maintenant que vous êtes revenus sur Terre. Une commission médicale étudiera le cas. »

La conclusion était manifeste pour Herb Asher : il y aurait avortement obligatoire. Il savait ce que la commission déciderait – ce qu'en fait elle avait déjà décidé.

Dans un coin de la salle une musique de fond enregistrée faisait entendre l'odieux arrière-plan de cordes sirupeuses. Ce même son, constata-t-il, qui l'avait dérangé par intermittence dans son dôme. Mais maintenant la musique changeait, et il se rendit compte qu'un air populaire de la Fox remplaçait le thème précédent. Pendant que le médecin remplissait des formulaires, il put percevoir nettement la voix de la Fox. Il en fut réconforté.

*Come again !  
Sweet love doth now invite  
Thy graces, that refrain  
To do me due delight<sup>10</sup>.*

Le médecin remuait machinalement les lèvres en synchronisme avec le chant familier de Dowland.

Tout d'un coup Herb Asher s'aperçut que la voix qui émanait du haut-parleur ressemblait seulement à celle de la Fox. La voix ne chantait plus ; elle parlait.

La voix faible disait distinctement :

---

<sup>10</sup> Reviens !/Le doux amour invite maintenant/Tes grâces, qui se retiennent/De m'accorder le plaisir dû.

*Il n'y aura pas d'avortement. Il y aura une naissance.*

A son bureau le médecin ne semblait pas avoir remarqué la transition. Yah a perturbé le signal audio, comprit Herb Asher. Il vit le médecin s'arrêter d'écrire, le stylo en suspens au-dessus de la page.

C'est un message subliminal, se dit-il. La femme s'imagine qu'elle écoute un chant bien connu. Elle est sous une sorte de charme. Comme hypnotisée.

Le chant reprit.

« On ne peut pas la faire avorter légalement si elle est enceinte de six mois, fit avec hésitation le médecin. Il doit y avoir eu une erreur, Mr. Asher. Elle est mentionnée ici comme étant enceinte de cinq. Mais si vous dites que c'est six...

— Examinez-la si vous voulez, déclara Herb Asher. C'est au moins six. Déterminez par vous-même.

— Je... » La femme médecin se frotta le front en tressaillant ; elle ferma les yeux et eut une grimace qui semblait due à la douleur. « Je ne vois pas de raison de... » Elle s'interrompit, comme incapable de se rappeler ce qu'elle avait eu l'intention de dire. « Je ne vois pas de raisons », reprit-elle au bout d'un moment, « de contester ce point ». Elle appuya sur une touche de son interphone.

La porte s'ouvrit et un fonctionnaire de l'Immigration en uniforme apparut. Il fut rejoint un instant plus tard par un agent des Douanes.

« L'affaire est réglée », dit le médecin au fonctionnaire de l'Immigration. « On ne peut pas la faire avorter ; il y a trop longtemps qu'elle est enceinte. »

Le fonctionnaire la regarda fixement.

« C'est la loi, ajouta le médecin.

— Mr. Asher, intervint l'agent des Douanes, puis-je vous poser une question ? Sur sa déclaration pour le contrôle douanier, votre femme a inscrit deux phylactères. Qu'est-ce qu'un phylactère ?

— Je n'en sais rien, répondit Herb Asher.

— Vous n'êtes pas juif ? dit l'agent des Douanes. Tous les Juifs savent ce que c'est qu'un phylactère. Alors c'est votre femme qui est juive et pas vous ?

— Eh bien, commença Herb Asher, elle fait partie de l'E.C.I. mais... » Il se tut. Il se sentait attiré pas à pas dans un piège. Il était évidemment impossible qu'un mari ne connaisse pas la religion de sa femme. Ils m'entraînent dans un domaine où je ne veux pas les suivre, se dit-il. « Je suis chrétien, reprit-il. Bien que j'aie été élevé selon les principes de la Légation scientifique. J'ai appartenu aux Jeunesses du Parti. Mais maintenant...

— Mais Mrs. Asher est juive. De là les phylactères. Vous ne l'avez jamais vue les porter ? On les met au bras gauche et au front. Ce sont de petites boîtes en cuir carrées renfermant des bandes de parchemin où sont inscrits des versets de la Bible. Il est bizarre que vous ne soyez pas au courant. Depuis quand vous connaissez-vous ?

— Depuis longtemps, affirma Herb Asher.

— Est-ce qu'elle est vraiment votre femme ? insista le fonctionnaire de l'Immigration. Si elle est enceinte de six mois... » Il consulta les documents posés sur le bureau du médecin. « Elle l'était déjà quand vous l'avez épousée. Vous êtes le père de l'enfant ?

— Bien sûr, affirma-t-il.

— Quel est votre groupe sanguin ? » Le fonctionnaire feuilleta les documents médicaux. « Je dois avoir ça quelque part... »

Le téléphone sonna et la femme médecin décrocha. « Pour vous », fit-elle en tendant le récepteur au fonctionnaire de l'Immigration.

Ce dernier écouta en silence, avec une attention soutenue ; puis, plaçant sa main sur l'écouteur, il dit avec irritation à Herb Asher : « Le groupe sanguin concorde. Vous êtes tous les deux autorisés à passer. Mais nous voulons parler à Tate, le vieux qui vous... » Il s'interrompit et écouta de nouveau ce qu'on lui disait à l'autre bout du fil.

« Vous pouvez appeler un taxi à partir de la cabine téléphonique, indiqua l'agent des Douanes.

— Nous sommes libres de partir ? » demanda Herb Asher.

L'agent des Douanes opina de la tête.

« Il y a quelque chose de bizarre », dit la femme médecin qui avait enlevé ses lunettes et se frottait les yeux.

« Il y a cet autre cas à examiner », lui dit l'agent des Douanes en lui présentant une liasse de documents.

« Savez-vous où est Tate ? » demanda le fonctionnaire en rappelant Herb Asher et Rybys qui sortaient de la salle d'examens.

« Non », répondit Herb avant de se retrouver dans le couloir ; soutenant Rybys, il prit la direction de la salle d'attente. « Assieds-toi », dit-il en la déposant, tassée sur elle-même, sur une banquette. Plusieurs personnes qui attendaient les observèrent avec indifférence. « Je vais téléphoner. Je reviens. As-tu de la monnaie ? Il me faut une pièce de cinq dollars.

— Non, merde, je n'en ai pas, murmura Rybys.

— Bon, on s'arrangera, lui dit-il à voix basse.

— D'accord ! répliqua-t-elle d'un ton irrité.

— Je vais appeler un taxi. » Tout en fouillant dans ses poches à la recherche d'une pièce de cinq dollars, il se sentait rempli d'allégresse. Yah était intervenu, lointainement et faiblement, mais ç'avait été suffisant.

Dix minutes plus tard, ils étaient avec leurs bagages à bord d'un aérotaxi qui, après avoir décollé du spatioport de Washington, filait vers Bethesda-Chevy Chase.

« Où diable est passé Elias ? parvint à dire Rybys.

— Il a attiré leur attention, répondit Herb. Pour la détourner de nous.

— Bravo, fit-elle. Alors maintenant il peut être n'importe où. »

Tout à coup un gros aérocar commercial surgit en trombe et fonça vers eux.

Le robot conducteur du taxi poussa un cri de désarroi. Puis l'aérocar massif les heurta violemment par le côté ; tout se produisit en un instant. Sous l'effet du choc qui l'avait ébranlé, le taxi entama une chute verticale en spirale ; Herb Asher agrippa sa femme contre lui, en voyant grossir vertigineusement

les immeubles, et il sut, il sut avec une certitude absolue, ce qui s'était passé. Les salauds, songea-t-il douloureusement, en proie à une souffrance autant morale que physique. Les feux de signalisation du taxi avaient été retirés...

La protection de Yah n'avait pas suffi, réalisa-t-il pendant que le taxi tournoyait de plus en plus bas, comme une feuille morte qui tombe.

Elle était trop faible. Trop faible ici sur Terre.

Le taxi heurta le bord d'un immeuble élevé.

Tout devint noir, et Herb Asher perdit conscience.

Il gisait dans un lit d'hôpital, relié par des fils et des tubes à des appareils multiples, comme une entité cyborg.

« Mr. Asher ? » disait une voix – une voix masculine. « Mr. Asher, vous m'entendez ? »

Il essaya de faire un signe de tête mais n'y parvint pas.

« Vous avez subi de sérieuses lésions internes, dit la voix masculine. Je suis le Dr Pope. Vous êtes resté cinq jours dans le coma. On vous a opéré, mais votre rate avait éclaté et on a dû vous l'enlever. Vous allez être placé en suspension cryonique jusqu'à ce qu'un organe de remplacement... Vous m'entendez ? »

— Oui, dit-il.

— Jusqu'à ce qu'un organe de remplacement puisse être prélevé sur un donneur. La liste d'attente n'est pas très longue ; vous ne devriez rester en état de suspension que pendant quelques semaines. Mais je ne peux pas vous préciser exactement...

— Ma femme.

— Votre femme est morte. Ses fonctions cérébrales ont été trop longtemps interrompues. Nous avons dû exclure la suspension cryonique pour elle. Cela n'aurait servi à rien.

— Le bébé.

— Le fœtus est vivant, dit le Dr Pope. L'oncle de votre femme, Mr. Tate, s'est présenté et en a pris la responsabilité légale. Nous avons retiré le fœtus du corps et l'avons mis dans une synthomatrice. A en croire tous nos tests il n'a pas souffert du traumatisme, ce qui tient du miracle. »

Exactement, songea amèrement Herb Asher.

« Votre femme avait demandé qu'on l'appelle Emmanuel, reprit le Dr Pope.

— Je sais. »

Les plans de Yah n'ont pas entièrement échoué, se dit-il au moment de perdre conscience. Yah n'a pas été entièrement vaincu. Il reste de l'espoir.

Mais pas beaucoup.

« Béliat, murmura-t-il.

— Pardon ? » Le Dr Pope se pencha plus près pour entendre. « *Béliat* ? Il s'agit de quelqu'un que vous désirez contacter ? Quelqu'un qui vous connaîtrait ?

— Il me connaît », répliqua Herb Asher.

Le chef prélat de l'Église chrétienne islamique dit au Procurator Maximus de la Légation scientifique : « Il y a eu un ennui. Ils sont arrivés à s'infiltrer à l'Immigration.

— Où sont-ils allés ? Il faut bien qu'ils soient quelque part.

— Elias Tate a disparu avant même l'inspection douanière. Nous n'avons aucune idée de l'endroit où il est. Quant aux Asher... » Le cardinal marqua une hésitation. « On les a vus pour la dernière fois s'envolant à bord d'un aéro-taxi. Je suis navré.

— On les retrouvera, affirma Boulkovski.

— Avec l'aide de Dieu », soupira le cardinal en se signant. Voyant cela, Boulkovski en fit autant.

« Le pouvoir du mal, constata Boulkovski.

— Oui, reconnut le cardinal. C'est contre lui que nous nous battons.

— Mais à la fin il ne peut triompher.

— Oui, c'est certain. Je m'en vais maintenant prier à la chapelle. Je vous incite à faire de même. »

Levant un sourcil, Boulkovski le regarda. Son expression était complexe et indéchiffrable.



## 10

Quand Herb Asher s'éveilla, on lui fit part de faits qui causèrent sa perplexité. Il avait passé, non pas des semaines, mais des années en suspension cryonique. Les médecins ne pouvaient expliquer pourquoi il avait fallu si longtemps pour obtenir l'organe de remplacement. Des circonstances, lui expliquèrent-ils, qui ont échappé à notre contrôle. Des problèmes de procédure. Il demanda : « Et Emmanuel ? » Le Dr Pope, qui avait l'air plus âgé, plus grisonnant et plus distingué qu'auparavant, annonça : « Quelqu'un s'est introduit dans l'hôpital et a retiré votre fils de la synthomatrice.

— Quand ?

— Presque aussitôt. Le fœtus n'est resté qu'un jour dans la synthomatrice, d'après nos archives.

— Savez-vous qui a fait ça ?

— Selon nos bandes vidéo – nos synthomatrices sont sous surveillance électronique constante – c'était un vieil homme barbu. » Le Dr Pope observa un moment de silence, puis ajouta : « Un individu apparemment dérangé. Vous devez vous rendre à l'évidence : votre fils est mort ; sa mort remonte en fait à dix ans, et elle est due soit à des causes naturelles, si elle a été provoquée par son enlèvement de la synthomatrice, soit aux agissements de ce vieil homme. Une mort soit délibérée, soit accidentelle. La police n'a rien pu découvrir. Je regrette. »

Elias Tate, se dit Herb. C'était lui qui avait subtilisé Emmanuel pour assurer sa sauvegarde. Il ferma les yeux et se sentit envahi de gratitude.

« Comment vous sentez-vous ? interrogea le Dr Pope.

— J'ai rêvé. Je ne savais pas que les gens en état de suspension cryonique étaient conscients.

— Vous ne l'étiez pas.

— Je ne cessais de rêver de ma femme. » Un chagrin amer tomba sur lui. « Je me retrouvais toujours autrefois avec elle. A l'époque de notre rencontre, et aussi avant. Et je revoyais notre voyage vers la Terre. Des petits détails. Des plats de nourriture avariée... elle était sans soin.

— Mais vous allez peut-être pouvoir retrouver votre fils », dit le Dr Pope, contredisant totalement ses propos d'avant.

« Oui », fit-il. Mais comment retrouver Elias et Emmanuel ? se demanda-t-il. Il faudra que ce soit eux qui me trouvent, conclut-il.

Il demeura un mois à l'hôpital, suivant un entraînement pour récupérer ses forces, puis par un matin froid de la mi-mars, on le fit sortir. Sa valise à la main, il descendit les marches, tremblant et apeuré mais heureux d'être libre. Tous les jours il s'était attendu à ce que les autorités viennent s'emparer de lui. Mais elles n'en avaient rien fait. Il se demandait pourquoi.

En se mêlant à une foule de gens qui essayaient de héler un aérotaxi, il remarqua un mendiant aveugle qui se tenait à l'écart, un vieillard aux cheveux blancs porteur d'une sébile.

« Elias », prononça-t-il.

Allant vers lui, il regarda son vieil ami. Durant un moment aucun d'eux ne parla, puis Elias Tate dit : « Salut, Herbert.

— Rybys m'a dit que vous preniez souvent la forme d'un mendiant », remarqua Herb Asher. Il voulut étreindre le vieil homme, mais Elias secoua la tête.

« C'est la Pâque juive, dit-il. Et je suis ici. Le pouvoir de mon âme est trop grand ; vous ne devez pas me toucher. En cet instant je suis tout entier dans mon âme.

— Vous n'êtes pas un homme », déclara Herb Asher, frappé d'une crainte respectueuse.

« Je suis une multitude d'hommes, répondit Elias. C'est bon de vous revoir. Emmanuel a annoncé qu'on vous ferait sortir aujourd'hui.

— L'enfant va bien ?

— Il est magnifique.

— Je l'ai vu, dit Herb Asher. Une fois, il y a longtemps. Dans une vision que... » Il marqua un temps. « Que Jéhovah m'a envoyée. Pour m'aider.

— Avez-vous rêvé ? demanda Elias.

— Oui, de Rybys. Et aussi de vous. De tout ce qui s'est passé. Je le revivais sans cesse.

— Et maintenant vous voilà de nouveau vivant. Bienvenue parmi nous, Herbert Asher. Nous avons beaucoup à faire.

— Avons-nous une chance ? Avons-nous réellement une chance ?

— L'enfant a dix ans, dit Elias. Il a troublé leur intelligence et embrouillé leurs pensées. Il les a fait oublier. Mais... » Elias se tut un moment. « Lui aussi a oublié. Vous verrez. Il y a quelques années il a commencé à se rappeler ; il a entendu un chant et certains de ses souvenirs lui sont revenus. Assez, peut-être, ou peut-être pas assez. Il se peut que vous en rameniez davantage. Il s'est programmé lui-même au départ, avant l'accident. »

Avec le plus grand mal, Herb Asher questionna : « Alors il a été blessé dans l'accident ? »

Elias hocha la tête avec tristesse.

« Son cerveau a été atteint », continua Herb ; il vit l'expression sur le visage de son ami.

Une nouvelle fois le vieil homme hocha la tête, le vieux mendiant à la sébile. L'immortel Elie, ici pour la Pâque juive. Comme toujours. L'éternel et secourable ami de l'homme. Dépenaillé, vêtu de loques, et riche de sa grande sagesse.

Zina déclara : « Ton père vient, n'est-ce pas ? »

Ils étaient assis ensemble sur un banc dans le parc de Rock Creek, près de l'eau à la surface gelée. Les branches dénudées des arbres leur faisaient de l'ombre. L'air était froid, et les deux enfants avaient des vêtements épais. Mais le ciel était dégagé. Emmanuel leva quelque temps les yeux.

« Que dit ton ardoise ? demanda Zina.

— Je n'ai pas à consulter mon ardoise.

— Ce n'est pas ton père. »

Emmanuel dit : « C'est un homme de bien. Ce n'est pas sa faute si ma mère est morte. Je serai heureux de le revoir. Il m'a

manqué. » Cela fait longtemps, songea-t-il. Selon l'échelle qui sert à leurs calculs ici dans le Royaume inférieur.

Quel royaume tragique, réfléchit-il. Ceux qui le peuplent sont des prisonniers, et la tragédie finale c'est qu'ils ne le savent pas ; ils se croient libres parce qu'ils ignorent tout de la liberté. *Ceci est une prison*, et peu d'hommes l'ont deviné. Mais moi je le sais, se dit-il. Car c'est pour cette raison que je suis ici. Pour faire sauter les murs, pour arracher les portes de métal, pour briser toutes les chaînes. Tu ne muselleras pas le bœuf pendant qu'il foule le blé, pensa-t-il, se souvenant de la Torah. Tu n'emprisonneras pas une créature libre ; tu ne l'attacheras pas. Ainsi l'a dit le Seigneur notre Dieu. Ainsi le dis-je.

Ils ne savent pas qui ils servent. C'est la base de leur infortune : servir la chose qu'il ne faut pas. Ils sont empoisonnés comme par du métal, pensa-t-il. Du métal qui les enferme et du métal dans leur sang ; c'est un monde de métal. Une machine dont tournent les rouages pour distribuer la souffrance et la mort. Ils sont si accoutumés à la mort, comme si elle était naturelle. Combien de temps s'est-il passé depuis l'époque où ils connaissaient le Jardin ? Le lieu des animaux au repos et des fleurs. Quand pourrai-je retrouver pour eux cet endroit ?

Il y a deux réalités, se dit-il. La Noire Prison de Fer, qui est appelée la Caverne aux Trésors, où nous vivons maintenant, et le Jardin des Palmiers avec ses espaces immenses, sa lumière, où ils habitent originellement. Aujourd'hui ils sont littéralement aveugles. Incapables de voir au-delà d'une courte distance ; les objets éloignés leur sont invisibles. Une fois de temps à autre l'un d'eux devine qu'ils ont possédé autrefois des facultés disparues ; il discerne la vérité, à savoir qu'ils ne sont plus ce qu'ils étaient et ne sont plus où ils étaient. Mais à nouveau ils oublient, exactement comme moi j'ai oublié. Et je reste encore dans l'oubli dans une certaine mesure.

J'ai seulement une vision partielle. Moi aussi je suis fermé. Mais bientôt je ne le serai plus.

« Tu veux un Pepsi ? demanda Zina.

— Il fait trop froid. Je veux juste rester assis.

— Ne sois pas malheureux. » Elle posa sur son bras sa main gantée. « Sois joyeux.

— Je suis fatigué, dit Emmanuel. Ça va aller. Il y a beaucoup à faire. Je regrette. Cela me pèse.

— Tu n'as pas peur, non ?

— Plus maintenant.

— Tu es triste. »

Il acquiesça.

Zina dit : « Tu te sentiras mieux quand tu reverras Mr. Asher.

— Je le vois en ce moment, déclara Emmanuel.

— Très bien, fit-elle, satisfaite. Même sans ton ardoise.

— Je m'en sers de moins en moins, indiqua-t-il, parce que la connaissance grandit en moi progressivement. Tu le sais. Et tu sais pourquoi. »

Zina ne releva pas cette phrase.

« Nous sommes proches, toi et moi, reprit Emmanuel. C'est toi que j'ai toujours aimée le plus. Ce sera toujours toi. Tu vas rester avec moi et me donner des conseils, n'est-ce pas ? » Il connaissait la réponse ; il savait qu'elle resterait. Elle avait été avec lui depuis le commencement – comme elle l'avait dit, sa chérie et son délice. Et son délice, comme l'avait dit l'Écriture, était en l'humanité. Ainsi, à travers elle, il aimait lui-même l'humanité ; celle-ci était également son délice.

« On pourrait trouver une boisson chaude », proposa Zina.

Il répéta : « Je veux juste rester assis. » J'attendrai ici que le temps soit venu d'aller à la rencontre de Herb Asher, se dit-il. Il me parlera de Rybys ; ses nombreux souvenirs d'elle me donneront de la joie, la joie qui me manque en ce moment.

Je l'aime, s'avoua-t-il. J'aime le mari de ma mère, mon père légal. Comme les autres hommes, c'est un bon être humain. C'est un homme de mérite, qu'il faut chérir.

Mais, à la différence des autres hommes, Herb Asher sait qui je suis. Je peux donc parler ouvertement avec lui, comme je le fais avec Elias. Et avec Zina. Ce sera une aide, songea-t-il. Je serai moins las. Je ne serai plus comme maintenant cloué sur place et alourdi par mes soucis. Le fardeau s'allégera dans une certaine mesure. Parce qu'il sera partagé.

Et, pensa-t-il, il y a encore tant de choses dont je ne me souviens pas. Je ne suis pas ce que j'étais. Comme eux, comme

les autres gens, je suis tombé. La brillante étoile du matin n'a pas été seule dans sa chute ; elle a tout démoli avec elle, y compris moi. Une part de mon être est tombée avec elle, et je suis maintenant cet être qui a connu la chute.

Mais alors, tandis qu'il était assis sur ce banc en compagnie de Zina, dans le parc, par ce jour froid si proche de l'équinoxe de printemps, une autre pensée lui vint. Herbert Asher était allongé sur sa couchette, en train de rêver d'une vie imaginaire avec Linda Fox, pendant que ma mère luttait pour survivre. Pas une fois il n'a cherché à l'aider ; pas une fois il ne s'est soucié de ses ennuis ni n'a offert d'y porter remède. Il n'a rien fait jusqu'à ce que je le force à aller vers elle. Je n'aime pas cet homme, se dit-il. Je le connais et il a perdu son droit à mon amour – il a perdu mon amour parce qu'il ne s'est pas intéressé à elle.

Je ne peux donc en retour m'intéresser à lui.

Pourquoi devrais-je aider le moindre d'entre eux ? se demanda-t-il. Ils agissent comme on le doit uniquement quand ils y sont forcés, quand il n'y a pas d'autre possibilité. Ils tombent de leur plein gré et sont tombés maintenant, de leur plein gré, à cause de ce qu'ils ont fait volontairement. Ma mère est morte par leur faute ; ils l'ont assassinée. Ils m'assassineraient s'ils pouvaient découvrir où je suis ; ils ne me laissent en paix que parce que je leur ai troublé l'esprit. Ils en veulent à ma vie comme Achab en voulait à celle d'Elie, il y a si longtemps. C'est une race dénuée de valeur, et leur chute me laisse indifférent. Rien de ce qui les concerne ne m'importe. Pour les sauver je dois combattre ce qu'ils sont. Et ce qu'ils ont toujours été.

« Tu as l'air si abattu, observa Zina.

— A quoi bon tout cela ? dit-il. Ils sont ce qu'ils sont. Ma lassitude augmente. Et mon intérêt pour eux diminue de plus en plus, à mesure que je me souviens. Il y a dix ans que je vis sur ce monde, et pendant ces dix ans ils m'ont recherché. Qu'ils meurent. Ne leur ai-je pas appris la loi du talion : *Œil pour œil, dent pour dent* ? Ne figure-t-elle pas dans la Torah ? Ils m'ont chassé de ce monde il y a deux mille ans ; je reviens ; ils souhaitent ma mort. D'après la loi du talion je dois souhaiter la leur. C'est la loi sacrée d'Israël. C'est *ma* loi, ma parole. »

Zina gardait le silence.

« Conseille-moi, dit Emmanuel. J'ai toujours écouté tes conseils. »

Zina déclara : *« Un jour le prophète Elie apparut au rabbin Baruka au marché de Lapet. Le rabbin Baruka lui demanda : "Existe-t-il quelqu'un parmi les gens de ce marché qui est destiné à partager le monde à venir ?"... Deux hommes apparurent sur la scène et Elie dit : "Ces deux-là partageront le monde à venir." Le rabbin Baruka leur demanda : "Quelle est votre occupation ?" Ils répondirent : "Nous faisons la fête. Quand nous voyons un homme découragé, nous l'égayons. Quand nous voyons deux personnes se quereller, nous nous efforçons de rétablir la paix entre elles." »*

— Tu me rends moins triste, dit Emmanuel. Et moins las. Comme tu l'as toujours fait. Comme le dit de toi l'Écriture : *Alors j'étais à son côté chaque jour, sa chérie et son délice, jouant continuellement en sa présence, jouant sur la terre, quand il l'eut finie, car mon délice était en l'humanité.*

« Et l'Écriture dit également : *J'ai aimé la Sagesse. Je l'ai cherchée quand j'étais jeune et j'ai désiré l'avoir pour épouse, et je suis tombé amoureux de sa beauté.*

« Mais c'était Salomon, pas moi.

*Aussi j'ai décidé de l'amener vivre avec moi, sachant qu'elle me conseillerait dans la prospérité et me réconforterait dans l'anxiété et le chagrin.*

« Salomon était un homme sage pour t'aimer ainsi. »

Près de lui la fillette sourit. Elle ne répondit pas, mais ses yeux brillaient.

« Pourquoi souris-tu ? demanda-t-il.

— Parce que tu as montré la vérité de l'Écriture quand il y est dit : *Je te fiancerai à Moi à jamais. Je te fiancerai à moi dans la droiture et la justice, dans l'amour et la miséricorde. Je te fiancerai à moi dans la fidélité, et tu aimeras le Seigneur.*

« Rappelle-toi que tu as conclu l'Alliance avec l'homme. Et que tu as créé l'homme à ton image. Tu ne peux pas rompre

l'Alliance ; tu as fait à l'homme cette promesse sur laquelle tu ne peux revenir.

— Tu as raison, dit Emmanuel. Tu es de bon conseil. » Et tu réjouis mon cœur, songea-t-il. Toi par-dessus toute autre chose, toi qui viens d'avant la création. Comme les deux hommes qui faisaient la fête et dont Elie a dit qu'ils seraient sauvés. Ta danse, ton chant et le son des cloches. « Je sais, fit-il, ce que signifie ton nom.

— *Zina* ? se dit-elle. C'est un nom comme un autre.

— C'est le mot roumain qui veut dire... » Il s'interrompit ; la fillette avait tremblé, et ses yeux s'écarquillaient.

« Il y a longtemps que tu le sais ? demanda-t-elle.

— Des années. Écoute :

*Je sais qu'il est un tertre où croît le thym sauvage,  
Où poussent primevère et violette penchante ;  
Il a pour voûte un dais d'odorant chèvrefeuille,  
Et de rose muscade et de douce églantine :  
C'est là que vient dormir Titania dans la nuit,  
Bercée parmi les fleurs de danse et de délices ;  
Et là que le serpent défait sa peau d'émail,  
Assez large parure...*

« Je termine ; écoute bien :

*Pour vêtir une fée*<sup>11</sup>.

« Et pendant tout ce temps, acheva-t-il, je l'ai su. »

Le dévisageant, Zina formula : « Oui, *Zina* signifie *fée*.

— Tu n'es pas la Sainte Sagesse, reprit-il. Tu es Diane, la reine des fées. »

Les branches des arbres bruissaient dans le vent froid. Quelques feuilles mortes furent emportées sur le ruisseau gelé.

« Je vois », dit Zina.

---

<sup>11</sup> Shakespeare, *Le Songe d'une nuit d'été*, acte II, scène 1.



Autour d'eux le vent murmurait, comme s'il était en train de parler. Il pouvait entendre le bruit du vent sous forme de mots. Et le vent disait :

PRENDS GARDE !

Il se demanda si elle l'avait également entendu.

Mais ils étaient toujours amis. Zina entretint Emmanuel d'une première identité qu'elle avait eue autrefois. Des milliers d'années auparavant, raconta-t-elle, elle avait été Ma'at, la déesse égyptienne qui représentait l'ordre cosmique et la justice. Quand quelqu'un mourait, son cœur était mis en balance avec la plume d'autruche de Ma'at. De la sorte le poids de péchés de chacun était déterminé.

C'était selon le degré de sincérité de l'individu qu'était décrétée l'étendue de ses péchés. Dans la mesure où il était sincère, le jugement penchait en sa faveur. Ce jugement était présidé par Osiris, mais comme Ma'at était la déesse de la véracité, il s'ensuivait que c'était à elle de prendre la décision.

« Par la suite, expliqua Zina, l'idée du jugement des âmes humaines est passée en Perse. » Dans la religion perse ancienne, le zoroastrisme, celui qui venait de mourir devait traverser un pont. Si c'était quelqu'un de mauvais, le pont devenait de plus en plus étroit jusqu'à ce qu'il perde l'équilibre et tombe dans le trou ardent de l'enfer. Le judaïsme dans ses dernières phases et le christianisme avaient tiré de là leurs idées concernant le Jour final.

La personne de bien, qui parvenait à traverser le pont, était accueillie par l'esprit de sa religion : une belle jeune femme aux superbes seins épanouis. Mais, si la personne était mauvaise, l'esprit de sa religion était représenté par une vieille sorcière desséchée aux mamelles pendantes. On pouvait ainsi, d'un simple coup d'œil, savoir à quelle catégorie on appartenait.

« Étais-tu l'esprit de la religion pour les gens de bien ? » s'enquit Emmanuel.

Zina ne répondit pas à la question ; elle aborda un autre sujet qu'elle était plus impatiente de lui communiquer.

Dans ces jugements des morts, provenant de l'Égypte et de la Perse, l'examen était sans pitié et l'âme pécheresse était condamnée *de facto*. A la mort d'un individu, les livres

enregistrant ses bonnes et ses mauvaises actions se fermaient, et personne, pas même les dieux, ne pouvait altérer les listes. En un sens la procédure du jugement avait un caractère mécanique. Une liste de renseignements était dressée contre vous, tout au long de votre vie, et elle était introduite dans un dispositif chargé de distribuer les châtiments et les récompenses. Une fois que le dispositif avait reçu la liste, votre sort était réglé, et le tout se déroulait sous l'œil impassible des dieux.

Mais un jour (raconta Zina) une nouvelle créature fit son apparition sur le chemin menant au pont : un être énigmatique aux rôles et aux aspects changeants. Quelquefois on le nommait le Consolateur. Quelquefois le Défenseur. Quelquefois l'Auxiliaire. Quelquefois le Soutien. Quelquefois le Conseiller. Personne ne savait d'où il était venu. Pendant des milliers d'années il n'avait pas été là, et puis un jour il était apparu. Il se tenait sur le bord du chemin grouillant d'activité, et pendant que les âmes se dirigeaient vers le pont cette créature complexe – qui parfois, mais rarement, avait l'apparence d'une femme – leur faisait signe à tour de rôle pour attirer leur attention. Il était essentiel que l'Auxiliaire attire leur attention avant qu'elles s'engagent sur le pont, sinon après il était trop tard.

« Trop tard pour quoi ? » demanda Emmanuel.

Zina expliqua : « L'Auxiliaire en arrêtant ceux qui approchaient du pont leur demandait s'ils voulaient être représentés dans l'examen qui allait venir.

— Par lui ? »

L'Auxiliaire, précisa-t-elle, jouait son rôle de Défenseur ; il proposait de parler en faveur de ses « clients ». Mais il offrait autre chose. Il offrait de substituer sa liste de renseignements à celles des autres. Pour les innocents cela ne faisait aucune différence, mais en revanche les coupables se voyaient innocentés par le distributeur de châtiments et de récompenses.

« Ce n'est pas juste, observa Emmanuel. Les coupables devaient être punis.

— Pourquoi ? demanda Ziria.

— Parce que c'est la loi.

— Alors il n'y a pas d'espoir pour les coupables.

- Ils ne méritent aucun espoir.
- Et si tout le monde est coupable ? »

Il n'avait pas pensé à cette hypothèse. « Et comment est la liste qui concerne l'Auxiliaire ? questionna-t-il.

— Elle est vierge, dit Zina. Une feuille de papier blanc. Un document sur lequel rien n'est inscrit.

— Le distributeur de châtiments et de récompenses aurait dû la refuser.

— Il ne le pouvait pas. Il s'imaginait traiter le cas d'une personne absolument sans taches.

— Mais ça ne pouvait pas réussir, puisqu'il n'y avait aucune information fournie.

— Tout repose là-dessus.

— Alors le mécanisme de la justice a été dupé.

— Pour être privé d'une victime, remarqua Zina. N'est-ce pas le but désiré ? Doit-il y avoir des victimes ? Que gagne-t-on à ce qu'il y ait une interminable procession de victimes ? Est-ce que cela répare les fautes qu'elles ont commises ?

— Non, avoua-t-il.

— L'idée, poursuivit Zina, est d'introduire dans le circuit la notion de miséricorde. L'Auxiliaire informe la cour, avec la permission de celle-ci, que le cas qui se présente constitue une exception. Le règlement général des punitions n'est pas applicable.

— Et il agit ainsi en faveur de n'importe quel coupable ?

— En faveur de tout coupable qui accepte son aide.

— Mais en ce cas il y aurait un nombre infini d'exceptions. Parce que nul coupable ne rejetterait raisonnablement une offre pareille ; chaque coupable voudrait être jugé en tant qu'exception, avec des circonstances atténuantes. »

Zina objecta : « Mais il aurait à accepter le fait même de sa culpabilité. Il pourrait bien sûr parier sur son innocence, auquel cas il n'aurait pas besoin du secours de l'Auxiliaire. »

Après avoir réfléchi un instant, Emmanuel déclara : « Ce serait un choix stupide. Il risquerait d'avoir tort. Et il n'a rien à perdre en acceptant l'assistance de l'Auxiliaire.

— En pratique, toutefois, précisa Zina, la plupart des âmes sur le point d'être jugées refusent son offre.

— Sous quel prétexte ? » Il n'arrivait pas à comprendre le raisonnement.

« Parce qu'elles sont persuadées de leur innocence. Pour accepter de recevoir cette aide, il faut partir de l'hypothèse pessimiste qu'on est coupable, même si on s'estime innocent. Le véritable innocent n'a pas besoin de l'Auxiliaire, pas plus qu'un homme sain n'a besoin d'un médecin. Dans une situation de ce genre l'hypothèse optimiste est périlleuse. C'est le théorème auquel se conforment les petits animaux qui construisent un terrier. S'ils sont prévoyants, ils pratiquent une seconde issue à leur terrier, en partant de l'hypothèse pessimiste que la première sera trouvée par un prédateur. Tous ceux qui n'ont pas appliqué le théorème ont appris à leurs dépens qu'ils avaient fait une erreur. »

Emmanuel observa : « C'est dégradant pour un homme de devoir se considérer comme coupable.

— C'est dégradant pour un rongeur de devoir admettre que son terrier n'est pas forcément bien conçu, qu'un prédateur peut le découvrir.

— Tu parles d'une situation où on s'oppose à un adversaire. Est-ce le cas de la justice divine ? Y a-t-il un procureur ?

— Oui, il y a un procureur pour accuser l'homme au tribunal divin ; c'est Satan. Il y a l'Avocat qui défend l'humain accusé, et Satan qui dresse contre lui des charges. L'Avocat parle pour l'homme et Satan s'oppose à ce dernier. Voudrais-tu que l'homme ait un accusateur et pas un défenseur ? Cela semblerait-il juste ?

— Mais on doit présumer l'innocence. »

Les yeux de Zina brillèrent. « C'est précisément là-dessus que l'Avocat insiste dans chaque procès. C'est pourquoi il substitue ses propres archives vierges à celles de son client et justifie celui-ci par personne interposée.

— Est-ce toi cet Auxiliaire ? demanda Emmanuel.

— Non, répondit-elle. C'est une figure bien plus mystérieuse que moi. Si tu as des difficultés avec moi, pour déterminer...

— J'en ai, dit Emmanuel.

— C'est un tard venu dans ce monde. Il n'existait pas dans les périodes primitives. Il représente une évolution dans la stratégie

divine. Un des aménagements qui réparent le préjudice primordial. Un parmi beaucoup d'autres, mais l'un des principaux.

— Est-ce que je le rencontrerai jamais ?

— Tu ne seras pas jugé, dit Zina. Alors peut-être que non. Mais tous les humains le verront posté au bord de la route, offrant son aide. L'offrant à temps – avant que la personne s'engage sur le pont et soit jugée. L'intervention de l'Auxiliaire a lieu toujours à temps. C'est dans sa nature d'être là assez tôt. »

Emmanuel dit : « J'aimerais le rencontrer.

— Suis le trajet de n'importe quel humain, indiqua Zina, et tu aboutiras au point où cet humain se trouve confronté à lui. C'est ainsi que je me suis renseignée sur lui. Moi non plus je ne suis pas jugée. » Elle montra l'ardoise qu'elle lui avait donnée. « Demande-lui davantage d'informations au sujet de l'Auxiliaire. »

Un mot apparut sur l'ardoise :

APPELER

« C'est tout ce que tu peux me dire ? » s'informa Emmanuel.

Un autre mot se forma, un mot grec :

PARAKALEIN

Il s'interrogea sur cette nouvelle entité qui était venue en ce monde... qui pouvait être appelée par ceux qui étaient dans le besoin, ceux qui craignaient un jugement défavorable. C'était un mystère de plus parmi ceux que lui présentait Zina. Il y en avait eu tellement jusqu'à présent. Il y prenait plaisir. Mais il était perplexe.

*Appeler à l'aide* : parakalein. Étrange, pensa-t-il. Le monde évolue alors même que sa chute s'accélère. Il y a deux mouvements distincts : la chute et, en même temps, le travail de réparation qui va vers le haut. Des mouvements antithétiques, sous la forme d'une dialectique de toute la création et des pouvoirs en lutte derrière elle.

Et si Zina était là pour faire signe aux parties qui tombaient, afin de les entraîner par ses charmes dans une chute encore plus grande ? Il ne pouvait encore se prononcer sur ce point.

Herb Asher prit le petit garçon dans ses bras et le serra étroitement contre lui.

« Et voici Zina, annonça Elias Tate. L'amie d'Emmanuel. » Il prit la fillette par la main et la mena vers Herb Asher. « Elle est un peu plus âgée que Manny.

— Bonjour », dit Herb Asher. Mais il ne se préoccupait pas d'elle ; il voulait regarder le fils de Rybys.

Dix ans, songea-t-il. Cet enfant a grandi pendant que je rêvais, m'imaginant à tort être vivant.

Elias reprit : « Elle l'aide. Elle l'enseigne. Plus que l'école. Plus que moi. »

Observant la fillette, Herb Asher vit un beau visage pâle en forme de cœur avec des yeux où dansait la lumière. Quelle jolie enfant, pensa-t-il, avant de se retourner vers le fils de Rybys. Puis, frappé par un détail, il reporta son regard sur la fillette.

La malice émanait de son visage. Particulièrement de ses yeux. Oui, se dit-il, il y a quelque chose dans ses yeux. Une sorte de connaissance.

« Ils sont ensemble depuis quatre ans, expliqua Elias. Elle lui a donné une ardoise à haute technologie. C'est une sorte de terminal d'ordinateur perfectionné. Elle lui pose des questions et lui donne des éléments de réponse. N'est-ce pas, Manny ? »

Emmanuel dit : « Bonjour, Herbert Asher. » Il avait un air solennel et contenu, par contraste avec la fillette.

« Bonjour, dit-il à Emmanuel. Comme tu ressembles à ta mère.

— Dans ce creuset nous croissons », déclara Emmanuel énigmatiquement. Il s'abstint de développer sa pensée.

« Est-ce que... » Herb ne savait que dire. « Est-ce que tout va bien ?

— Oui, fit l'enfant en hochant la tête.

— Tu as sur toi un lourd fardeau, formula Herb.

— L'ardoise joue des tours », dit Emmanuel.

Il y eut un silence.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? » demanda Herb à Elias.

Elias s'adressa à l'enfant. « Quelque chose te contrarie, n'est-ce pas ?

— Pendant que ma mère était mourante », proféra Emmanuel en dévisageant fixement Herb Asher, « tu écoutais une illusion. Cette image n'existe pas. Ta Linda Fox est un fantôme, rien d'autre.

— C'était il y a longtemps, s'excusa Herb.

— Le fantôme est avec nous dans le monde, dit Emmanuel.

— Ce n'est pas mon problème, répliqua Herb.

— Mais c'est le mien, insista Emmanuel. J'ai l'intention de le résoudre. Pas maintenant mais le moment venu. Tu t'es endormi, Herb Asher, parce qu'une voix t'a dit de t'endormir. Ce monde présent, cette planète, tout ce qui la compose, tous ceux qui l'habitent – tout dort ici. J'ai observé ce monde pendant dix ans et je n'ai rien de bon à en dire. Ce que tu as fait, il le fait ; ce que tu étais, il l'est. Peut-être dors-tu encore. Est-ce que tu dors, Herb Asher ? Tu rêvais de ma mère pendant que tu étais en suspension cryonique. J'ai capté tes rêves. J'y ai puisé beaucoup de ce que je sais d'elle. Je suis autant elle que je suis moi. Comme je le lui ai dit, elle survit en moi et *en tant que* moi ; je l'ai rendue immortelle – ton épouse est ici, pas dans ce dôme plein de détritits. Est-ce que tu t'en rends compte ? Regarde-moi et tu verras une Rybys que tu ignorais.

— Je..., commença Herb Asher.

— Tu n'as rien à me dire, coupa Emmanuel. Je lis ton cœur et non tes mots. Je te connaissais alors et je te connais maintenant. Je t'ai appelé : "Herbert, Herbert." Je t'ai fait revenir à la vie, pour ton bien et pour le sien, et comme c'était pour le sien, c'était aussi pour mon bien. Quand tu l'as aidée, tu m'as aidé. Et quand tu l'as ignorée, tu m'as ignoré. Ainsi parle ton Dieu. »

Elias posa son bras sur les épaules de Herb Asher, pour le rassurer.

« Je te dirai toujours la vérité, Herb Asher, continua l'enfant. Dieu ne connaît pas la tromperie. *Je veux que tu vives*. Je t'ai déjà fait vivre une fois, quand tu étais en état de mort psychologique. Dieu ne désire la mort d'aucun être vivant ; Dieu ne tire pas plaisir de la non-existence. Sais-tu ce qu'est Dieu, Herb Asher ? Dieu est Celui Qui fait être. En d'autres termes, si tu cherches la base de l'être sous-jacente à toute chose, tu trouveras sûrement Dieu. Tu peux remonter à Dieu en partant de l'univers des phénomènes, et inversement tu peux partir de Dieu pour aboutir à cet univers des phénomènes. L'un implique l'autre. Le Créateur ne serait pas le Créateur si l'univers n'existait pas, et l'univers cesserait d'exister si le Créateur ne le maintenait pas. Le Créateur n'existe pas préalablement à l'univers en termes de temps ; il n'existe pas du tout dans le temps. Dieu crée l'univers en permanence ; il est *avec* lui, pas au-dessus ni derrière. Il ne t'est pas possible de le comprendre parce que tu es un être créé et que tu existes dans le temps. Mais finalement tu retourneras à ton Créateur et à nouveau tu n'existeras plus dans le temps. Tu es le souffle de ton Créateur, et tu vis comme il respire. Ne l'oublie pas, car cela résume tout ce que tu dois savoir sur ton Dieu. Il y a une expiration de Dieu, de la part de toute la création ; et puis à un certain point le souffle s'inverse et entame le processus de l'inspiration. Ce cycle ne s'arrête jamais. Tu me quittes ; tu t'éloignes de moi ; tu reviens ; tu me rejoins. Toi et tout le reste. C'est une activité incessante – *mon* activité. C'est le rythme de mon être, et tous vous en dépendez. »

Stupéfié, songea Herb Asher. Un enfant de dix ans. Le fils de Rybys parlant ainsi. Mais il s'interrogea : est-ce que tout cela avait vraiment un sens ?

« Emmanuel, remarqua Zina, tu deviens ampoulé. »

Ce n'est pas faux, reconnut intérieurement Herb Asher. Mais c'est ma compréhension qui est bornée, s'avoua-t-il avec humilité. Il doit y avoir des choses qui m'échappent.

Emmanuel dit à la fillette avec un sourire : « Des jeux, alors ? Ce serait mieux ? Il y a des événements à venir auxquels je dois donner forme. Je dois susciter le feu qui brûle et qui calcine. L'Écriture le dit :



*Car Il est comme le feu purificateur.*

« Et l'Écriture dit aussi :

*Et qui peut endurer le jour de Sa venue ?*

« Moi, je dis toutefois que ce sera plus que cela ; je dis : *Le jour vient, rougeoyant comme une fournaise ; tous les arrogants et les méchants seront de la paille, et quand ce jour viendra il les embrasera ; il ne laissera d'eux ni branche ni racine.*

« Qu'en penses-tu, Herb Asher ? » conclut Emmanuel en le transperçant du regard, dans l'attente de sa réponse.

Zina prit la parole : « *Mais pour toi qui crains mon nom, le soleil de la droiture se lèvera avec la guérison dans ses ailes.*

— C'est exact », approuva Emmanuel.

D'une voix basse Elias ajouta : « *Et tu t'échapperas comme le veau libéré de l'étable.*

— Oui », dit Emmanuel avec un signe de tête.

Herb Asher, soutenant le regard de l'enfant, lui confia : « J'ai peur. J'ai vraiment peur. » Il était soulagé de sentir autour de lui le bras réconfortant d'Elias.

D'un ton doux et raisonnable, Zina assura : « Il ne fera pas toutes ces choses terribles. C'est simplement pour faire peur aux gens.

— Zina ! s'exclama Elias.

— Mais si, c'est vrai, affirma-t-elle en riant. Demandez-le-lui.

— Tu ne mettras pas le Seigneur ton Dieu à l'épreuve, décréta Emmanuel.

— Moi, je n'ai pas peur », fit Zina tranquillement.

Emmanuel lui dit : « *Je te briserai comme une barre de fer. Je te mettrai en pièces comme le vase d'un potier.*

— Non », répliqua Zina. Elle dit à Herb Asher : « Il ne faut pas avoir peur. C'est une façon de parler, rien d'autre. Si tu as peur, viens avec moi et je te ferai la conversation.

— C'est vrai, constata Emmanuel. Si tu es arrêté et mis en prison, elle ira avec toi. Jamais elle ne te quittera. » Une

expression malheureuse transparut sur son visage ; subitement il fut à nouveau un enfant de dix ans. « Mais...

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Elias.

— Je ne le dirai pas maintenant », répondit Emmanuel en parlant avec difficulté. Herb Asher, incrédule, vit des larmes dans ses yeux. « Je ne le dirai peut-être jamais. Elle sait à quoi je fais allusion.

— Oui », approuva Zina en souriant. Toujours cette malice dans son sourire : du moins c'est ce qu'il semblait à Herb Asher. Cela le déroutait. Il ne comprenait pas quelle invisible transaction s'opérait entre le fils de Rybys et la fillette. Son trouble ne faisait qu'accroître sa peur, ainsi que son sentiment de profond malaise.

Tous quatre dînèrent ensemble ce soir-là.

« Où habites-tu ? » demanda Herb Asher à la fillette. « Tu as une famille ? Des parents ?

— En principe je suis pupille de l'école gouvernementale où nous allons, expliqua Zina. Mais je suis pratiquement sous la garde d'Elias maintenant. Il va devenir mon tuteur. »

Elias, qui portait son attention sur le contenu de son assiette, dit en mangeant : « A nous trois nous formons une famille. Et maintenant il y a vous, Herb.

— Je me demande si je ne vais pas retourner à mon dôme, annonça Herb. Dans le système CY30-CY30B. »

Elias s'arrêta de manger, la fourchette en suspens, et le scruta. « Pourquoi ?

— Je ne me sens pas à l'aise ici », avoua Herb. Il ne définissait pas bien ce qu'il ressentait ; ses impressions demeuraient vagues. Mais elles étaient intenses. « Je suis oppressé. On a un plus grand sentiment de liberté là-bas.

— La liberté de rester allongé sur votre couchette en écoutant Linda Fox ? dit Elias.

— Non », fit-il en secouant la tête.

Zina dit : « Emmanuel, tu lui fais peur avec tes discours sur le feu qui va frapper la Terre. Il se rappelle les plaies d'Égypte dans la Bible.

— Je veux rentrer chez moi, précisa simplement Herb.

— Rybys te manque, dit Emmanuel.

— Oui », admit-il. C'était la vérité.

« Elle n'est plus là-bas », lui rappela Emmanuel. Il mangeait lentement, l'air sombre, bouchée après bouchée. Comme si, songea Herbert, il accomplissait en se nourrissant un rituel solennel. Comme s'il consommait quelque chose de sanctifié.

« Tu ne peux pas la faire revenir ? » demanda-t-il à Emmanuel.

L'enfant ne répondit pas. Il continua de manger.

« Pas de réponse ? insista Herb avec amertume.

— Je ne suis pas ici pour ça, objecta Emmanuel. Elle le comprenait. Il n'est pas important que tu comprennes, mais il était important qu'elle sache. Et j'ai fait en sorte qu'elle sache. Tu t'en souviens ; tu étais là le jour où je lui ai dit ce qui l'attendait.

— D'accord, se résigna Herb.

— Elle vit autre part désormais, reprit Emmanuel. Tu...

— D'accord », répéta-t-il. Une colère énorme montait en lui.

Emmanuel, le visage paisible, lui dit d'une voix lente et tranquille : « Tu ne saisis pas la situation, Herbert. Ce n'est pas un univers de bonté que je m'efforce d'obtenir, ni de justice, ni de beauté ; c'est l'existence même de l'univers qui est en jeu. La victoire finale de Bélial ne signifierait pas pour la race humaine la continuation de l'esclavage mais la non-existence ; sans moi il n'y a rien, pas même Bélial, que j'ai créé.

— Mange ton dîner, dit Zina d'une voix douce.

— Le pouvoir du mal, continua Emmanuel est la cessation de la réalité, la cessation de l'existence elle-même. C'est le lent glissement des choses jusqu'au point où elles deviennent, comme Linda Fox, un fantasme. Ce processus a commencé. Il a commencé avec la chute originelle. Une partie du cosmos s'est désagrégée. L'Essence divine elle-même a subi une crise ; peux-tu envisager cela, Herb Asher ? Une crise dans le Fond même de l'Être ? Qu'est-ce que ça évoque pour toi ? La possibilité que l'Essence divine cesse d'exister... Tu ne peux même pas l'imaginer. Aucune créature ne peut imaginer le non-être, spécialement son propre non-être. »

Herb Asher garda le silence.

« Une guerre approche, poursuivit Emmanuel. Nous choisirons notre terrain. Elle sera livrée entre nous deux, entre Bélial et moi, et son enjeu est l'univers. J'ai entamé la phase définitive ; je me suis avancé dans le territoire de Bélial, dans son domaine. Je me suis porté à sa rencontre. L'avenir dira si ce fut une sage initiative.

— Tu ne peux donc prévoir les résultats ? » s'étonna Herb.  
Emmanuel le regarda en silence.

« Si, tu le peux », reprit Herb. Tu connais d'avance le résultat, réalisa-t-il. Tu le connais en ce moment ; tu le connaissais en entrant dans le ventre de Rybys. Tu l'as connu depuis le commencement de la création – depuis avant la création, en fait ; avant qu'un univers existe.

« Ils joueront selon les règles, intervint Zina. Des règles convenues.

— Alors, observa Herb, c'est pour cette raison que Bélial ne t'a pas attaqué. C'est pour ça que tu as pu vivre ici et grandir pendant dix ans. Il sait que tu es ici...

— Est-ce qu'il le sait ? » questionna Emmanuel.  
Un silence.

« Je ne le lui ai pas dit, ajouta Emmanuel. Ce n'est pas ma tâche. Il doit le découvrir par lui-même. Je ne parle pas du gouvernement. Je fais allusion au vrai pouvoir, celui en comparaison duquel tous les gouvernements ne sont que des ombres.

— Il le lui dira quand il sera prêt, déclara Zina.

— Es-tu prêt, Emmanuel ? » demanda Herb.

Emmanuel eut un sourire enfantin qui contrastait avec son maintien austère de l'instant d'avant. Il ne répondit pas. C'est un jeu, constata avec effarement Herb Asher. Un jeu d'enfant !

A cette perspective il se mit à trembler.

Zina prononça une citation :

*« Le temps est un enfant qui joue aux dames ; c'est d'un enfant qu'est le royaume.*

— Qu'est-ce que c'est ? s'enquit Elias.

— Ça ne provient pas du judaïsme », dit Zina sans plus de précision.

La part de lui qui vient de sa mère, réfléchit Herb Asher, est âgée de dix ans. Et la part de lui qui est Yah est sans âge ; elle est l'infinité même. Un composé de l'extrême jeunesse et de l'éternité : précisément ce qu'avait énoncé Zina dans sa citation sibylline.

Peut-être ce mélange n'était-il pas unique. Quelqu'un l'avait remarqué auparavant et défini sous forme de mots.

« Tu t'aventures dans le royaume de Bélial, dit Zina à Emmanuel, mais aurais-tu le courage de te risquer dans *le mien* ?

— Quel est ton royaume ? » interrogea Emmanuel. Elias Tate dévisagea la fillette et, également perplexe, Herb Asher tourna aussi son regard vers elle. Mais Emmanuel paraissait la comprendre et ne manifestait aucune surprise. Malgré la question qu'il pose, songea Herb Asher, il sait — il le sait déjà.

Zina répondit : « Il est là où je ne suis pas telle que tu me vois maintenant. »

Un intervalle de silence s'écoula, durant lequel Emmanuel médita. Il était comme retiré en lui-même, comme si son esprit était parti très loin. Pour parcourir des mondes sans nombre, pensa Herb Asher. Comme c'est étrange. De quoi s'entretiennent-ils ?

Emmanuel déclara avec précaution, en détachant les mots : « Les domaines qui m'incombent sont terribles, Zina. Je n'ai pas le temps.

— Tu m'as l'air d'avoir peur », fit Zina, avant de revenir à sa glace et à sa part de tarte.

« Non, assura Emmanuel.

— Alors, viens », insista-t-elle, et soudain la couleur et le feu, la malice et le plaisir, étincelèrent dans ses yeux sombres. « Je te mets au défi », ajouta-t-elle. Elle tendit la main au garçon. « Je serai ton guide.

— Tu conduirais le Seigneur ton Dieu ?

— J'aimerais te montrer d'où viennent les cloches. Le pays d'où provient leur son. Qu'en dis-tu ?

— Je viendrai.

— De quoi parlez-vous tous les deux ? » s'enquit Elias avec appréhension. « Manny, que veut-elle dire ? Elle ne va pas t'emmener dans un endroit que je ne connais pas. »

Emmanuel lui jeta un coup d'œil.

« Tu as beaucoup à faire, lui rappela Elias.

— Il n'existe pas de royaume, dit Emmanuel, où je ne sois pas. Si toutefois il est authentique et non imaginaire. Est-ce que le tien est imaginaire, Zina ?

— Non, avança-t-elle. Il est réel.

— Où est-il ? » demanda Elias.

Zina affirma : « Il est ici.

— Ici ? répéta Elias. Qu'est-ce que cela signifie ? Ce qui est ici est ce que je vois.

— Elle a raison, intervint Emmanuel. L'âme de Dieu te suit, dit-il à Zina.

— Et elle me fait confiance ?

— C'est un jeu, dit Emmanuel. Tout pour toi est un jeu. J'y jouerai. Je le peux. Je jouerai à ton jeu et je retournerai dans ce royaume qui est le mien.

— Tu le trouves si précieux ? demanda Zina.

— C'est un lieu affreux, avoua Emmanuel. Mais c'est ici que se situera mon action lors de ce grand et terrible jour.

— Ajourne-la, proposa Zina. C'est *moi* qui l'ajournerai ; je te ferai voir les cloches que tu entends, et comme résultat ce jour sera... » Elle s'interrompit.

« Il viendra de toute façon, répliqua Emmanuel. Il a été décidé à l'avance.

— Alors nous jouerons maintenant », remarqua Zina énigmatiquement. Herb et Elias restèrent intrigués. Chacun d'eux sait de quoi parle l'autre, songea Herb, mais pas moi. Où l'emmène-t-elle si c'est ici ? *Nous sommes ici en ce moment.*

Emmanuel dit : « La Confédération secrète.

— Ciel, non ! » s'exclama Elias en projetant sa tasse à travers la pièce ; elle se fracassa contre le mur opposé. « Manny... j'ai entendu parler de cet endroit !

— De quoi s'agit-il ? » questionna Herb Asher, étonné de la fureur du vieil homme.

Zina formula calmement : « C'est le terme exact. *D'une nature à mi-chemin entre l'homme et l'ange*, cita-t-elle.

— Tu es en train de te faire détourner ! » cria Elias avec colère ; il se pencha en avant pour se saisir de l'enfant.

« C'est un fait, reconnut Emmanuel.

— Tu sais où elle t'emmène, poursuivit Elias. Tu le sais. Tu n'as pas peur, Manny ; tu as tort. Tu devrais avoir peur. » Il s'adressa à Zina. « Va-t'en d'ici ! J'ignorais ce que tu es. » Il la considérait avec un violent désarroi, les lèvres tremblantes. « Je ne te connaissais pas ; je ne comprenais pas.

— Emmanuel, lui, savait, rétorqua Zina. L'ardoise l'a renseigné.

— Finissons notre repas, reprit Emmanuel, et ensuite, Zina, j'irai avec toi. » Il se remit à manger à sa façon méthodique, le visage impassible. « J'ai une surprise pour toi, Zina, annonça-t-il.

— Quoi ? demanda-t-elle. Qu'est-ce que c'est ?

— Quelque chose que tu ne sais pas. » Emmanuel cessa de manger. « C'était préparé depuis le début. Je l'ai vu avant même l'existence de l'univers. Mon voyage dans ton territoire.

— Alors tu sais comment il finira », dit Zina. Pour la première fois, elle semblait hésitante ; sa voix se fit entrecoupée. « J'oublie parfois que tu sais tout.

— Pas tout. A cause de l'accident et des lésions causées à mon cerveau. C'est devenu une variable introduisant un facteur de hasard.

— Dieu joue aux dés ? fit Zina en levant un sourcil.

— Si nécessaire, dit Emmanuel. S'il n'y a pas d'autre moyen.

— Tu as arrangé tout ça, observa Zina. Ou est-ce que je me trompe ? Je n'arrive pas à comprendre. Tu es diminué ; il se peut que tu n'aies rien su... Tu emploies une tactique contre moi, Emmanuel. » Elle se mit à rire. « Très bien. Je ne peux pas être sûre. Bravo, je te félicite. »

Emmanuel souligna : « Tu devras aller jusqu'au bout sans savoir si j'ai tout prémédité ou non. Cela me donne un avantage. »

Elle haussa les épaules. Mais Herb Asher avait l'impression qu'elle n'avait pas repris son sang-froid. Emmanuel l'avait ébranlée. Et c'est tant mieux, pensa-t-il.

« Ne m'abandonne pas, Seigneur, dit Elias d'une voix tremblante. Emmène-moi avec toi.

— Entendu, fit l'enfant en hochant la tête.

— Et moi, que dois-je faire ? demanda Herb Asher.

— Venez, répondit Zina.

— *La Confédération secrète*, dit Elias. Je n'ai jamais cru qu'elle existait. » Déconcerté, il lança à la fillette un regard hostile. « Elle n'existe pas, voilà la vérité !

— Elle existe, affirma Zina. Et ici. Venez avec nous, Mr. Asher. Vous êtes le bienvenu. Mais je n'y suis pas ce que je suis en ce moment. Ni aucun de vous. Sauf toi, Emmanuel. »

Elias dit au garçon : « Seigneur...

— Il y a une porte qui mène à son territoire, précisa Emmanuel. On peut la trouver partout où existe la Proportion d'or. Ce n'est pas vrai, Zina ?

— C'est vrai, concéda-t-elle.

— C'est fondé sur la Constante de Fibonacci, expliqua Emmanuel. Un rapport numérique », insista-t-il à l'intention de Herb Asher. « 1,618034. Les Grecs anciens le connaissaient sous le nom de Rectangle d'or. Ils l'ont utilisé dans leur architecture... par exemple dans le Parthénon. Pour eux c'était un modèle géométrique, mais Fibonacci, à Pise au Moyen Âge, l'a développé en tant que nombre pur.

— Dans cette seule pièce, dit Zina, je compte plusieurs portes. Le rapport », poursuivit-elle en s'adressant à Herb Asher, « est celui qu'on utilise pour jouer aux cartes : trois contre cinq. On le trouve dans les coquilles d'escargot et les nébuleuses extragalactiques, depuis le schéma de formation du cheveu sur votre crâne jusqu'à...

— Il envahit l'univers, ajouta Emmanuel. Des microcosmes au macrocosme. On l'a appelé l'un des noms de Dieu. »

Dans une petite chambre disponible de la maison d'Elias, Herb Asher s'apprêtait à se coucher pour la nuit.



Elias apparut sur le seuil, dans une épaisse robe de chambre quelque peu froissée, avec des babouches aux pieds, et lui demanda : « Puis-je vous parler ? »

Herb approuva de la tête.

« Elle l’emmène », dit Elias en entrant et en s’asseyant. « Vous vous en rendez compte ? Ce n’est pas venu de la direction que nous attendions. Que j’attendais », rectifia-t-il. Le visage sombre, il se tordait les mains. « L’ennemi a pris une forme étrange. »

Glacé, Herb questionna : « Béliat ? »

— Je ne sais pas, Herb. Il y a quatre ans que je connais cette fillette. Je pense beaucoup de bien d’elle. D’une certaine manière je l’aime. Presque autant que Manny. Elle a été pour lui une bonne amie. Apparemment il savait, peut-être pas depuis le début... mais à un moment donné il a trouvé. J’ai vérifié ; je me suis servi de mon terminal d’ordinateur pour faire des recherches sur le mot *zina*. Cela veut dire *fée* en roumain. Un autre monde a découvert Emmanuel. Elle l’a abordé dès le premier jour à l’école. Je comprends pourquoi maintenant. Elle l’attendait.

— Je sentais en elle une sorte de malignité », reconnut Herb Asher. Il était fatigué. La journée avait été longue.

« Elle conduira, dit Elias, et il suivra. Il le fera sciemment, je suppose. Il prévoit tous les événements. Il les a une fois pour toutes prévus. Il a ce qu’on pourrait nommer une connaissance *a priori* de l’univers. C’est bizarre, quand on y réfléchit, qu’il ait pu prévoir sa propre inaptitude à la prévision, la perte de sa mémoire. Je dois lui faire confiance, Herb ; il n’y a pas moyen de... » Il fit un geste de la main. « Vous comprenez.

— Personne ne peut lui dire quoi faire.

— Herb, je ne veux pas le perdre.

— Comment pourrait-il être perdu ?

— Il y a eu une rupture dans l’Essence divine. Un schisme primordial. C’est la base de tous les problèmes, des circonstances présentes, de Béliat et de tout le reste. C’est une crise qui a entraîné la chute d’une partie de l’Essence divine ; l’Essence divine s’est divisée, et certaines parts d’entre elle sont restées transcendantes tandis que d’autres ont été... abaissées.

Elles sont tombées avec la création, tombées en même temps que le monde. *L'Essence divine a perdu contact avec une part d'elle-même.*

— Et elle pourrait se fragmenter davantage ?

— Oui, dit Elias. Il pourrait se produire une autre crise. C'est peut-être *cette* crise. Je n'en sais rien. J'ignore même si lui le sait. Sa moitié humaine, celle qu'il a héritée de Rybys, connaît la peur, mais l'autre moitié ne sait pas ce que c'est, pour des raisons évidentes. Ce n'est peut-être pas bon. »

Cette nuit-là dans son sommeil, Herb Asher rêva qu'une femme chantait pour lui. Elle ressemblait à Linda Fox mais ce n'était pas elle ; il la voyait, et elle était d'une terrible beauté, sauvage et lumineuse, avec un visage doux et brillant dont les yeux avaient un éclat amoureux. La femme et lui se trouvaient en voiture et c'était elle qui conduisait ; il se contentait de la regarder, ébloui par sa beauté. Elle chantait :

*Il faut mettre tes babouches  
Pour marcher vers l'aurore.*

Mais il n'avait pas besoin de marcher, car la ravissante femme l'emmenait là-bas. Elle portait une robe blanche et il voyait une couronne dans ses cheveux ébouriffés. C'était une très jeune femme, mais une femme tout de même ; non une enfant comme Zina.

A son réveil le lendemain matin la beauté de la femme et son chant le hantaient ; il lui était impossible de les oublier. Elle est plus attirante que la Fox, pensa-t-il. Je ne l'aurais jamais cru. Je la préfère. Qui est-elle ?

« Bonjour », lui dit Zina en se dirigeant vers la salle de bains pour se laver les dents. Il remarqua qu'elle avait aux pieds des babouches. Mais Elias aussi en avait porté quand il avait fait son apparition dans sa chambre la veille au soir. Qu'est-ce que ça veut dire ? se demanda Herb.

Il n'entrevoyait pas la réponse.

## 12

« Tu dances et chantes toute la nuit », dit Emmanuel. Et c'est beau, pensa-t-il. « Fais-moi voir, ajouta-t-il.

— Alors nous allons commencer », déclara Zina.

Il était assis sous les palmiers et savait qu'il avait pénétré dans le Jardin, mais c'était le jardin qu'il avait lui-même façonné au commencement de la création ; elle ne l'avait pas emmené dans son royaume à elle. C'était son royaume à lui qui se trouvait restitué.

Il y avait des édifices et des véhicules, mais les gens ne manifestaient pas de précipitation. Ils étaient installés çà et là, profitant du soleil. Une jeune femme avait déboutonné son corsage, et des gouttes de sueur luisaient sur ses seins ; le soleil dardait de chauds rayons.

« Non, fit-il. Ce n'est pas la Confédération.

— Je ne t'ai pas fait prendre le bon chemin, admit Zina. Mais quelle importance ? Cet endroit te convient, n'est-ce pas ? Est-ce qu'il manque de quelque chose ? Tu sais qu'il ne manque de rien ; c'est le Paradis.

— Je l'ai fait ainsi, dit-il.

— Très bien, reprit Zina. C'est le Paradis que tu as créé et je vais te montrer quelque chose de mieux. Viens. » Elle le prit par la main. « Cette Caisse d'épargne a sa porte d'entrée construite selon le Rectangle d'or. Allons-y ; c'est un endroit qui convient autant qu'un autre. » Le tenant par la main elle le guida vers le coin, attendant que change la lumière, puis ils s'avancèrent ensemble sur le trottoir, passant devant les gens au repos, pour se diriger vers les bureaux de la Caisse d'épargne.

S'arrêtant sur les marches, Emmanuel hésita. « Je...

— C'est la porte », assura Zina, et elle lui fit monter les marches. « Ton royaume finit ici et le mien commence. A partir de maintenant les lois sont les miennes. » Sa prise sur la main d'Emmanuel se resserra.

« Qu'il en soit ainsi », fit-il avant de la suivre.

Le robot caissier demanda : « Vous avez votre livret, miss Pallas ?

— Dans mon sac. » La jeune femme à côté d'Emmanuel ouvrit son sac de cuir en bandoulière, et ses doigts agiles fouillèrent parmi les clés, produits de beauté, lettres et divers objets de valeur, jusqu'à ce qu'ils trouvent le livret. « Je voudrais retirer... au fait, combien ai-je ?

— L'état de votre compte figure sur votre livret, indiqua le robot caissier de sa voix impersonnelle.

— C'est vrai », acquiesça-t-elle. Ouvrant le livret, elle examina minutieusement les chiffres, puis prit un formulaire de remboursement qu'elle entreprit de remplir.

« Vous fermez votre compte ? » constata le robot caissier alors qu'elle lui tendait le livret et le formulaire.

« En effet.

— Est-ce que nos services n'ont pas été... ?

— Mes raisons ne regardent que moi », rétorqua-t-elle. Ses coudes pointus appuyés sur le comptoir, elle se balançait d'avant en arrière. Emmanuel remarqua qu'elle portait des chaussures à talons hauts. Elle était maintenant devenue plus âgée. Elle était vêtue d'une blouse en coton imprimé et d'un jean, et ses cheveux étaient retenus en haut de la nuque par un peigne. Il vit qu'elle portait aussi des lunettes de soleil. Elle lui adressa un sourire.

Elle a déjà changé, se dit-il.

Peu après ils se retrouvaient sur le parking en terrasse du bâtiment de la Caisse d'épargne ; Zina chercha dans son sac les clés de son aérocar.

« C'est une belle journée, dit-elle. Monte ; je te débloque la fermeture. » Elle se glissa derrière le volant et se pencha vers la poignée de la portière opposée.

« C'est une belle voiture », dit-il à son tour. Elle révèle progressivement son domaine, pensa-t-il. Elle m'a d'abord emmené dans mon propre monde-jardin, et maintenant elle me fait parcourir, étape par étape, les niveaux successifs qui permettent d'accéder à son royaume. Elle arrachera l'une après l'autre les couches qui le dissimulent, à mesure que nous nous enfoncerons. Pour l'instant nous ne sommes qu'en surface.

Cela, songea-t-il, est un enchantement. *Attention !*

« Ma voiture te plaît ? Je la prends pour aller au travail... »

Il l'interrompit sèchement. « Tu mens, Zina !

— Que veux-tu dire ? » L'aérocar s'éleva dans le ciel chaud de midi, prenant place dans la circulation. Mais son sourire la trahit. « C'est un début, fit-elle. Je ne veux pas trop te surprendre.

— Ici, observa-t-il, dans ce monde, tu n'es pas une enfant. C'était une forme que tu prenais, un déguisement.

— C'est ma véritable apparence. Je te le jure.

— Zina, tu n'as pas de réelle apparence. Je te connais. Tu peux prendre toutes les formes. Toutes celles qui te plaisent à n'importe quel moment. Tu vas de moment en moment, comme une bulle de savon. »

Se tournant vers lui tout en continuant de surveiller sa conduite, Zina lança : « Tu es dans mon monde maintenant, Yah. Méfie-toi.

— Je peux briser ton monde.

— Il se reconstituera. Il est toujours partout. Nous ne sommes pas partis de là où nous étions – là-bas à quelques kilomètres il y a l'école où nous suivons toi et moi des cours ; là-bas dans la maison Elias et Herb Asher discutent pour savoir quoi faire. Sur le plan spatial ce n'est pas un autre endroit, et tu le sais.

— Mais ici, formula-t-il, tu fais les lois.

— Béliel n'est pas ici », remarqua-t-elle.

Cette affirmation le surprit. Il n'avait pas prévu ce détail et, à cette constatation, il s'aperçut qu'il n'avait pas prévu la situation dans sa totalité. Omettre un élément, c'était omettre le tout.

« Il n'a jamais pénétré dans mon royaume », déclara Zina en se frayant un chemin à travers la circulation aérienne au-dessus

de Washington. « Il n'en connaît même pas l'existence. Allons survoler le bassin des Marées, pour voir les cerisiers japonais ; ils sont en fleur.

— A cette saison ? » s'étonna-t-il ; cela lui semblait trop précoce dans l'année.

« Ils fleurissent en ce moment, indiqua Zina en prenant la direction du centre-ville.

— Dans ton monde », dit-il. Il comprenait. « Ici c'est le printemps », poursuivit-il. Il voyait en contrebas les feuillages verdoyants et les étendues gazonnées.

« Baisse ta vitre, conseilla-t-elle. Il ne fait pas froid. »

Il commença : « La chaleur dans le Jardin des Palmiers...

— Une chaleur qui brûle et qui dessèche, le coupa-t-elle. Qui calcine le monde et le transforme en désert. Tu as toujours eu un faible pour les terres arides. Écoute-moi, Yahweh. *Je vais te montrer des choses dont tu ne sais rien.* Tu es allé des terres incultes à un paysage gelé fait de cristaux de méthane, avec des petits dômes ici et là, et des indigènes stupides. Tu ne connais rien ! » Ses yeux s'embrasèrent. « Tu as promis à ton peuple un refuge qu'il n'a jamais trouvé. Toutes tes promesses sont restées lettre morte – ce qui est préférable car ce que tu as promis avant tout, ce sont la malédiction, l'affliction et la destruction. Maintenant tais-toi. L'heure de mon royaume est venue ; c'est ici le monde qui est le mien et c'est le printemps et l'air ne flétrit pas les plantes, ni toi. Ici tu ne peux nuire à personne. Tu comprends ? »

Il dit : « Qui es-tu ? »

Elle répondit en riant : « Je m'appelle Zina. Fée.

— Je pense, dit-il avec embarras, que tu...

— Yahweh, déclara la femme, tu ne sais pas qui je suis et tu ne sais pas où tu es. Est-ce que c'est la Confédération secrète ? Ou bien t'es-tu laissé duper ?

— Tu m'as dupé, fit-il.

— Je suis ton guide, reprit-elle. Comme le dit le *Sepher Yezirah* : *Comprends cette grande sagesse, cette connaissance, renseigne-toi sur elle et médite-la, rends-la évidente et ramène le Créateur sur Son trône.*

« Et c'est ce que je vais faire, acheva-t-elle. Mais ce sera par une voie que tu ne connais pas, à laquelle tu ne croiras pas. Il faudra me faire confiance, comme Dante à son guide à travers les Enfers. »

Il dit : « Tu es l'Adversaire.

— Oui, répondit Zina. Je le suis. »

Mais, pensa-t-il, ce n'est pas tout. Ce n'est pas si simple. Tu es un être complexe, avec tes paradoxes et tes contradictions, et par-dessus tout ton amour des jeux. Ton désir de jouer. C'est ainsi que je dois considérer la situation, réalisa-t-il. Comme un jeu.

« J'accepte le jeu, consentit-il.

— Bien. » Elle hocha la tête. « Pourrais-tu trouver mes cigarettes dans mon sac ? La circulation devient dense et je vais avoir du mal à trouver une place pour me ranger. »

Il fouilla en vain dans son sac.

« Tu ne les trouves pas ? Cherche bien ; elles y sont.

— Tu as tellement de choses dans ton sac. » Il finit par dénicher le paquet de Salem et le lui tendit.

« Dieu n'allume pas une cigarette à une femme ? » Elle en sortit une et enfonça le bouton de l'allume-cigarettes.

« Qu'est-ce qu'un garçon de dix ans sait de ces choses ? commenta-t-il.

— Étrange, remarqua-t-elle. Je suis assez âgée pour être ta mère. Et pourtant tu es plus vieux que moi. C'est un paradoxe ; tu savais qu'ici tu trouverais des paradoxes. Ils abondent en mon royaume. Tu veux revenir au Jardin des Palmiers, Yahweh ? Il est irréel et tu le sais. Jusqu'à ce que tu infliges une défaite décisive à ton Adversaire il restera irréel. Ce monde a disparu et n'est plus qu'un souvenir.

— Tu es l'Adversaire », répéta-t-il, perplexe, « mais tu n'es pas Bélial.

— Dans mon royaume, Bélial est en cage au zoo de Washington, signala Zina. En tant que spécimen de vie extraterrestre. Un lamentable spécimen. Une créature venue de la quatrième planète du système de Sirius. Les gens qui le regardent sont bouche bée d'étonnement ».

Il ne put s'empêcher de rire.

« Tu crois que je plaisante. Je t'emmènerai au zoo et je te le ferai voir.

— Non, je te prends au sérieux. » Il rit encore ; cette perspective l'enchantait. « L'Être du Mal dans une cage au zoo – avec quoi encore : sa température, son atmosphère et sa gravité, et de la nourriture importée ? Une forme de vie exotique ?

— Cette situation le met en rage, précisa Zina.

— Je le crois sans peine. Mais qu'as-tu préparé pour moi, Zina ? »

Elle répondit d'un ton posé : « La vérité, Yahweh. Je te montrerai la vérité avant ton départ d'ici. Je ne vais pas mettre en cage le Seigneur notre Dieu. Tu es libre de parcourir mes terres ; tu es entièrement libre ici, Yahweh, je t'en donne ma parole.

— C'est du vent, fit-il. Les serments d'une *zina*. »

Après quelque difficulté elle trouva une place libre où garer son aérocar. « Bon, dit-elle. Allons faire un tour pour admirer les cerisiers en fleur. Leur couleur est la mienne, Yahweh : le rose. C'est ma marque. Quand on voit cette lumière rose, c'est que je suis à proximité.

— Je connais ce rose, déclara-t-il. C'est le phosphène que connaissent les humains en réaction au blanc de la totalité du spectre, à la pure lumière du soleil. »

En verrouillant l'aérocar elle lui dit : « Regarde les gens. »

Il regarda autour de lui. Et ne vit personne. Les arbres, alourdis par leurs rameaux en fleur, entouraient en un grand demi-cercle le bassin des Marées. Mais, malgré les aérocars rangés, aucun piéton n'était en vue.

« Alors c'est une supercherie », observa-t-il.

Zina prit la parole. « Tu es ici, Yahweh, pour que je puisse ajourner ton grand et terrible jour. Je ne veux pas voir le monde châtié. Je veux te faire voir ce que tu ne vois pas. Il n'y a que nous deux ici ; nous sommes seuls. Progressivement je te dévoilerai mon royaume, et quand je l'aurai fait tu retireras la malédiction que tu as jetée sur le monde. Il y a maintenant des années que je te surveille. J'ai vu ton mépris du genre humain et le sentiment que tu as de son inutilité. Et moi je te le dis : il n'est



pas inutile ; il ne mérite pas de mourir, contrairement à ce que tu affirmes avec ta phraséologie pompeuse. Le monde est beau et je suis belle et les cerisiers en fleur sont beaux. Même le robot caissier de la Caisse d'épargne est beau. Le pouvoir de Bélial occulte le monde réel, et si tu t'attaques au monde réel, comme tu es venu sur Terre pour le faire, tu détruiras la tendresse, le charme et la beauté. Tu te souviens du chien écrasé qui mourait dans le fossé au bord de la route ? Rappelle-toi ce que tu ressentais envers lui. Rappelle-toi l'épithète composée par Elias pour la mort de ce chien. Rappelle-toi la dignité de ce chien, et en même temps souviens-toi qu'il était innocent. Sa mort était le résultat d'une injuste et cruelle nécessité. Le chien...

— Je sais, dit-il.

— Qu'est-ce que tu sais ? Que le chien a subi un sort injuste ? Qu'il était né pour endurer cette souffrance ? Ce n'est pas Bélial qui a tué le chien, c'est toi, Yahweh, le Seigneur des Armées. Bélial n'a pas apporté la mort en ce monde parce qu'elle y a toujours été ; la mort remonte à un milliard d'années sur cette planète, et ce qu'il est advenu de ce chien, c'est le destin de toutes les créatures que tu as faites. Tu as pleuré sur ce chien, n'est-ce pas ? Je pense qu'à ce moment tu as compris, mais depuis tu as oublié. Si je devais te rappeler une seule chose, ce serait ce chien et les sentiments que tu as éprouvés ; je voudrais que tu te souviennes que ce chien t'a montré la Voie. C'est la voie de la compassion, la plus noble de toutes, et je ne crois pas que tu ressenties authentiquement cette compassion. Tu es ici pour détruire Bélial, ton adversaire, et non pour affranchir l'humanité ; *tu es ici pour faire la guerre*. Est-ce la tâche qui t'incombe ? Je me le demande. Où est la paix que tu as promise à l'homme ? Tu es venu avec une épée et des millions de gens mourront ; ce sera la mort du chien multipliée des millions de fois. Tu as pleuré sur le chien, tu as pleuré sur ta mère et même sur Bélial, mais si tu veux effacer toutes les larmes, comme le dit l'Écriture, va-t'en et laisse ce monde, car le mal en ce monde, ce que tu nommes Bélial ou ton Adversaire, est une forme d'illusion. Ces êtres ne sont pas mauvais. Ce monde n'est pas mauvais. Ne porte pas la guerre sur son sol mais fais-y pousser

des fleurs. » Elle leva le bras pour cueillir un rameau de cerisier en fleur qu'elle lui tendit ; machinalement, il l'accepta.

« Tu es très persuasive, reconnut-il.

— C'est mon rôle, dit-elle. Je te parle de ces choses parce que je les connais. Il n'y a pas de duplicité en toi et il n'y en a pas non plus en moi, mais pendant que tu maudis, moi je joue. Lequel de nous a trouvé la Voie ? Pendant deux mille ans tu as attendu ton heure : celle de revenir dans la forteresse de Bélial et de triompher de lui. Je te suggère autre chose. Marche avec moi et nous verrons les fleurs. C'est une meilleure solution. Et le monde prospérera comme il l'a toujours fait. C'est le printemps. C'est maintenant que les fleurs poussent, et avec moi il y a aussi la danse et le son des cloches. Tu as entendu les cloches et tu sais que leur beauté est plus grande que le pouvoir du mal. En un sens leur beauté est même plus grande que ton propre pouvoir, Yahweh, Seigneur des Armées. N'es-tu pas d'accord ?

— C'est de la magie, protesta-t-il. Un sortilège.

— La beauté est un sortilège, dit-elle, et la guerre est la réalité. Veux-tu la vérité de la guerre ou l'imaginaire de ce que tu vois en ce moment dans mon monde ? Nous sommes seuls pour l'instant, mais plus tard des gens apparaîtront ; je repeuplerai mon royaume. Auparavant je veux te parler clairement. Sais-tu qui je suis ? Non, tu ne le sais pas, mais je finirai par te ramener sur ton trône, et alors tu découvriras qui je suis. Tu as fait des suppositions qui étaient erronées. Il t'en reste beaucoup à faire – toi qui sais tout. Je ne suis pas la Sainte Sagesse et je ne suis pas Diane ; je ne suis pas une *zina* ; je ne suis pas Pallas Athénée. Je suis autre chose. Je suis la reine du printemps et pourtant je ne suis pas cela non plus ; c'est du vent, comme tu l'as défini. Ce que je suis, ce que je suis réellement, il te faudra le percer à jour par toi-même. Maintenant marchons. »

Ils s'avancèrent dans le chemin, auprès de l'eau et des arbres.

« Nous sommes amis, toi et moi, dit Emmanuel. Je suis enclin à t'écouter.

— Alors ajourne ton grand et terrible jour. Rien de bon ne peut sortir de la mort par le feu ; c'est la pire de toutes les morts.

Tu es la chaleur solaire qui détruit les moissons. Pendant quatre ans nous avons été ensemble, toi et moi. J'ai vu ta mémoire revenir et j'ai regretté son retour. Tu as frappé de détresse cette malheureuse femme qui fut ta mère ; tu as rendu malade ta propre mère que tu dis aimer, sur qui tu as pleuré. Au lieu de mener la guerre contre le mal, soigne le chien mourant dans le fossé et essuie de ce fait tes larmes. Il m'a été pénible de te voir pleurer. Tu as pleuré parce que tu avais recouvré ta nature et que tu comprenais quelle était cette nature. Tu as pleuré parce que tu te rendais compte de ce que tu étais. »

Il ne répondit pas.

« L'air sent bon, enchaîna Zina.

— Oui, acquiesça-t-il.

— Je vais ramener les gens, dit-elle. Un par un, jusqu'à ce qu'ils soient tous autour de nous. Regarde-les, et quand tu verras quelqu'un que tu voudrais tuer, dis-le-moi et je bannirai cette personne à nouveau. Mais tu dois l'examiner attentivement – tu dois voir en cette personne le chien écrasé et mourant. Alors seulement tu auras le droit de tuer ; c'est seulement quand tu pleures que tu es habilité à détruire. Comprends-tu ?

— Assez bien, répondit-il.

— Pourquoi n'as-tu pas pleuré sur le chien avant que la voiture l'écrase ? Pourquoi as-tu attendu qu'il soit trop tard ? Le chien a accepté cette situation, mais pas moi. Je te préviens ; je suis ton guide. Je dis : ce que tu fais est mal. Écoute-moi. Arrête ! »

Il dit : « Je suis venu abolir leur oppression.

— Tu es détérioré. Je le sais ; je sais ce qui s'est passé dans l'Essence divine, au moment de la crise originelle. Ce n'est pas un secret pour moi. Dans cette condition tu cherches à abolir leur oppression en les plongeant dans un grand et terrible jour. Est-ce raisonnable ? Est-ce ainsi que tu libères les prisonniers ?

— Je dois briser le pouvoir de...

— Où est ce pouvoir ? Au gouvernement ? Boulkovski et Harms ? Ce sont des imbéciles, des pantins. Est-ce que tu les tuerais ? Cette loi du talion que tu as établie. *Œil pour œil, dent pour dent*. Moi je dis à la place : n'offre pas de résistance au

méchant. Tu ne dois offrir à ton Adversaire Bélial aucune résistance. Son pouvoir n'existe pas dans mon royaume ; *il* n'est pas ici. Il n'est rien d'autre ici qu'un divertissement dans une cage d'un zoo public. Nous lui donnons à manger et à boire, nous lui fournissons l'atmosphère et la température convenables ; nous essayons de lui rendre la vie aussi confortable que possible. Dans mon royaume nous ne tuons pas. Ici il n'y a pas de grand et terrible jour, et il n'y en aura jamais. Reste dans mon royaume ou fais de mon royaume le tien, mais épargne Bélial ; épargne tout le monde. Et alors tu n'auras pas à pleurer, et les larmes, comme tu l'as promis, seront essuyées. »

Emmanuel dit : « Tu es le Christ.

— Non, je ne le suis pas, répliqua Zina en riant.

— Tu le cites.

— Même le diable peut citer l'Écriture. »

Autour d'eux des groupes de gens apparurent, habillés de légers vêtements d'été. Hommes en chemise, femmes en robe. Et il vit aussi tous les enfants.

« Tu es la reine des fées, déclara-t-il. Tu me bernes. Tu m'entraînes hors du chemin avec des étincelles de lumière, avec la danse, le chant et le son des cloches ; toujours le son des cloches.

— Les cloches sont agitées par le vent, indiqua Zina. Et le vent dit toujours la vérité. Le vent du désert. Tu le sais ; je t'ai regardé écouter le vent. Les cloches sont la musique du vent ; écoute-les. »

Il entendit alors les cloches des fées. Leur écho lointain. Cloches nombreuses et ténues, non pas des cloches d'église mais les cloches de la magie.

C'était le son le plus beau qu'il eût jamais entendu.

« Je ne peux pas produire ce son, dit-il à Zina. Comment est-il obtenu ?

— Par l'éveil, répondit Zina. Les sons des cloches vous réveillent. Ils vous tirent de votre sommeil. Tu as tiré Herb Asher de son sommeil par une intrusion brutale ; moi j'éveille au moyen de la beauté. »

Autour d'eux soufflaient les douces brises printanières, les vapeurs de son royaume.

## 13

Je suis empoisonné, se dit Emmanuel. Les vapeurs de son royaume m'intoxiquent et sapent ma volonté.

« Tu te trompes, dit Zina.

— Je sens mes forces diminuer.

— Tu sens ton indignation se dissiper. Allons retrouver Herb Asher. Je veux qu'il soit avec nous. Je vais rétrécir notre terrain de jeu ; je vais l'aménager spécialement pour lui.

— De quelle manière ?

— Nous entrerons en compétition pour lui, dit Zina. Viens. » Elle fit signe au garçon de la suivre.

Dans la salle du club, Herb Asher était assis avec un verre de scotch devant lui. Il attendait depuis une heure mais les attractions de la soirée n'avaient pas commencé. Il y avait foule dans la salle. Le brouhaha assaillait ses oreilles. Mais pour lui cela valait la peine, malgré le montant élevé de la participation aux frais.

Rybys, en face de lui, remarqua : « Je ne vois vraiment pas ce que tu trouves à cette fille.

— Elle ira loin, affirma Herb. Si on lui donne l'occasion de percer. » Il se demanda si des dénicheurs de futures vedettes étaient parmi l'assistance réunie au *Golden Hind*. J'espère que oui, pensa-t-il.

« J'aimerais partir. Je ne me sens pas bien. Est-ce qu'on peut s'en aller ?

— Je préférerais rester. »

Rybys buvait son verre par petites gorgées. « Il y a tellement de bruit », se plaignit-elle d'une voix quasiment inaudible.

Il consulta sa montre. « Il est presque neuf heures. C'est à neuf heures qu'elle entre en scène.

— Qui est-elle ? demanda Rybys.

— Une nouvelle jeune chanteuse, indiqua Herb Asher. Elle a adapté les livres pour luth de John Dowland en les transposant pour...

— Qui est John Dowland ? Je n'ai jamais entendu parler de lui.

— Un compositeur anglais de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Linda Fox a modernisé ses chants avec accompagnement de luth ; il a été le premier musicien à écrire pour une seule voix ; avant lui tout reposait sur la polyphonie... la vieille forme des madrigaux. Je ne peux pas t'expliquer ce qu'elle produit comme effet ; il faut l'entendre.

— Si elle est si bonne que ça, pourquoi est-ce qu'elle ne passe pas à la télé ?

— Elle y passera », assura Herb.

Les lumières commencèrent à s'allumer sur la scène. Trois musiciens y montèrent et commencèrent à régler la sono. Chacun d'eux avait en sa possession un vibroluth.

Une main se posa sur l'épaule de Herb Asher. « Salut. »

Levant les yeux, il vit une jeune femme qu'il ne connaissait pas. Mais, pensa-t-il, elle a l'air de me connaître. « Excusez-moi..., commença-t-il.

— Nous pouvons nous asseoir ? » La jeune femme était jolie ; elle portait une blouse à fleurs et un jean et avait un sac de cuir en bandoulière. Elle attira une chaise et s'installa à côté de Herb Asher. « Assieds-toi, Manny », dit-elle à un petit garçon qui se tenait gauchement près de la table. Quel bel enfant, songea Herb Asher. Comment est-il entré ici ? En principe c'est réservé aux adultes.

« Ce sont des amis à toi ? » s'enquit Rybys.

La jolie jeune femme aux cheveux bruns expliqua : « Herb ne m'a pas revue depuis l'époque du lycée. Comment vas-tu, Herb ? Tu ne me reconnais pas ? » Elle lui tendit la main et, machinalement, il la prit. Ce fut alors, en lui serrant la main, qu'il se souvint d'elle. Ils avaient été en classe ensemble, en cours de sciences.

« Zina, fit-il, ravi. Zina Pallas.

— Voici mon petit frère », annonça Zina en invitant d'un geste l'enfant à s'asseoir. « Manny. Manny Pallas. » Elle poursuivit en s'adressant à Rybys : « Herb n'a absolument pas changé. J'ai su que c'était lui dès que je l'ai aperçu. Vous êtes ici pour voir Linda Fox ? Je ne l'ai jamais entendue ; il paraît qu'elle est vraiment bien.

— Elle est excellente », se rengorgea Herb, heureux de se sentir soutenu.

« Bonjour, Mr. Asher, dit l'enfant.

— Enchanté de te rencontrer, Manny. » Il serra la main du garçon. « Voici ma femme Rybys.

— Alors vous êtes mariés tous les deux, observa Zina. Ça ne vous dérange pas que je fume ? » Elle alluma une cigarette. « J'essaie toujours de m'arrêter mais, quand je m'arrête, je me mets à manger trop et je deviens énorme.

— C'est du cuir véritable ? » s'informa Rybys en considérant avec intérêt le sac de Zina.

« Oui. » Zina le lui tendit.

« Je n'avais encore jamais vu de sac en vrai cuir, remarqua Rybys.

— La voilà », s'exclama Herb Asher. Linda Fox venait d'apparaître sur scène ; les applaudissements du public retentirent.

« Elle a l'air d'une serveuse de pizzeria », persifla Rybys.

Zina, reprenant son sac, déclara : « Si elle doit vraiment faire carrière, il faudra qu'elle perde un peu de poids. Elle n'est pas mal, je veux dire, mais...

— Qu'est-ce que son poids a à voir là-dedans ? » demanda Herb Asher avec irritation.

Manny, le petit garçon, éleva la voix. « Herbert, Herbert.

— Oui ? » Il se pencha pour l'écouter.

« Souviens-toi », dit l'enfant.

Perplexe, il allait s'enquérir de quoi il devait se souvenir, mais Linda Fox se saisit alors du micro et, les yeux mi-clos, commença à chanter. Elle avait le visage rond, presque un double menton, mais sa peau était superbe, et elle avait de longs cils vacillants qui le fascinaient et le subjuguèrent. Linda portait

une robe extrêmement courte, et même de loin il voyait le contour du bout de ses seins ; elle n'avait pas de soutien-gorge.

*Shall I sue ? Shall I seek for grace ?  
Shall I pray ? Shall I prove ?  
Shall I strive to a heavenly joy  
With an earthly love ?*

Rybys prononça d'une voix audible : « J'ai horreur de cette chanson. Je l'avais déjà entendue. »

Plusieurs personnes sifflèrent pour la faire taire.

« Mais pas chantée par elle, continua Rybys. Elle ne choisit même pas des airs originaux. Cette chanson... » Elle mit une sourdine à contrecœur.

Quand la chanson eut pris fin et que le public se mit à applaudir, Herb Asher dit à sa femme : « Tu n'as jamais pu entendre *Shall I sue* avant. Personne d'autre que Linda Fox ne chante ça.

— Tout ce qui te plaît, c'est de lui reluquer les seins », jeta Rybys.

Le petit garçon dit à Herb Asher : « Pourriez-vous m'emmener aux toilettes, Mr. Asher ?

— Maintenant ? » proféra-t-il, consterné. « Tu ne peux pas attendre qu'elle ait fini de chanter ?

— Maintenant, Mr. Asher », insista l'enfant.

A regret il conduisit Manny à travers le labyrinthe des tables vers les portes situées à l'arrière de la salle. Mais l'enfant l'arrêta avant qu'ils soient sortis.

« On la voit mieux d'ici », annonça-t-il.

C'était vrai. Il était maintenant beaucoup plus près de la scène. L'enfant et lui restèrent en silence l'un près de l'autre pendant que Linda Fox chantait *Weep you no more sad fountains*.

Quand le chant fut terminé, Manny reprit la parole. « Tu ne te rappelles pas ? Elle t'a ensorcelé. Réveille-toi, Herbert Asher. Tu me connais bien, et je te connais. Linda Fox ne chante pas à une soirée dans un club obscur d'Hollywood ; elle est célèbre à travers la galaxie. C'est l'artiste de variétés la plus importante de



cette décennie. Le chef prélat et le Procurator Maximus l'invitent à...

— Elle va se remettre à chanter », coupa Herb Asher. Il percevait à peine les mots de l'enfant et ceux-ci lui paraissaient dénués de sens. Un gamin qui jacasse, pensa-t-il, et qui m'empêche d'entendre Linda Fox. Juste ce dont j'avais besoin.

Après la fin de la troisième chanson, Manny dit : « Herbert, Herbert, tu as envie de la rencontrer ? C'est ça que tu veux ?

— Quoi ? » murmura-t-il, ses yeux et son attention toujours fixés sur Linda Fox. Bon Dieu, songea-t-il, quelle silhouette. Elle déborde pratiquement de sa robe. J'aimerais que ma femme soit faite comme ça.

« Elle va venir par ici, continua l'enfant, quand elle aura fini. Reste ici, Herb Asher, et elle passera directement devant toi.

— Tu plaisantes, fit-il.

— Non, répondit Manny. Tu auras ce que tu désires le plus au monde... la chose dont tu rêvais allongé sur ta couchette dans ton dôme.

— Quel dôme ? » interrogea-t-il.

Manny déclama : « *Comment es-tu tombée du ciel, brillante étoile du matin, tombée sur terre...*

— Tu veux parler d'un de ces dômes sur les planètes-colonies ? demanda Herb Asher.

— Je ne peux pas te faire écouter, n'est-ce pas ? reprit Manny. Si je pouvais te dire...

— Elle vient par ici ! s'exclama Herb Asher. Comment as-tu su ? » Il se déplaça de quelques mètres vers elle. Linda Fox marchait à petits pas rapides, le visage arborant une expression haletante.

« Merci », disait-elle aux gens qui lui adressaient la parole. Elle s'arrêta un instant pour donner un autographe à un jeune Noir élégamment habillé.

Tapotant Herb Asher sur l'épaule, une serveuse intervint. « Il vous faut emmener cet enfant, monsieur ; l'entrée est interdite aux mineurs.

— Désolé, dit Herb Asher.

— Tout de suite, insista la serveuse.

— D'accord », dit-il. Il prit Manny par l'épaule et, piteusement, reprit le chemin de leur table. En se retournant, il vit du coin de l'œil Linda Fox passer à l'endroit précis où l'enfant et lui s'étaient tenus. Manny avait eu raison. Quelques secondes de plus, et il aurait pu lui adresser quelques mots. Peut-être même aurait-elle répondu.

« C'est son désir de te jouer des tours, Herb Asher, dit Manny. Elle t'a offert l'occasion et l'a reprise. Si tu veux rencontrer Linda Fox, je m'arrangerai pour que tu le puisses ; je te le promets. Je veillerai à ce que tu ne sois pas dupé.

— Je ne comprends rien à ce que tu racontes, lança Herb Asher, mais si je pouvais la rencontrer...

— Tu le pourras, affirma Manny.

— Tu es un curieux gosse », observa Herb Asher. Comme ils passaient sous une applique lumineuse, il remarqua une chose qui le frappa ; il s'arrêta et, se saisissant de Manny, l'amena directement sous la lumière. *Tu ressembles à Rybys*, songea-t-il. L'espace d'un instant un flash mémoriel l'ébranla ; il lui sembla que son esprit s'ouvrait, comme si de vastes espaces, des espaces ouverts, un univers d'étoiles, l'avaient envahi.

« Herbert, dit l'enfant, elle n'est pas réelle. Linda Fox est un fantôme. Mais je peux la rendre réelle ; je confère l'existence — c'est moi qui transforme l'irréel en réel, et je peux le faire pour toi, avec elle.

— Que s'est-il passé ? » demanda Rybys quand ils regagnèrent la table.

« Il faut que Manny s'en aille, dit Herb à Zina Pallas. C'est une serveuse qui me l'a signalé. Je crois que vous allez être obligés de partir. Je suis désolé. »

Prenant son sac et ses cigarettes, Zina se leva. « Je regrette ; je t'ai empêché de voir Linda Fox, je suppose.

— Partons avec eux », proposa Rybys en se levant à son tour. « J'ai mal à la tête, Herb ; je voudrais sortir d'ici. »

Résigné, il dit : « Bon, d'accord. » Dupé, pensa-t-il. C'était le mot que Manny avait employé. *Je veillerai à ce que tu ne sois pas dupé*. C'est exactement ce qui est arrivé, réfléchit-il. Ce soir j'ai été dupé. Tant pis, ce sera pour une autre fois. Ce serait intéressant de parler avec elle, peut-être d'obtenir son

autographe. De près, songea-t-il, j'ai pu voir qu'elle avait de faux cils. Merde, c'est triste. Peut-être qu'elle a aussi de faux seins. Ces coussinets qui servent à faire illusion. Il se sentait déçu et malheureux, et maintenant lui aussi avait envie de s'en aller.

Une soirée ratée, pensa-t-il en escortant Rybys, Zina et Manny au sortir du club dans la rue sombre d'Hollywood. Moi qui en attendais tant... Et puis il se souvint des propos de l'enfant, de ces circonstances étranges, de cette nanoseconde de souvenirs éclatés : des scènes apparues dans son esprit fugitivement mais de manière si convaincante. Ce n'est pas un enfant ordinaire, réalisa-t-il. Et sa ressemblance avec ma femme... je peux la vérifier maintenant, en les voyant l'un près de l'autre. Il pourrait être son fils. Bizarre. Il eut un frisson malgré la tiédeur de l'air.

Zina dit : « J'ai exaucé ses souhaits ; je lui ai donné ce dont il rêvait pendant tous ces mois, sur sa couchette. Avec ses posters en relief de Linda Fox et toutes ses bandes à écouter.

— Tu ne lui as rien donné du tout, objecta Emmanuel. Tu l'as volé, en fait. Tu lui as dérobé quelque chose.

— Linda Fox est un produit des médias », remarqua Zina. Tous deux marchaient lentement le long des trottoirs nocturnes d'Hollywood, pour revenir vers son aérocar. « Ce n'est pas ma faute. Je n'y suis pour rien si elle n'est pas réelle.

— Ici dans ton royaume cette distinction n'a pas de sens.

— Et toi, que peux-tu lui donner ? questionna Zina. Rien que la maladie – celle dont souffrait sa femme. Et sa mort à ton service. Est-ce que ton cadeau est meilleur que le mien ? »

Emmanuel répondit : « Je lui ai fait une promesse et je ne mens pas. » Je remplirai cette promesse, se dit-il. Dans ce royaume ou dans le mien ; peu importe car dans l'un ou l'autre cas je rendrai Linda Fox réelle. Tel est le pouvoir que je possède, et ce n'est pas le pouvoir du sortilège ; c'est le plus précieux de tous les dons : la réalité.

« A quoi penses-tu ? demanda Zina.

— *Mieux vaut un chien vivant qu'un prince mort*, dit Manny.

— Qui a dit ça ?

— C'est une simple remarque de bon sens.

— Ce qui signifie ?

— Que ton sortilège ne lui a rien donné et que le monde réel...

— Le monde réel, coupa Zina, l'a placé dix ans en suspension cryonique. Est-ce qu'un beau rêve n'est pas préférable à une cruelle réalité ? Tu préférerais souffrir dans un monde réel plutôt que de t'amuser dans le monde de... » Elle s'interrompt.

« Le monde de l'ivresse, enchaîna-t-il. Voilà ce qu'est ton domaine : un monde ivre. Ivre de danse et de joie. Moi je prétends que la qualité de la réalité est supérieure à toute autre, car une fois la réalité disparue, il ne reste plus rien. Un rêve n'est rien. Je ne suis pas d'accord avec toi ; je dis que tu as dupé Herbert Asher. Je dis que tu as commis un acte cruel envers lui. J'ai vu sa réaction ; j'ai mesuré son découragement. Et je lui accorderai une compensation.

— Tu feras de la Fox quelqu'un de réel.

— Est-ce que tu paries que je n'en suis pas capable ?

— Je parie simplement, dit Zina, que c'est sans importance. Réelle ou pas, elle ne sert à rien ; tu n'auras rien accompli.

— J'accepte le pari, fit-il.

— Tope là. » Elle tendit la main.

Ils se serrèrent la main, debout l'un en face de l'autre sur le trottoir d'Hollywood sous l'éclat des lumières artificielles.

Tandis qu'ils s'envolaient pour retourner à Washington, Zina proposa : « Dans mon royaume bien des choses sont différentes. Peut-être aimerais-tu rencontrer Nicolas Boulkovksi, le président du Parti.

— Il ne s'appelle pas le Procurator ?

— Ici le Parti communiste n'a pas la puissance mondiale à laquelle tu es accoutumé. Le terme de "Légation scientifique" n'existe pas. Et Fulton Statler Harms n'est pas le chef prêtre de l'E.C.I., pas plus que n'existe l'Église chrétienne islamique. Il est un cardinal de l'Église catholique romaine ; il ne contrôle pas la vie de millions d'individus.

— C'est un bien, dit Emmanuel.

— Alors je fais le bien dans mon domaine, constata Zina. Es-tu d'accord ? Parce que si tu es d'accord...

— Il y a de bonnes choses, dit Emmanuel.  
— Mais quelle est ton objection ?  
— C'est une illusion. Dans le monde réel deux hommes détiennent le pouvoir mondial ; à eux deux ils dirigent la planète. »

Zina expliqua : « Je vais te dire une chose que tu ne comprends pas. Nous avons procédé à des changements dans le passé. Nous avons veillé à ce que l'E.C.I et la L.S. ne viennent pas à l'existence. Le monde que tu vois ici, mon monde, est un monde parallèle au tien, et tout aussi réel.

— Je ne te crois pas, protesta Emmanuel.

— Il y a de nombreux mondes. »

Il affirma : « Je suis le seul à pouvoir engendrer un monde. Personne d'autre ne peut en créer un. Je suis Celui Qui fait être. Toi pas.

— Il n'en reste pas moins que...

— C'est toi qui ne comprends pas, dit Emmanuel. Il y a maintes potentialités qui n'accèdent pas à la réalité. Je sélectionne parmi les potentialités celles que je préfère et je leur octroie la réalité.

— Alors tes choix sont malheureux. Il vaudrait bien mieux que l'E.C.I et la L.S. n'aient jamais connu l'existence.

— Tu admetts donc que ton monde n'est pas réel ? Qu'il est un artifice ?

Zina hésita. « Il a bifurqué à certains points cruciaux. Grâce à notre interférence avec le passé. Appelle ça de la magie si tu veux ou bien de la technologie ; en tout cas nous pouvons pénétrer dans le rétrotemps et annuler les erreurs historiques. C'est ce que nous avons fait. Dans ce monde parallèle Boulkovski et Harms sont des personnages secondaires – ils existent mais n'ont pas le rôle qu'ils jouent dans ton monde. C'est un choix de mondes, tout aussi réels l'un que l'autre.

— Et Bélial est dans une cage au zoo où les foules viennent le regarder.

— Exact.

— Ce sont des mensonges, contesta-t-il. On ne bâtit pas un monde sur l'accomplissement des souhaits. La base de la réalité est morne parce qu'on ne peut pas y greffer de faux panoramas

complaisants ; on doit souscrire à ce qui est possible : *la loi de la nécessité*. La nécessité est ce qui sous-tend la réalité.

Tout ce qui existe parce qu'il doit en être ainsi ; parce qu'il ne peut pas en être autrement. Ce n'est pas à cause des souhaits de quelqu'un mais parce qu'il faut que cela soit – cela et précisément cela, jusque dans les moindres détails. Je le sais parce que je le fais. Tu as ton travail et j'ai le mien, et je comprends le mien ; je comprends la loi de la nécessité. »

Zina, au bout d'un moment, déclara :

*« Les bois d'Arcadie sont morts,  
Abolie leur joie antique,  
Nourrie des rêves de l'ancien monde ;  
La grise vérité est maintenant son hochet ;  
Pourtant elle tourne encore sa tête agitée.*

« C'est le premier poème de Yeats, acheva-t-elle.

— Je connais ce poème, dit Emmanuel. Il se termine ainsi :

*Mais elle ne rêve pas maintenant ; toi, rêve !  
Car les pavots sont beaux sur le sommet :  
Rêve, rêve, car c'est aussi la vérité.*

— Et bien sûr, commenta Zina, tu n'es pas d'accord avec le poème.

— La grise vérité vaut mieux que le rêve, fit-il. C'est là le point final. La vérité est préférable à tout mensonge, fût-il bienheureux. Je me méfie de ce monde parce qu'il est trop engageant. Ton monde est trop joli pour être réel. Ton monde est une fantaisie. Quand Herb Asher a vu la Fox il a vu l'illusion, et cette illusion réside au cœur de ton monde. » Et cette illusion, ajouta-t-il intérieurement, est ce que je vais détruire.

Je rétablirai la véracité, se dit-il. Ce que tu ne peux pas comprendre.

La Fox en tant que réalité sera plus acceptable pour Herb Asher que n'importe quel rêve de la Fox. J'en suis persuadé ; je mise tout sur cette conviction. C'est ici que je gagne ou que je perds.

« C'est exact, acquiesça Zina.

— Toute réalité apparente qui est agréable, continua Emmanuel, est sujette à caution. Quand tout devient tel qu'on le souhaiterait, c'est la marque de la fraude. C'est ce que je vois ici. Tu voudrais que Nicolas Boulkovski ne détienne pas une énorme influence ; tu voudrais que Fulton Harms soit une figure secondaire et non un personnage historique. Ton monde te donne satisfaction, et c'est ce qui le trahit. Mon monde à moi est obstiné. Il ne cède pas. Un monde récalcitrant et implacable est un vrai monde.

— Un monde qui assassine ceux qui sont forcés d'y vivre.

— Ce n'est pas tout. Mon monde n'est pas mauvais à ce point ; il contient autre chose que la mort et la souffrance. Sur Terre, sur la vraie Terre, il y a la beauté et la joie et... » Il s'interrompit. Il avait été pris au piège. Elle l'avait emporté de nouveau.

« Eh bien alors, la Terre n'est pas si mauvaise, intervint-elle. Donc elle ne devrait pas être châtiée par le feu. Il y a la beauté et la joie et l'amour et de braves gens. Malgré la loi de Bélial. Je te l'avais dit et tu l'as contesté, pendant que nous marchions parmi les cerisiers japonais. Qu'en dis-tu maintenant, Seigneur des Armées, Dieu d'Abraham ? N'as-tu pas toi-même prouvé que j'avais raison ?

— Tu es habile, Zina », admit-il.

Ses yeux scintillèrent et elle sourit. « Alors retiens le grand et terrible jour dont tu parles dans l'Écriture. Comme je t'en ai prié. »

Pour la première fois il éprouva un sentiment de défaite. Elle l'avait entraîné à tenir des propos pleins de sottise, il s'en rendait compte. De quelle ruse elle a fait preuve, se dit-il. De quelle sagacité.

Zina poursuivit : « Comme il est dit dans l'Écriture : *Je suis la Sagesse, je confère la sagacité et montre la voie de la connaissance et de la prudence.*

— Mais, objecta-t-il, tu m'as dit que tu n'étais pas la Sainte Sagesse. Que tu faisais seulement semblant de l'être.

— C'est à toi de discerner qui je suis. Tu dois déchiffrer toi-même mon identité ; je ne le ferai pas à ta place.

— Et entre-temps tu continueras à me jouer tes tours.

— Oui, répondit Zina, parce que c'est à travers eux que tu apprendras.

La dévisageant, il avança : « Tu agis ainsi envers moi pour que je m'éveille ! Comme j'ai éveillé Herb Asher !

— C'est possible.

— Es-tu mon stimulus désinhibiteur ? » questionna-t-il en la regardant fixement. D'une voix basse et sombre, il ajouta : « Je pense que j'ai dû te créer pour me ramener la mémoire, pour me restituer à moi-même.

— Pour te ramener sur ton trône, dit Zina.

— *C'est ce que j'ai fait ?* »

Zina continua de piloter l'aérocar sans répondre.

« Réponds-moi, insista-t-il.

— Peut-être, dit Zina.

— Si je t'ai créée, je peux...

— Tu as créé toutes choses, déclara Zina.

— Je ne te comprends pas. Je n'arrive pas à te suivre. Tu danses vers moi et ensuite tu t'éloignes.

— Mais pendant ce temps tu t'éveilles.

— Oui, reconnut-il. Et j'en déduis que tu es bien le stimulus désinhibiteur que j'ai mis en place il y a longtemps, sachant en le faisant que mon cerveau serait endommagé et que j'oublierais. Tu me rends systématiquement mon identité, Zina. Alors... je crois savoir qui tu es. »

Elle tourna la tête vers lui et demanda : « Qui suis-je ?

— Je ne te le dirai pas. Et tu ne peux le lire dans mon esprit parce que j'en ai éliminé cette notion. J'ai procédé ainsi dès que la pensée m'est venue. » Parce que, songea-t-il, c'est trop pour moi ; même pour moi. Je ne parviens pas à y croire.

Ils poursuivirent leur trajet en direction de l'Atlantique et de Washington.



Herb Asher ne pouvait chasser cette impression intense d'avoir connu le petit Manny Pallas en un autre temps, peut-être dans une autre vie. Combien de vies avons-nous ? se demanda-t-il. Est-ce que nous sommes enregistrés sur une bande ? Est-ce qu'en ce moment la mienne est rejouée ?

Il dit à Rybys : « Cet enfant te ressemblait.

— Ah bon ? Je n'avais pas remarqué. » Rybys, comme d'habitude, tentait d'exécuter une robe d'après un patron et massacrait le travail ; des morceaux de tissu étaient éparpillés partout dans le salon, aux côtés de plats sales, de cendriers pleins et de magazines froissés et maculés.

Herb décida de demander son avis à son associé, un Noir entre deux âges nommé Elias Tate. Lui et Tate dirigeaient depuis plusieurs années un magasin de vente au détail de matériel auto. Mais, pour Tate, cette activité commerciale était secondaire : son principal intérêt dans l'existence était son œuvre de missionnaire. Tate prêchait la bonne parole dans une petite église isolée dont les fidèles étaient en majorité de race noire. Son message était toujours le même :

REPENTEZ-VOUS ! LE ROYAUME  
DE DIEU EST A PORTEE DE LA MAIN !

Herb Asher trouvait que c'était une étrange préoccupation pour un homme aussi intelligent, mais finalement c'était le problème d'Elias. Ils en discutaient rarement.

Installé avec lui dans la salle d'écoute du magasin, Herb dit à son associé : « J'ai rencontré un petit garçon étonnant et très spécial hier soir, dans un club à Hollywood. »

Tate, qui s'occupait à assembler un nouveau combiné à lecture au laser, murmura : « Qu'est-ce que tu faisais à Hollywood ? Tu veux entrer dans le monde du cinéma ?

— C'était pour écouter une nouvelle chanteuse qui s'appelle Linda Fox.

— Jamais entendu parler d'elle.

— Elle est terriblement sexy et elle chante admirablement. Elle...

— Je te rappelle que tu es marié.

— On a le droit de rêver, protesta Herb.

— Tu veux peut-être l'inviter à une signature d'autographes au magasin.

— Ce n'est pas le genre de magasin qui convient.

— Pourquoi ? On est dans l'audio, et elle chante. Est-ce que ce qu'elle chante n'est pas audible ?

— A ma connaissance elle n'a pas encore enregistré. Je l'ai entendue par hasard le mois dernier à une démonstration au centre commercial d'Anaheim. Je t'avais dit que tu aurais dû venir.

— La sexualité est la maladie de ce monde, dit Tate. Nous vivons sur une planète démentielle et encombrée de désirs.

— Et nous irons tous en enfer.

— C'est bien ce que j'espère, énonça Tate.

— Tu sais que tu débloques ? Vraiment. Ta morale remonte au Moyen Age.

— Oh ! bien avant ! » rectifia Tate. Il posa un disque sur la platine et mit en route le combiné. Les coordonnées qui s'inscrivaient sur ses cadrans étaient correctes mais pas parfaites. Il fronça les sourcils.

« J'ai failli la rencontrer. J'étais tout près d'elle ; l'affaire de quelques secondes. Même de près, elle est plus chouette que n'importe qui. Il faudrait que tu la voies. Je suis sûr – j'en ai l'intuition – qu'elle va devenir une supervedette.

— Bon, bon, fit Tate avec modération. Moi, je n'ai rien contre. Écris-lui une lettre d'admirateur. Dis-lui tout ce qu'elle t'inspire.

— Elias, reprit Herb, ce petit garçon que j'ai rencontré hier soir... il ressemblait à Rybys.

— Vraiment ?

— Si Rybys avait seulement la tête sur les épaules elle s'en serait aperçue. Mais elle ne concentre jamais sa pensée. Elle n'a même pas regardé le gosse. On aurait dit son fils.

— Tiens, tiens, peut-être une chose que tu ignores.

— Ça va, laisse tomber.

— J'aimerais bien voir ce gamin, dit Elias.

— J'avais l'impression de l'avoir déjà connu, comme dans une autre vie. Pendant une seconde j'ai cru que ça allait me revenir et puis... » Il eut un geste résigné. « Ça a fichu le camp. Pas moyen de le retenir. Et il y avait autre chose... comme si je me souvenais d'un autre monde. De toute une autre vie. »

Elias cessa son activité. « Décris-la-moi.

— Tu étais plus vieux. Et pas de race noire. Tu étais un vieillard vêtu d'une robe. Je n'étais pas sur Terre ; j'avais sous les yeux un paysage gelé qui appartenait à une autre planète. Dis-moi, Elias, est-ce que je pourrais être originaire d'une autre planète ? Est-ce qu'une espèce de force aurait pu déposer dans mon esprit de faux souvenirs, par-dessus les vrais ? Et dans ce cas le fait de voir ce gosse aurait ramené les vrais souvenirs à la surface. Et j'avais dans l'idée que Rybys était très malade. Et même sur le point de mourir. Et il y avait aussi quelque chose qui avait trait aux fonctionnaires de l'Immigration ; ils portaient des armes.

— Les fonctionnaires de l'Immigration ne sont pas armés.

— Et aussi un vaisseau spatial. Un long voyage à très grande vitesse. Un sentiment d'urgence. Et, plus que tout, une présence. Une présence étrangère, pas humaine. Elle était peut-être extraterrestre. Peut-être de la race dont je fais partie en réalité. Peut-être originaire de ma planète natale.

— Herb, dit Elias, tu pédales dans la semoule.

— Oui, je sais. N'empêche que j'ai expérimenté tout ça, pendant une seconde. Et... écoute encore. » Il fit des gestes excités. « Un accident. Une collision aérienne. Mon *corps* s'en souvenait. Il se souvenait du choc, des blessures.

— Va voir un hypnothérapeute, conseilla Elias. Il te mettra en sommeil profond pour que tu te souviennes. Tu es sûrement un

affreux extraterrestre programmé pour faire sauter le monde. Peut-être même que tu as une bombe cachée à l'intérieur de toi.

— Ce n'est pas drôle, marmonna Herb.

— Bon alors tu es un membre d'une race hyper-évoluée, pleine de sagesse et de spiritualité, et tu as été envoyé ici pour apporter tes lumières à l'humanité. Pour nous sauver. »

Immédiatement des souvenirs se mirent à palpiter dans l'esprit de Herb Asher. Puis, presque aussitôt, ils s'éteignirent.

« Qu'est-ce qui se passe ? demanda Elias en le dévisageant.

— Encore d'autres souvenirs. Au moment où tu as prononcé ces mots. »

Après un temps de silence Elias reprit : « Tu devrais quelquefois lire la Bible.

— Justement c'était en rapport avec la Bible, dit Herb. Ma mission.

— Tu es peut-être un messenger, déclara Elias. Tu as un message à délivrer au monde de la part de Dieu.

— Tu te fous de moi.

— Non, je ne plaisante pas. Pas en ce moment. » Et c'était apparemment le cas ; le visage d'Elias était plein de concentration.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? s'enquit Herb.

— Il me semble parfois que cette planète est victime d'un maléfice, expliqua Elias. Que nous sommes en sommeil ou en état de transe, et que "quelque chose" nous impose nos souvenirs, nos visions et nos pensées. Autrement dit nous n'aurions pas d'existence réelle. Nous serions à la merci d'un fantasme.

— Bizarre, dit Herb Asher.

— Oui, confirma son associé. Extrêmement bizarre.

En fin de journée, alors qu'ils s'apprêtaient à fermer le magasin, une jeune femme en veste de daim, jean et mocassins, un foulard de soie rouge noué autour des cheveux, se présenta. « Salut », dit-elle à Herb, les mains enfoncées au fond de ses poches. « Comment vas-tu ?

— Zina », fit-il avec contentement. Mais comment t'a-t-elle trouvé ? disait une voix à l'intérieur de sa tête. On est à quatre

mille kilomètres d'Hollywood. Sans doute grâce à un répertoire informatisé. Pourtant... il avait le sentiment d'une anomalie. Mais il n'entrait pas dans sa nature de rejeter la visite d'une jolie fille.

« Tu as le temps de venir boire un café ? proposa-t-elle.

— Bien sûr. »

Peu après ils étaient assis l'un en face de l'autre à une table dans un établissement proche.

Versant du sucre et de la crème fraîche dans son café, Zina annonça : « Je voudrais te parler de Manny.

— Pourquoi ressemble-t-il à ma femme ? questionna-t-il.

— Ah bon ? Il lui ressemble ? Je ne m'en étais pas aperçue. Manny a des remords de t'avoir empêché de rencontrer Linda Fox.

— Je n'en suis pas sûr.

— Elle venait directement vers toi.

— Elle venait dans notre direction, mais ça ne prouve pas que je l'aurais rencontrée.

— Il voulait que tu la rencontres. Herb, il se sent terriblement coupable ; il n'a pas pu dormir de la nuit. »

Perplexe, il demanda : « Que propose-t-il ?

— Que tu lui écrives une lettre d'admirateur pour lui expliquer la situation. Il est convaincu qu'elle te répondra.

— C'est peu probable.

— Ça ferait plaisir à Manny, dit calmement Zina. Même si elle ne répond pas.

— J'aimerais plutôt te rencontrer toi, déclara-t-il en pesant soigneusement ses mots.

— Ah ? » Elle leva les yeux vers lui. Ces yeux noirs qu'elle avait !

« Toi et ton petit frère, précisa-t-il. Tous les deux.

— Manny a des anomalies cérébrales. Sa mère a subi un accident pendant qu'elle était enceinte de lui. On l'a mis dans une synthomatrice, mais pas à temps. Alors... » Elle tapota des doigts sur la table.

« Il est diminué. Il suit les cours d'une école spéciale. Les dommages neurologiques dont il souffre lui donnent des idées

complètement folles. Par exemple... » Elle hésita. « Eh bien, c'est délirant, mais il s'imagine qu'il est Dieu.

— Alors il faudrait que mon associé fasse sa connaissance, décréta Herb.

— Oh ! non, sûrement pas ! » fit-elle en secouant vigoureusement la tête. « Je ne veux pas qu'il rencontre Elias.

— Comment connais-tu l'existence d'Elias ? » demanda-t-il, avec à nouveau la sensation d'être sur ses gardes.

« Je suis d'abord passée à ton appartement et j'ai parlé avec Rybys. Nous sommes restées plusieurs heures ensemble ; c'est elle qui a mentionné Elias et le magasin. Sinon comment aurais-je pu trouver ton magasin ? Il n'est pas inscrit sous ton nom.

— Elias s'adonne à la religion, précisa-t-il.

— C'est ce qu'elle m'a raconté ; c'est pourquoi je ne veux pas que Manny fasse sa connaissance. Ils ne feraient que renchérir chacun sur leurs fadaises théologiques. »

Il répondit : « J'estime qu'Elias est très lucide.

— Oui, et par bien des côtés Manny l'est aussi. Mais quand on met ensemble deux personnes dont la religion est la marotte, tu sais ce qui peut en ressortir. Des discours sans fin à propos de Jésus et de la fin du monde. La bataille d'Armageddon. La conflagration. » Elle frissonna. « Ça me fait froid dans le dos. Les feux de l'enfer et la damnation.

— Elias adhère à ça, c'est vrai », reconnut Herb. Il avait presque l'impression qu'elle le savait déjà. Sans doute Rybys l'avait-elle mise au courant ; oui, c'était sûrement ça.

« Herb, reprit Zina, veux-tu faire à Manny un plaisir ? Il voudrait que tu écrives à la Fox... » Son expression changea.

« *La Fox*, répéta-t-il. Je me demande si ce sera bien compris. On dit ça pour quelqu'un de reconnu. »

Zina poursuivit : « Il voudrait que tu écrives à Linda Fox pour lui dire que tu aimerais la rencontrer. Demande-lui où elle doit se produire ; ces soirées dans les clubs sont fixées longtemps à l'avance. Dis-lui que tu tiens un magasin audio. Elle n'est pas très connue ; ce n'est pas comme une star à l'échelon national qui reçoit des pleins sacs de lettres de fans. Manny est persuadé qu'elle répondra.

— D'accord je le ferai », dit-il.

Elle sourit. Et quelque chose dansa dans ses yeux sombres.

« Pas de problème, ajouta-t-il. Je vais retourner au magasin et taper la lettre là-bas. On la postera ensemble. »

Zina sortit une enveloppe de son sac. « Manny a rédigé le texte pour toi. C'est ce qu'il veut que tu écrives. Change-le si tu veux mais... ne le change pas trop. Manny s'est beaucoup appliqué là-dessus.

— Entendu », fit-il en prenant l'enveloppe. Il se leva.  
« Allons au magasin. »

Pendant qu'il était assis devant sa machine et transcrivait la lettre de Manny à la Fox – comme Zina l'avait appelée – Zina arpentaient l'intérieur du magasin, en fumant à grandes bouffées.

« Il y a quelque chose qui ne va pas ? » s'inquiéta-t-il. Elle paraissait anormalement tendue.

« Manny et moi avons fait un pari, expliqua Zina. L'enjeu de ce pari... eh bien, c'est lié au fait de savoir si Linda Fox répondra ou pas. En réalité c'est un peu plus compliqué, mais c'est ça au départ. Ça t'ennuie ?

— Non, dit-il. Lequel de vous a misé contre l'autre ? »

Elle ne répondit pas.

« Allons-y », fit-il. Il se demandait pourquoi elle n'avait pas répondu, et pourquoi elle semblait prendre la chose tellement à cœur. Ils attendent qu'il en sorte quoi ? s'interrogea-t-il. « Ne dis rien à ma femme », enchaîna-t-il alors, en suivant le cours de ses pensées.

Une intuition intense le parcourut : l'impression qu'une chose importante était en jeu. Une chose dont il ne pouvait sonder les dimensions.

« La mise repose sur moi ? questionna-t-il.

— De quelle façon ?

— Je ne sais pas. » Il avait fini de taper le texte ; il appuya sur la touche *impression* et la machine à écrire imprima instantanément sa lettre qui fut déposée dans la corbeille réceptrice.

« C'est moi qui signe, dit-il.

— Oui. La lettre vient de toi. »

Il signa et tapa l'enveloppe, en recopiant l'adresse portée sur le modèle de Manny... Puis un brusque étonnement le saisit : comment Zina et Manny s'étaient-ils procuré l'adresse personnelle de Linda Fox ? C'était bien celle-ci qui figurait sur la lettre holographique soigneusement écrite par le petit garçon. Pas le *Golden Hind* mais une résidence à Sherman Oaks.

Curieux, songea-t-il. Normalement son adresse ne devrait pas figurer à l'annuaire.

Mais peut-être que si, après tout. Elle n'était pas très connue, comme on le lui avait maintes fois fait remarquer.

« Je ne crois pas qu'elle répondra, fit-il.

— Eh bien, dans ce cas, quelques pennies d'argent changeront de main. »

Il dit aussitôt : « Le pays des fées.

— Quoi ? fit-elle, étonnée.

— Un livre pour enfants. *Les pennies d'argent*. C'est un vieux classique. On y trouve cette phrase :

*Il faut un penny d'argent pour entrer dans le pays des fées.* » Il avait possédé le livre étant enfant.

Elle eut un rire nerveux – du moins c'est ce qu'il lui sembla.

« Zina, murmura-t-il, j'ai la sensation qu'il y a quelque chose d'anormal.

— Rien du tout en ce qui me concerne. » Elle saisit prestement l'enveloppe qu'il tenait à la main. « Je vais la poster, annonça-t-elle.

— Merci. Est-ce que je te reverrai ?

— Bien sûr que oui. » Se penchant vers lui, elle pinça les lèvres et l'embrassa sur la bouche.

Il regarda autour de lui et aperçut des bambous. De la couleur se déplaçait à travers eux, comme un feu Saint-Elme. Cette couleur, un rouge brillant et scintillant, semblait vivante. Elle s'amassait çà et là en formant des mots, ou plutôt ce qui ressemblait à des mots. Comme si le monde était devenu un langage.

Qu'est-ce que je fais ici ? se demanda-t-il avec affolement. Que s'est-il passé ? Il y a une minute je n'étais pas dans cet endroit !



Le feu rouge et brillant, pareil à de l'électricité visible, lui transmettait un message, distribué à travers les bambous, des balançoires d'enfants et de l'herbe courte et desséchée.

TU AIMERAS LE SEIGNEUR TON DIEU DE TOUT  
TON CŒUR, DE TOUTE TON ÂME ET DE TOUTES  
TES FORCES

« Oui », dit-il. Il ressentait de la frayeur, mais les langues de feu liquides étaient si belles que la fascination l'emportait sur la peur ; comme envoûté, il contempla ce qui l'entourait. Le feu bougeait, il allait et venait, s'écoulant de part et d'autre et formant des flaques, et il sut qu'il avait sous les yeux une créature vivante. Ou plus exactement le *sang* d'une créature vivante. Le feu était du sang vivant, mais un sang magique, pas du sang physique mais du sang transformé.

Il se baissa en tremblant pour toucher le sang et sentit un choc le parcourir ; et il comprit que le sang vivant avait pénétré en lui. Aussitôt des mots commencèrent à prendre forme dans son esprit.

ATTENTION !

« Au secours », prononça-t-il faiblement.

Il leva la tête et sa vue se perdit dans un espace infini ; il entrevoyait des étendues si vastes qu'il ne pouvait les embrasser – l'espace se déployait à l'infini et lui-même se dilatait en même temps que cet espace.

Oh ! mon Dieu, se dit-il. Il était agité de violents tremblements. Du sang et des mots vivants, et près de là quelque chose d'intelligent qui simulait le monde, quelque chose de camouflé, une entité qui avait conscience de sa présence.

Un rayon de lumière rose l'aveugla ; une douleur terrible lui troua la tête et il se frappa les yeux des mains. Je suis aveugle ! réalisa-t-il. Et en même temps que la douleur et que la lumière rose surgissaient la compréhension, une connaissance aiguë ; il sut que Zina n'était pas une femme humaine, et il sut en outre que Manny n'était pas un enfant humain. Ce n'était pas dans un monde réel qu'il se trouvait ; il le comprenait parce que le rayon de lumière rose le lui avait dit. Ce monde était un simulacre, et

quelque chose de vivant, d'intelligent et de compatissant voulait qu'il le sache. Quelque chose s'intéresse à moi et a pénétré ce monde pour m'avertir, songea-t-il, en se camouflant sous la forme de ce monde afin que le maître de celui-ci, le seigneur de ce royaume irréel, ne connaisse pas sa présence et ne sache pas que j'ai été mis au courant. C'est un secret terrible à détenir, se dit-il. Je pourrais être tué parce que je le connais. Je suis dans une...

N'AIE PAS PEUR

« D'accord », dit-il, mais il continua de trembler. Les mots dans sa tête, l'entendement dans sa tête. Mais il demeurerait aveugle, et la douleur subsistait. « Qui êtes-vous ? demanda-t-il. Dites-moi votre nom. »

SIVA

« Qui est *Siva* ? » questionna-t-il.

LE SEIGNEUR TON DIEU

Il supplia : « Ne me faites pas de mal. »

NE CRAINS RIEN, HOMME

Sa vision se mit à s'éclaircir. Il retira les mains de ses yeux. Zina se tenait devant lui, avec sa veste de daim et son jean ; il ne s'était écoulé qu'une seconde. Elle s'écartait de lui après l'avoir embrassé. Savait-elle ? Pouvait-elle savoir ? Seuls lui et Siva savaient.

Il dit : « Tu es une fée.

Une *quoi* ? fit-elle en riant.

— Cette information m'a été communiquée. Je sais. Je sais tout. Je me rappelle CY30-CY30B ; je me souviens de mon dôme. Je revois la maladie de Rybys et notre voyage vers la Terre. L'accident. Je me rappelle en entier cet autre monde, le monde réel. Il a pénétré le monde d'ici et m'a éveillé. » Il la regarda fixement et elle lui rendit son regard.

« Mon nom signifie *fée*, objecta Zina, mais ce n'est pas pour ça que j'en suis une. Emmanuel veut dire *Dieu avec nous* : il n'en est pas Dieu pour autant. »

Herb Asher annonça : « Je me souviens de Yah.

— Oh ? fit-elle. Eh bien ! Rien que ça !

— Emmanuel est Yah, affirma Herb Asher.

— Je m'en vais », dit Zina. Les mains dans les poches de sa veste, elle se dirigea rapidement vers la porte du magasin qu'elle franchit ; en un instant elle eut disparu.

Elle a la lettre, réfléchit-il. Ma lettre pour la Fox.

Il se hâta de la suivre.

Aucune trace d'elle. Il scruta toutes les directions. Des voitures, des passants, mais pas de Zina. Elle avait quitté les lieux.

Elle la postera, se dit-il. Ce pari entre elle et Emmanuel, il me concerne. Ils sont en train de parier sur moi, et c'est l'univers même qui est en jeu. Impossible. Mais le rayon de lumière rose le lui avait révélé ; il lui avait transmis toutes ces notions de manière instantanée, sans que s'écoule le temps.

Frissonnant, la tête encore douloureuse, il retourna au magasin ; il s'assit et se massa le front.

Elle va tisser un lien entre moi et la Fox, médita-t-il. Et en fonction de ce lien, selon la façon dont il évoluera, la structure de la réalité sera... Il ne savait pas trop comment définir ce qu'il en adviendrait. Mais c'était l'aboutissement : la structure même de la réalité, l'univers et tout ce qui y vivait.

C'est en rapport avec l'être, songea-t-il : une notion qu'il n'avait acquise que grâce au rayon de lumière rose, qui était un sang vivant et électrique, le sang d'une immense métaentité. *Sein* : le mot lui vint à l'esprit. Un mot allemand ; que signifiait-il ? *Das Nichts*. L'opposé de *Sein*. *Sein*, pensa-t-il, égale l'être égale l'existence égale un univers authentique. *Das Nichts* égale le néant égale le simulacre de l'univers, le rêve – dans lequel je me trouve en ce moment. Ce dernier point aussi il le savait grâce au rayon rose.

J'ai besoin d'un verre, se dit-il. Il décrocha le téléphone, introduisit la carte perforée et fut immédiatement relié à son domicile. « Rybys, prononça-t-il d'une voix étranglée, je serai en retard.

— Tu sors avec elle ? Avec cette fille ? » Sa voix était cassante.

« Non, bordel, non », s'exclama-t-il avant de raccrocher.

Dieu est le Garant de l'univers, réfléchit-il. C'est le fondement de ce qui m'a été dit. Sans Dieu il n'y a rien ; tout se disperse et disparaît.

Après avoir fermé le magasin, il monta dans son aérocar et mit le moteur en marche.

Debout sur le trottoir, il y avait une silhouette familière. Un Noir entre deux âges, bien habillé.

« Elias ! appela Herb. Qu'est-ce que tu fais ? Que se passe-t-il ?

— J'étais revenu voir si tu allais bien. » Elias Tate s'approcha du véhicule. « Tu es tout pâle.

— Monte », proposa Herb.

Elias monta.

Les deux hommes allèrent au bar ; Elias, comme toujours, commanda un Coca. Il ne buvait jamais d'alcool.

« Tu ne peux rien faire pour arrêter cette lettre, commenta-t-il en hochant la tête. Elle est sans doute déjà postée.

— Je suis un jeton de poker entre Zina et Emmanuel, soupira Herb Asher.

— Ce n'est pas la réponse éventuelle de Linda Fox l'enjeu de leur pari, constata Elias. Cela porte sur autre chose. Il n'y a aucun moyen d'établir sur quoi ils ont parié. Les bambous et les balançoires d'enfants ; l'herbe sèche... Moi aussi j'en ai des souvenirs résiduels ; je les vois en rêve. C'est une école pour enfants. Une école spéciale. J'y retourne sans cesse dans mon sommeil.

— Le monde véritable, déclara Herb.

— Apparemment. Tu en as reconstruit une partie. Ne va pas raconter autour de toi que Dieu t'a révélé que nous sommes dans un univers factice, Herb. Ne répète à personne ce que tu m'as dit.

— Est-ce que tu me crois ?

— Je crois que tu as connu une expérience très inhabituelle et inexplicable, mais je ne pense pas que ce monde soit un ersatz. Il m'a l'air parfaitement substantiel. » Il frappa sur la surface de plastique de la table qui les séparait. « Non, je n'y crois pas ; je ne crois pas à l'irréalité des mondes. Il n'y a qu'un cosmos et c'est Jéhovah qui l'a créé.

— A mon avis personne ne peut créer un univers faux, puisqu'il n'existe pas, observa Herb.

— Mais tu prétends que quelqu'un nous fait *voir* un univers qui n'existe pas. Qui est-ce ?

— Satan », répondit-il.

La tête penchée de côté, Elias le considéra.

« Il y a une façon de voir le monde réel, continua Herb. On le voit de manière occultée, comme dans un rêve, comme sous hypnose. La nature du monde est l'objet d'un changement de perceptions ; en fait ce sont les perceptions qui changent, pas le monde. *Le changement est en nous.*

— *Le Singe de Dieu*, remarqua Elias. Une théorie médiévale à propos du diable. Il singe la création légitime de Dieu en y introduisant des éléments apocryphes. C'est une idée très compliquée, épistémologiquement parlant. Cela signifie-t-il que certaines parties du monde sont fausses ? Ou que parfois c'est le monde qui est faux dans sa totalité ? Ou bien qu'il y a plusieurs mondes dont l'un est le vrai et les autres non ? Y a-t-il essentiellement un monde-matrice dont les individus perçoivent des versions différentes ? De sorte que le monde que tu vois n'est pas celui que je vois ?

— Tout ce que je sais, déclara Herb, c'est que j'ai été amené à me souvenir du monde réel. Et que je peux le comparer à ce monde où nous sommes ici, ce monde factice. J'ai un élément de comparaison, c'est tout.

— Et si ces souvenirs étaient faux ?

— Je sais qu'ils ne le sont pas.

— Comment en es-tu certain ?

— Je fais confiance au rayon de lumière rose.

— Pourquoi ?

— Je ne peux pas te donner de réponse.

— Parce qu'il a affirmé qu'il était Dieu ? Le bureau des sortilèges peut en dire autant. Ou le pouvoir démoniaque.

— Nous verrons », conclut Herb Asher. Il se demanda une fois de plus quel était l'enjeu du pari, ce qu'ils attendaient qu'il fasse.

Cinq jours plus tard il reçut chez lui un appel interurbain. Sur l'écran apparut un visage féminin légèrement joufflu et une voix timide, haletante, l'interpella. « Mr. Asher ? Ici Linda Fox. Je vous appelle de Californie. J'ai reçu votre lettre. »

Son cœur manqua un battement et se figea à l'intérieur de son thorax. « Bonjour, Linda, dit-il. Euh... miss Fox. » Il se sentait complètement engourdi.

« Voilà pourquoi je vous appelle. » Elle avait une voix douce ; une voix précipitée et excitée, comme celle d'une enfant essoufflée. « D'abord je tiens à vous remercier de votre lettre ; je suis heureuse que vous m'aimiez... je veux dire, que vous aimiez ce que je chante. La musique de Dowland vous plaît ? Vous trouvez que c'est une bonne idée de l'avoir adaptée ?

— Une idée excellente, acquiesça-t-il. J'aime spécialement *Weep you no more, sad fountains*. C'est un de mes titres préférés.

— Ce que je voulais vous demander... c'est à cause de l'entête de votre papier à lettres ; j'ai vu que vous vendez du matériel audio. Je déménage dans un mois pour m'installer dans un appartement à Manhattan et il faut que je sois tout de suite équipée avec une bonne chaîne ; nous avons des bandes enregistrées ici sur la Côte Ouest que mon producteur doit m'envoyer, et il faut que je puisse les écouter sur un vraiment bon équipement. » Ses longs cils battirent comme sous l'effet de l'appréhension. « Pourriez-vous faire le trajet jusqu'à New York la semaine prochaine pour me donner une idée du genre de chaîne que vous pourriez me monter ? Le prix ne compte pas ; ce n'est pas moi qui paie – j'ai signé un contrat avec Superba Records et ce sont eux qui assurent tous les frais.

— Bien entendu, fit-il.

— Ou si vous préférez je peux aller vous voir moi-même à Washington, continua-t-elle. Ce qui vous arrange le mieux. Il faut que tout soit fait très vite ; ils m'ont dit d'insister là-dessus. Tout ça est si passionnant pour moi ; je viens de signer mon contrat, et j'ai un nouvel agent. Je ferai des vidéodisques plus tard, mais pour le moment nous commençons avec des bandes audio. Est-ce que vous pourriez vous en charger ? Je ne sais vraiment pas à qui d'autre m'adresser. Il y a des tas de magasins spécialisés dans l'électronique ici sur la Côte Ouest, mais je n'en connais aucun sur la Côte Est. Je suppose que je devrais peut-être en contacter un à New York, mais Washington n'est pas si loin, n'est-ce pas ? C'est-à-dire que vous pourriez peut-être faire

le voyage ? Bien entendu, tous vos frais de déplacement seraient remboursés par Superba et par mon producteur – il travaille avec eux.

— Aucun problème.

— Bon. Alors voilà mon numéro à Sherman Oaks et je vous donnerai aussi celui de Manhattan. Au fait, comment connaissiez-vous mon adresse à Sherman Oaks ? Je ne figure pas à l'annuaire.

— Par un ami qui travaille dans l'industrie du disque. Les relations, vous savez. Je suis dans la même branche.

— Vous m'avez écoutée au *Golden Hind* ? L'acoustique y est particulière. Vous m'entendiez bien ? Votre visage ne m'est pas inconnu ; il me semble vous avoir vu dans l'assistance. Vous étiez debout dans un coin.

— J'avais un petit garçon avec moi.

— Oui, c'est ça ; je vous ai bien vu. Vous me regardiez avec une expression... tellement inhabituelle. C'est votre fils ?

— Non, répondit-il.

— Vous êtes prêt à noter ces deux numéros ? »

Elle les lui donna et il les écrivit d'une main qui tremblait. « Je vais vous installer une chaîne absolument terrible, parvint-il à prononcer. J'ai eu un plaisir immense à vous parler. Je suis persuadé que vous allez devenir une très grande vedette. On vous écouterait et on vous regarderait à travers toute la galaxie. Croyez-moi. Je le sais.

— Vous êtes trop gentil, dit Linda Fox. Il faut que je vous quitte maintenant. Merci. Alors je compte sur vous ? Au revoir. J'attends votre appel. Et n'oubliez pas, c'est urgent, ça ne peut pas être remis. Il y a des tas de problèmes mais... c'est si excitant. Au revoir. » Elle raccrocha.

En raccrochant à son tour Herb Asher proféra à haute voix : « Putain, je ne peux pas y croire. »

Derrière lui Rybys remarqua : « Elle t'a appelé personnellement. C'est vraiment quelque chose. Tu vas lui monter une installation ? Ça veut dire que...

— Ça m'est égal d'aller à New York. J'achèterai les éléments là-bas ; pas besoin de les transporter à partir d'ici.

— Tu vas emmener Elias ?



— On verra », fit-il, l'esprit embrumé, vibrant d'émerveillement.

« Félicitations, dit Rybys. J'ai l'intuition que je devrais t'accompagner, mais si tu promets de ne pas...

— Tout ira bien », répondit-il en l'écoutant à peine. « Linda Fox, poursuivit-il. Elle m'a appelé. *Je lui ai parlé.*

— Tu ne m'as pas raconté que Zina et son petit frère avaient fait un pari ? Pour savoir si elle te répondrait ou pas, c'est bien ça ?

— Oui, confirma-t-il, il y a un pari en jeu. » Mais il se moquait du pari. Je vais la voir, se dit-il. Je vais visiter son nouvel appartement de Manhattan, passer une soirée avec elle. Des vêtements ; il me faut des vêtements neufs. Je dois faire bon effet.

« Tu crois qu'elle va monter jusqu'à quel prix ? demanda Rybys.

— Là n'est pas la question », lança-t-il sauvagement.

Rybys se déroba. « Je suis désolée. Je voulais simplement savoir : ce sera du matériel de quelle qualité ?

— Elle aura la meilleure chaîne qu'on peut se payer. Ce que je voudrais moi. Mieux que ce que j'ai.

— Ce sera peut-être une bonne publicité pour le magasin. » Il la fusilla du regard.

« Qu'est-ce qu'il y a ? questionna Rybys.

— Linda Fox, dit-il simplement. C'était elle qui m'appelait. Je ne peux pas y croire.

— Il faudrait prévenir Zina et Emmanuel. J'ai leur numéro. » Non, pensa-t-il. C'est moi que ça regarde. Pas eux.

Emmanuel dit à Zina : « Nous y voilà. On va voir maintenant comment la situation va évoluer. Il va s'envoler pour New York d'ici peu.

— Tu sais déjà ce qui va se passer ? interrogea Zina.

— Ce que je veux savoir, c'est si tu retireras ton monde de rêves creux s'il la trouve...

— Il la trouvera insipide, affirma Zina. C'est une idiote à la tête vide, et il s'écartera d'elle parce que tu ne peux pas donner de la réalité à une chose comme ça.

— Nous verrons, dit Emmanuel.

— Oui, nous verrons. Une créature insignifiante attend Herb Asher. Elle a du respect pour *lui*. »

C'est précisément là, se dit Emmanuel dans le tréfonds de son esprit secret, que tu as *commis ton erreur*. Herb Asher ne se nourrit pas de son adoration pour elle ; c'est la réciprocité qui est nécessaire, et tu m'en as donné le moyen. Quand tu l'as dévalorisée ici dans ton domaine, tu lui as accidentellement communiqué de la substance.

Et cela, songea-t-il, parce que tu ignores ce qu'est la substance ; c'est au-delà de toi. Mais au contraire c'est *mon* domaine.

« Je pense, fit-il, que tu as déjà perdu. »

Zina répondit avec ravissement : « Mais tu ne sais même pas dans quel but je joue ! Tu ne connais pas plus mes objectifs que tu ne me connais moi ! »

C'est possible, réfléchit-il.

Mais en revanche je me connais moi-même ; et... je connais mes objectifs.

Vêtu d'un élégant complet qui lui avait coûté une fortune, Herb Asher prit place à bord d'une fusée commerciale de classe grand luxe à destination de New York. Sa serviette à la main – elle contenait des documentations sur les plus récents modèles mis sur le marché – il regarda par le hublot pendant que se déroulait le voyage de trois minutes. La fusée entama sa descente presque aussitôt.

C'est le moment le plus merveilleux de ma vie, monologua-t-il intérieurement quand les rétrofusées furent mises à feu. Me voilà un personnage sorti des pages d'un magazine pour hommes.

Heureusement que Rybys n'était pas venue.

« Mesdames et messieurs, annoncèrent les haut-parleurs, nous venons d'atterrir au spatioport Kennedy. Veuillez rester sur vos sièges en attendant le signal sonore ; ensuite vous pourrez sortir par l'avant de l'appareil. Merci d'avoir emprunté Delta Space-lines.

— Bonne journée », dit le robot steward à Herb Asher quand celui-ci quitta la fusée d'un pas vif.

« A vous aussi, répondit Herb. Et tout ce que vous pouvez désirer. »

Il s'envola directement par taxi pour l'*Essex House* où il avait réservé – au diable l'avarice ! – pour les deux jours suivants. Après avoir défait ses bagages, passé en revue les superbes aménagements de sa chambre et absorbé un comprimé de Valzine (le meilleur parmi la plus récente génération de stimulants corticaux), il appela le numéro de Linda Fox à Manhattan.

« C'est merveilleux de savoir que vous êtes en ville, dit-elle. Pouvez-vous venir maintenant ? J'ai des visiteurs mais ils s'en vont. Il faut qu'on prenne notre temps pour choisir soigneusement cet équipement. Quelle heure est-il ? J'arrive seulement de Californie.

— Sept heures du soir, heure de New York, l'informa-t-il.

— Vous avez dîné ?

— Non », fit-il. C'était comme un fantasme, comme un rêve éveillé. Je me sens comme un enfant, pensa-t-il. En train de lire mes *Pennies d'argent*. J'ai trouvé un penny d'argent et je suis parvenu jusqu'ici. Là où j'ai toujours eu envie d'être. Comme le marin qui revient au port.

Et il n'y a personne ici pour me dire qu'elle ressemble à une serveuse de pizzeria, se rappela-t-il.

« J'ai de quoi manger ici ; j'observe un régime santé. Si ça vous tente... il y a du vrai jus d'orange, des germes de soja, des aliments organiques. Je suis contre la consommation de chair animale.

— Parfait, dit-il. N'importe quoi. Tout ce que vous voudrez. »

Quand il se présenta chez elle – dans un immeuble de super grand standing – il la trouva en short blanc et pull à col roulé ; pieds nus, elle l'accueillit dans le salon. Il n'y avait aucun mobilier ; elle n'avait pas encore emménagé. Dans la chambre il y avait un sac de couchage et une valise ouverte. Les chambres étaient grandes et, de la baie vitrée, on avait une vue panoramique sur Central Park.

« Salut », dit-elle en tendant la main. « C'est moi Linda. Ravie de vous connaître, Mr. Asher.

— Appelez-moi Herb.

— Sur la Côte Ouest, on présente toujours les gens par leurs prénoms ; j'essaie de me débarrasser de cette habitude mais je n'y arrive pas. J'ai grandi en Californie du Sud, à Riverside. » Elle ferma la porte derrière lui. « C'est sinistre sans meubles, hein ? Mon agent est en train de les choisir ; ils seront ici après-demain. Enfin, il ne les choisit pas tout seul ; je l'aide. Voyons vos brochures. » Elle avait remarqué sa serviette et ses yeux brillaient d'impatience.

Elle ressemble effectivement *un peu* à une serveuse de pizzeria, reconnut-il. Mais ça ne fait rien. Son teint, sous la lumière crue du plafonnier, n'était pas aussi clair qu'il l'avait cru ; et il remarqua qu'elle avait même un peu d'acné.

« On peut s'asseoir par terre », proposa-t-elle. Elle se laissa tomber, les genoux relevés, adossée au mur. « Voyons un peu tout ça. Je me fie entièrement à vous. »

Il commença : « Je suppose que vous voulez du matériel professionnel. L'équivalent de ce qu'on a en studio, pas ce qu'il y a chez les particuliers.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? » Elle montrait du doigt une photo représentant d'énormes enceintes. « On dirait des frigos.

— C'est un vieux modèle », répondit-il en passant à la page suivante. « Ça fonctionne à partir d'un plasma dérivé de l'hélium. Mais maintenant c'est un peu dépassé ; je vais vous montrer quelque chose de plus récent. »

Tout était si merveilleux qu'il avait le sentiment d'imaginer cette scène.

Ils passèrent les deux heures suivantes assis contre le mur, à feuilleter les catalogues. Malgré l'enthousiasme énorme dont elle faisait preuve, Linda Fox finit à la longue par se lasser.

« J'ai faim, annonça-t-elle. Je n'ai pas vraiment avec moi les vêtements qu'il faut pour aller au restaurant ; on se met sur son trente et un ici – ce n'est pas comme en Californie du Sud où on peut s'habiller n'importe comment. Où êtes-vous descendu ?

— A l'*Essex House*. »

Se levant et s'étirant, elle proposa : « Allons-y et on se fera servir à dîner dans votre chambre. D'accord ?

— Formidable », dit-il en se levant à son tour avec quelque raideur.

Après le dîner qu'ils avaient pris ensemble dans la chambre d'hôtel, Linda Fox se mit à faire les cent pas, les bras croisés. « Vous voulez que je vous raconte ? fit-elle. Je n'arrête pas de faire un drôle de rêve où je suis la chanteuse la plus célèbre de la galaxie. Exactement ce que vous m'avez dit la première fois qu'on s'est parlé. Des fantasmes qui viennent de mon subconscient, je suppose. Je fais plein d'enregistrements, je donne des tas de concerts et je suis bourrée d'argent. Je côtoie des gens importants, que je n'ai jamais vus en fait, des gens haut placés dans le domaine du spectacle. Et nous donnons sans cesse des tournées, nous allons partout. Commandez du vin, voulez-vous ? Je n'y connais rien en vins français, c'est vous qui décidez. »

Il n'était pas non plus expert en vins français, mais il se fit transmettre la carte des vins du principal restaurant de l'hôtel et, sur les conseils du sommelier, commanda une bouteille d'un bourgogne coûteux.

« Il est délicieux », commenta Linda Fox qui s'était pelotonnée sur le lit, ses jambes nues repliées sous elle. « Parlez-moi de vous ? Il y a longtemps que vous êtes dans la vente du matériel audio ?

— Pas mal d'années, indiqua-t-il.

— Comment avez-vous fait pour échapper au service militaire ? »

La question le laissa perplexe. A sa connaissance le service militaire avait été aboli des années auparavant.

« Ah bon ? » s'étonna Linda quand il le lui eut précisé. Les sourcils froncés, l'air intrigué, elle dit : « C'est curieux. J'étais persuadé qu'il y avait un service militaire, et que beaucoup d'hommes y échappaient en émigrant sur les mondes-colonies. Avez-vous déjà quitté la Terre ?

— Non, déclara-t-il. Mais j'aimerais bien essayer le voyage interplanétaire, à titre d'expérience. » S'asseyant à côté d'elle

sur le lit, il plaça son bras derrière elle comme si c'était par hasard ; elle ne s'écarta pas. « Et atterrir sur une autre planète, ce doit être une sacrée sensation.

— Moi je me trouve parfaitement bien ici. » Elle renversa la tête en arrière pour l'appuyer contre son bras et ferma les yeux. « Massez-moi le dos, dit-elle.

Je suis courbatue d'être restée contre ce mur ; j'ai une douleur ici. » Se penchant en avant, elle se toucha le milieu de la colonne vertébrale. Il se mit à lui masser le cou. « Ça fait du bien, murmura-t-elle.

— Allongez-vous, je pourrai exercer davantage de pression.

— D'accord. » Elle sauta du lit et, pieds nus, fit quelques pas dans la chambre. « Quelle belle chambre. Je n'étais jamais venue à l'*Essex House*. Vous êtes marié ?

— Non. » Inutile de lui parler de Rybys. « Je l'ai été mais je suis divorcé.

— Le divorce, c'est pénible, non ? » Elle se coucha à plat ventre sur le lit, les bras écartés.

Se baissant vers elle, il lui embrassa la nuque.

« Non, fit-elle.

— Pourquoi ?

— Je ne peux pas.

— Vous ne pouvez pas quoi ? demanda-t-il.

— Faire l'amour. J'ai mes règles. »

*Ses règles ? Linda Fox avait des règles ?* Cette notion l'emplissait d'un sentiment d'incrédulité. Il se redressa et s'écarta d'elle, se tenant le buste très droit.

« Je suis désolée », dit-elle. Elle semblait détendue. « Commencez autour des épaules, indiqua-t-elle. Je sens qu'elles sont raides. J'ai sommeil. Ce doit être le vin. Un si... » Elle bâilla. « Bon vin.

— Oui », fit-il, toujours assis à distance d'elle.

Soudain elle rota ; sa main se porta à sa bouche.

« Oh ! *pardon* », dit-elle.

Il repartit à Washington le lendemain matin. Elle était rentrée passer la nuit chez elle, mais l'affaire était à l'eau de toute façon à cause de cette histoire de règles. A deux reprises

elle avait mentionné – de façon superflue, avait-il jugé – qu'elle avait toujours très mal au ventre dans ces périodes-là et que c'était le cas en ce moment. Lors du voyage de retour il se sentait fatigué, mais en tout cas il avait conclu le marché sur la base d'une grosse somme ; Linda Fox avait signé le bon de commande d'une chaîne stéréo haut de gamme, et il reviendrait plus tard pour superviser l'installation d'un système d'enregistrement vidéo. L'un dans l'autre, ç'avait été un déplacement profitable.

Et pourtant... l'essentiel de sa démarche avait échoué à cause de Linda Fox... parce que c'était le mauvais moment. Son cycle menstruel, songea-t-il. Linda Fox a des règles et elle a mal au ventre ? s'interrogea-t-il. Je n'y crois pas. Mais il faut bien admettre que c'est vrai. Ou bien ç'avait été un prétexte ? Non, ce n'était pas un prétexte. C'était la vérité.

Quand il arriva chez lui sa femme l'accueillit par une seule question. « Vous avez couché ensemble ?

— Non », fit-il. Question de déveine, ajouta-t-il intérieurement.

« Tu as l'air fatigué, observa Rybys.

— Fatigué mais content. » L'expérience avait été satisfaisante et enrichissante ; Linda Fox et lui étaient restés à parler ensemble pendant des heures. C'était une personne agréable à connaître, songea-t-il. Décontractée, enthousiaste ; une chic fille. Solide. Sans rien d'affecté. Elle me plaît, se dit-il. Ce sera bien de la revoir.

Et je sais qu'elle ira loin.

C'était étrange, la force en lui de cette intuition ; cette certitude qu'il avait du futur succès de Linda Fox. Mais elle était tout simplement tellement bonne, il n'y avait pas d'autre explication.

« Comment est-elle ? s'informa Rybys. Le genre à parler sans arrêt de sa carrière, probablement.

— Elle est tendre, gentille et modeste, dit-il, et complètement sans façon. On a parlé de tas de choses.

— Je pourrais la rencontrer une autre fois ?

— Pourquoi pas ? Je dois y retourner. Et elle envisage de venir ici pour visiter le magasin. — Sa carrière démarre en ce

moment même – elle va avoir le triomphe qu'elle mérite et j'en suis heureux pour elle, vraiment. »

Si seulement elle n'avait pas eu ses règles... mais enfin c'est la vie, se dit-il. C'est ce qui fait la trame de la réalité. Linda sous cet angle est une femme comme toutes les autres femmes. Ça fait partie du tableau.

Je l'aime quand même, décida-t-il. Même si nous ne sommes pas allés au lit ensemble. Le plaisir de sa compagnie : c'était suffisant.

Le petit garçon dit à Zina Pallas : « Tu as perdu.

— Oui, j'ai perdu, reconnut-elle en hochant la tête. Tu l'as rendue réelle et il s'intéresse toujours à elle. Le rêve pour lui n'est plus un rêve ; c'est la réalité ramenée au niveau des déceptions.

— Ce qui est la marque de l'authenticité.

— Je te le concède. Félicitations. » Zina tendit la main à Emmanuel et il la lui serra.

« Et maintenant, déclara le petit garçon, tu vas me dire *qui tu es*. »



Zina répondit : « Oui, je te dirai qui je suis, Emmanuel, mais je ne laisserai pas ton monde revenir. Le mien est préférable. Herb Asher mène une vie plus heureuse ; Rybys est vivante... Linda Fox est réelle...

— Je te rappelle que c'est moi qui l'ai rendue réelle, pas toi.

— Tu veux les rendre au monde que tu leur avais donné ? Avec l'hiver, la glace et la neige ? Moi j'ai ouvert la prison ; j'ai amené le printemps. J'ai déposé le Procurator Maximus et le chef prélat. Laissons les choses rester ainsi.

— Je vais transmuier ton monde en réalité, dit-il. J'ai déjà commencé. Je me suis manifesté à Herb Asher quand tu l'as embrassé ; j'ai pénétré ton monde sous ma vraie forme. Je vais faire de lui *mon* monde, étape par étape. Mais ce qu'il faut, c'est que les gens se souviennent. Ils peuvent vivre dans ton monde mais ils doivent savoir qu'il en a existé un pire et qu'ils étaient forcés d'y, vivre. J'ai restitué à Herb Ahser ses souvenirs, mais les autres continuent de faire leurs rêves.

— Ce qui pour ma part me convient.

— Et maintenant dis-moi qui tu es.

— Allons nous promener main dans la main, suggéra-t-elle. Comme Beethoven et Goethe : comme deux amis. Emmène-nous au Stanley Park en Colombie britannique et nous y observerons les animaux, les loups, les grands loups blancs. C'est un parc magnifique, et Lionsgate Bridge est superbe ; Vancouver en Colombie britannique est la plus belle ville de la Terre.

— C'est vrai, avoua-t-il. J'avais oublié.

— Et ensuite je veux que tu demandes si tu détruirais ou changerais ces choses. Si, après avoir vu une telle beauté, tu ferais venir ton grand et terrible jour où tous les arrogants et

méchants seront de la paille qui s'embrasera, ne laissant d'eux ni branche ni racine. D'accord ?

— D'accord », acquiesça Emmanuel.

Zina formula :

*« Nous sommes les esprits de l'air  
Qui des humains prenons soin.*

— Vraiment ? » fit-il. Parce que s'il en est ainsi, songea-t-il, tu es un esprit atmosphérique, autrement dit un ange.

Zina ajouta :

*« Venez, oiseaux chanteurs du ciel,  
Éveillez-vous et assemblez-vous dans ce bois ;  
Mais loin d'ici ceux de mauvais présage,  
Et place aux bons et aux innocents.*

— Que dis-tu ? demanda Emmanuel.

— Emmène-nous d'abord au Stanley Park, déclara Zina. Car si tu nous y emmènes, nous y serons vraiment ; ce ne sera pas un rêve. »

C'est ce qu'il fit.

Ils marchèrent ensemble à travers les pelouses verdoyantes, au milieu des grands arbres. Ceux-ci, il le savait, n'avaient jamais été coupés ; c'était la forêt primordiale. « C'est infiniment beau, confia-t-il à Zina.

— C'est le monde, répondit-elle.

— Dis-moi qui tu es. » Zina répliqua : « Je suis la Torah. »

Au bout d'un instant Emmanuel énonça : « Alors je ne peux rien faire concernant l'univers sans te consulter.

— Et tu ne peux rien faire concernant l'univers qui soit contraire à ce que j'exprime, affirma Zina. Ainsi que tu l'as toi-même décidé, au commencement, en me créant. Tu m'as donné vie ; je suis un être vivant qui pense. Je suis le plan de l'univers, son schéma. C'est ce que tu as voulu et il en est ainsi.

— C'est pourquoi tu m'as donné l'ardoise, dit Emmanuel.

— Regarde-moi », dit Zina.

Il la regarda – et vit une jeune femme qui portait une couronne, assise sur un trône. « Malkuth, déclara-t-il.

« *Le plus bas des dix sefiroth* – des rameaux de l'Arbre de Vie.

— Et toi tu es l'Eternel et Infini En Sof, ajouta Malkuth. Le premier et le plus élevé des *sefiroth*.

— Tu avais prétendu être la Torah.

— Dans le *Zohar*, indiqua Malkuth, la Torah est dépeinte comme une belle jeune fille qui vit seule, retirée dans un grand château. Son amoureux secret vient au château pour la voir, mais il ne peut qu'attendre inutilement dehors dans l'espoir de l'apercevoir fugitivement. Enfin elle apparaît à la fenêtre et il peut la regarder, mais seulement un bref instant. Plus tard elle s'attarde à la fenêtre et il peut donc parler avec elle ; pourtant elle continue de cacher son visage sous un voile... et ses réponses aux questions de son amoureux sont évasives. Finalement, après très longtemps, quand il désespère de jamais parvenir à la connaître, elle lui permet de voir enfin son visage. »

Emmanuel commenta : « Révélant ainsi à son amoureux tous les secrets qu'elle avait gardés enfouis dans son cœur. Je connais le *Zohar*. Tu as raison.

— Alors tu me connais maintenant. En Sof, dit Malkuth. Est-ce que cela te plaît ?

— Non, répondit-il, car ce que tu dis est vrai, mais il reste encore un voile à retirer de ton visage. Une dernière étape à franchir.

— Exact, mais tu dois trouver par quel chemin.

— J'y parviendrai. Je suis si près maintenant.

— Tu as deviné, mais ce n'est pas suffisant. Il faut faire mieux que deviner ; il faut *savoir*.

— Que tu es belle, Malkuth, s'écria-t-il. Bien sûr que tu es ici dans le monde et que tu aimes le monde ; tu es le rameau qui représente la Terre. Tu es la matrice de toute chose ; les neuf autres *sefiroth* de l'Arbre sont engendrés par toi.

— Même Kether qui est le plus haut, dit calmement Malkuth.

— Tu es Diane, la reine des fées, dit-il. Tu es Pallas Athénée, l'esprit de la guerre juste ; tu es la reine du printemps, tu es Hagia Sophia, la Sainte Sagesse ; tu es la Torah qui est la formule et le plan de l'univers ; tu es Malkuth de la Kabbale, le plus bas des dix rameaux de l'Arbre de Vie ; et tu es ma compagne et mon amie, mon guide. Mais qu'es-tu réellement ? Sous tous ces déguisements ? Je sais ce que tu es, et... » Il posa sa main sur la sienne. « Je commence à me souvenir. La Chute, quand l'Essence divine a été déchirée en deux.

— Oui », fit-elle en approuvant de la tête. « Tes souvenirs remontent jusque-là maintenant. Jusqu'au commencement.

— Donne-moi le temps. Juste encore un peu de temps. C'est difficile. C'est pénible. »

Elle dit : « J'attendrai. » Et, assise sur son trône, elle attendit. Elle avait attendu des milliers d'années, et il pouvait lire sur son visage l'acceptation patiente et placide d'attendre plus longtemps, autant qu'il serait nécessaire. Tous deux avaient su depuis le commencement que ce moment viendrait, quand ils seraient à nouveau réunis. Ils étaient réunis maintenant, comme ils l'avaient été originellement. La seule chose qu'il avait à faire était de la nommer. Nommer, c'est savoir, pensa-t-il. Savoir et mander ; appeler.

« Dois-je te dire ton nom ? » lui demanda-t-il.

Elle sourit de son adorable sourire dansant, mais nulle malice ne brillait dans ses yeux ; au contraire c'était de l'amour qui miroitait vers lui, de vastes étendues d'amour.

Nicolas Boulkovski, dans son uniforme de l'Armée Rouge, se préparait à prononcer un discours devant une foule de fidèles du Parti sur la plus grande place de Bogota, en Colombie, où les efforts de recrutement avaient été récemment fructueux. Si le Parti pouvait faire basculer la Colombie dans le camp antifasciste, ce serait une compensation à la perte désastreuse de Cuba.

Toutefois, un cardinal de l'Église catholique romaine avait récemment fait son apparition – ce n'était pas une personnalité locale mais un Américain, envoyé par le Vatican pour contrecarrer les activités du P.C. De quel droit cherchent-ils à exercer une ingérence ? se demanda Boulkovski. Boulkovski : il

avait renoncé à ce nom et se faisait appeler maintenant général Gomez.

Il dit à son conseiller colombien : « Passez-moi le dossier concernant ce cardinal Harms.

— Oui, camarade Général. »

Étudiant le dossier, Boulkovski déclara : « Il a la tête à l'envers. C'est un maniaque de la théologie. Le Vatican a mal choisi son homme. » Nous n'en ferons qu'une bouchée, se dit-il avec satisfaction.

« On dit qu'il a du charisme, remarqua son conseiller. Il attire les foules partout où il passe.

— Il s'attirera surtout une matraque sur le crâne s'il se montre en Colombie », jeta Boulkovski.

En tant qu'invité distingué d'un tête-à-tête télévisé diffusé l'après-midi, le cardinal Fulton Statler Harms, de l'Église catholique romaine, était tombé dans son habituel verbiage pompeux. Le présentateur, qui attendait le moment de l'interrompre pour laisser la place à la publicité, paraissait mal à l'aise.

« Leur politique, déclarait Harms, suscite le désordre, et c'est de ce désordre qu'ils tirent parti. L'agitation sociale est la pierre angulaire du communisme athée. Tenez, je vais vous donner un exemple.

— Nous reprendrons notre émission dans un instant », plaça le présentateur dont la caméra vint cadrer les traits débonnaires. « Mais voici d'abord quelques messages publicitaires. »

Pendant qu'ils n'étaient pas à l'image, Fulton Harms demanda au présentateur : « Où en est le marché de l'immobilier ici à Détroit ? J'ai des fonds à investir, et il s'avère que l'achat de locaux commerciaux reste un des meilleurs placements.

— Il faudrait que vous consultiez... » Le présentateur reçut un signal lumineux de la régie et, immédiatement, reprit son expression de façade. D'une voix à la fois familière et professionnelle, il enchaîna : « Nous sommes aujourd'hui en compagnie du cardinal Fulton Statler Harmer...

— Harms, corrigea son interlocuteur.

— ... Harms, du diocèse de...

— Archidiocèse, rectifia une fois de plus Harms, vexé.

— ... de Détroit, poursuivit le présentateur. Cardinal, n'est-ce pas un fait que dans beaucoup de pays catholiques, notamment ceux du Tiers Monde, il n'existe pratiquement pas de classes moyennes ? Que la société est divisée entre une élite de nantis et une population pauvre et non éduquée n'ayant aucun espoir d'améliorer son sort ? Y a-t-il une sorte de corrélation entre l'Église et cette situation déplorable ?

— Eh bien, fit Harms, embarrassé.

— Exposons la situation selon un autre point de vue », continua le présentateur, parfaitement détendu et maître de la situation. « Est-ce que l'Église n'a pas freiné les progrès économiques et sociaux pendant des siècles ? Est-ce que l'Église n'est pas en fait une institution réactionnaire qui favorise une minorité tout en exploitant la multitude, grâce à l'usage qu'elle fait de la crédulité humaine ? N'est-ce pas là une bonne manière de présenter les choses, cardinal ?

— L'Église, prononça Harms faiblement, s'occupe du bien-être spirituel de l'homme ; elle est responsable de son âme.

— Mais pas de son corps.

— Les communistes réduisent en esclavage à la fois le corps et l'âme des individus, protesta Harms. Alors que l'Église...

— Désolé, cardinal, coupa le présentateur, mais nous avons épuisé notre temps d'antenne. Nous nous entretenions aujourd'hui avec...

— ... libère l'homme du péché originel », acheva Harms.

Le présentateur lui lança un coup d'œil.

« L'homme est né dans le péché », ajouta Harms, incapable de rassembler ses pensées.

« Merci, cardinal Fulton Statler Harms, conclut le présentateur. Et maintenant... »

Encore de la publicité. Harms gémit intérieurement. C'est drôle, rumina-t-il en se levant du siège confortable où on l'avait installé, j'ai parfois l'impression vague d'avoir connu des jours meilleurs.

Ce sentiment l'habitait sans qu'il puisse le préciser. Et dire qu'il faut maintenant que j'aille dans ce pays pourri, la Colombie, réfléchit-il. Comme si mon premier bref séjour là-bas ne m'avait pas suffi, je dois m'envoler cet après-midi pour y retourner. Je suis attaché à un fil et on me fait bouger à volonté. Un coup en Colombie, retour à Détroit, départ pour Baltimore, et puis encore la Colombie. Je suis Cardinal et il faut que je tolère ça ? J'ai bien envie de me désister.

Ce n'est pas le meilleur de tous les mondes possibles, se dit-il en se dirigeant vers l'ascenseur. Et en plus je me fais insulter à la télévision.

*Libéra me Domine*, dit-il au fond de lui en un appel muet ; sauve-moi, mon Dieu. Pourquoi ne m'écoute-t-il pas ? se demanda-t-il. Peut-être qu'il n'y a pas de Dieu ; c'est peut-être les communistes qui ont raison. S'il y a un Dieu, en tout cas, il ne fait certainement rien pour *moi*.

Avant de quitter Détroit, décida-t-il, j'irai demander conseil à mon agent de change pour des placements immobiliers. Si j'en ai le temps.

Rybys, se traînant d'un pas lourd dans le salon, annonça : « Je suis rentrée. » Elle referma la porte et enleva son manteau. « Le docteur dit que c'est un ulcère. Un ulcère du pylore, il a appelé ça. Il faut que je prenne du phénobarbital et des gouttes de Maalox.

— Ça te fait toujours mal ? » questionna Herb Asher ; il fouillait dans sa collection de bandes, à la recherche de l'enregistrement de la *Deuxième Symphonie* de Mahler.

« Tu pourrais me verser un verre de lait ? » Rybys se laissa tomber sur le canapé. « Je suis vidée. » Son visage, bouffi et grisâtre, semblait avoir gonflé. « Et ne mets pas de musique forte. Je ne peux pas supporter le bruit pour le moment. Pourquoi n'es-tu pas au magasin ?

— C'est mon jour de congé. » Il trouva la bande de la *Deuxième* de Mahler. « Je vais me la passer sur le casque pour ne pas te déranger.

— Moi j'ai envie de te parler de mon ulcère, riposta Rybys. J'ai appris des choses intéressantes sur les ulcères – je me suis

arrêtée à la bibliothèque. » Elle lui montra un dossier. « J'ai ici la photocopie d'un article récent. Il y a une théorie qui...

— Je vais me mettre la *Deuxième Symphonie* de Mahler, coupa-t-il.

— C'est ça, très bien, vas-y », lança-t-elle d'une voix amère et sardonique. « Mets-la-toi, ta symphonie de merde.

— Je ne peux rien pour ton ulcère.

— Tu peux au moins m'écouter.

— Bon, je vais chercher ton lait. » Il se rendit à la cuisine. Est-ce qu'il faut vraiment que ce soit comme ça ? songea-t-il. Est-ce qu'il faudra que je l'entende geindre et se plaindre jusqu'à la fin des temps ?

Si je pouvais écouter la *Deuxième*, ça me ferait du bien. La seule et unique symphonie où on joue du tambour basse avec un *ruthe*, un petit balai de rotin, réfléchit-il. Dommage que Mahler n'ait jamais vu de pédale wah-wah ; il l'aurait sûrement utilisée dans une de ses œuvres.

De retour au salon, il tendit à sa femme son verre de lait.

« Qu'est-ce que tu as foutu ? interrogea-t-elle. Tu n'as rien nettoyé ni rangé.

— Je téléphonais à New York.

— A Linda Fox.

— Oui, dit-il. Pour sa chaîne.

— Quand vas-tu retourner la voir ?

— J'irai superviser l'installation quand tout sera en place.

— Tu l'aimes vraiment, formula Rybys.

— C'est une bonne cliente.

— Non, je veux dire personnellement. Tu l'aimes, *elle*. » Elle marqua un temps, puis annonça : « Herb, je pense que je vais divorcer.

— Tu parles sérieusement ?

— Tout à fait.

— Parce qu'il y a Linda Fox ?

— Non, parce que j'en ai marre que cet appartement soit une porcherie. Marre de faire la cuisine pour toi et tes amis. Et marre surtout d'Elias qui s'amène toujours ici sans prévenir et qui fait comme chez lui. La moitié de ce qu'on dépense pour bouffer, c'est pour lui. On dirait un mendiant. Il a l'air d'un



mendiant. Et ses conneries dans le style “Bientôt la fin du monde”, je n’en peux plus. » Elle se tut, puis grimaça de douleur.

« Ton ulcère ? demanda-t-il.

— Oui, mon ulcère. L’ulcère que j’ai attrapé à force de me tracasser pour...

— Je vais au magasin », dit-il en se dirigeant vers la porte.  
« Au revoir.

— Au revoir, Herb Asher, proféra Rybys. Laisse-moi seule et va voir tes jolies clientes et écouter ton super-matériel à un demi-million de dollars que tu ne pourrais même pas te payer. »

Il referma la porte derrière lui. Un instant après il s’envolait dans son aérocar.

Plus tard le même jour, quand il n’y eut plus de clients dans le magasin, il s’installa dans la salle d’écoute en compagnie de son associé. « Elias, lui dit-il, je crois que Rybys et moi, c’est fini.

— Qu’est-ce que tu comptes faire ? objecta Elias. Tu es habitué à vivre avec elle ; ça fait partie de toi de t’occuper d’elle. De satisfaire ses besoins.

— Psychiquement, elle est malade.

— Tu le savais en l’épousant.

— Elle n’arrive pas à fixer son attention. Elle s’éparpille. C’est ce que les tests ont montré. C’est pour ça qu’elle est tellement désordonnée ; elle ne peut pas penser et agir en même temps ; elle ne peut pas se concentrer. » L’Esprit de l’Effort futile, se dit-il.

« Ce qu’il te faudrait, conseilla Elias, c’est un fils. J’ai vu l’affection que tu avais pour Manny, le petit frère de cette jeune femme. Pourquoi est-ce que tu n’essaierais pas de... » Il s’interrompit. « Enfin ça ne me regarde pas.

— Si jamais j’avais une liaison avec quelqu’un, je saurais qui ce serait. Mais jamais elle ne ferait attention à moi.

— Cette chanteuse ?

— Oui.

— Tente ta chance, suggéra Elias.

— Ce n’est pas à ma portée.

— Personne ne sait ce qui est à sa portée. C'est Dieu qui décide.

— Elle va être célèbre dans toute la galaxie. »

Elias rétorqua : « Mais elle ne l'est pas encore. Si tu dois faire un pas vers elle, fais-le maintenant.

— La Fox, dit Herb Asher. C'est comme ça que je la désigne quand je pense à elle. » Une phrase lui passa brusquement par la tête :

*Vous êtes avec la Fox, et la Fox est avec vous !*

C'était Linda Fox en train de parler au lieu de chanter. Il ignorait d'où lui venait cette notion et quel en était le sens. De vagues souvenirs à nouveau, un mélange de... il ne savait pas quoi. Une Linda Fox plus agressive ; plus professionnelle et dynamique. Et en même temps tellement éloignée. Comme à des millions de kilomètres de distance. Comme un signal en provenance d'une étoile.

Depuis les étoiles lointaines, songea-t-il. La musique et le son des cloches.

« Je vais peut-être émigrer sur un monde-colonie, dit-il.

— Rybys est trop malade pour ça.

— Je m'en irai seul.

— Tu ferais mieux de prendre rendez-vous avec Linda Fox, assura Elias. Si tu peux arranger ça. Tu la reverras. N'abandonne pas encore. Fais un essai. La base de la vie, c'est d'essayer.

— Bon, j'essaierai », accepta Herb Asher.

Main dans la main, Emmanuel et Zina marchaient à travers les sombres bois du Stanley Park. « Tu es moi, dit-il. Tu es la *Shekhina*, la Présence immanente qui n'a jamais quitté le monde. » La face féminine de Dieu, songea-t-il. Connue des Juifs et d'eux seuls. Au moment de la chute primordiale, l'Essence divine s'est scindée en une part transcendante séparée du monde, qui était En Sof, et une autre part, la part féminine immanente, qui est demeurée avec le monde tombé, avec Israël.

Ces deux portions de l'Essence divine, pensa-t-il, ont été séparées l'une de l'autre pendant des millénaires. Mais maintenant nous sommes à nouveau réunis, la moitié masculine et la moitié féminine de l'Essence divine. Pendant mon absence la *Shekhina* est intervenue dans la vie des humains pour les assister. Ici et là, sporadiquement, la *Shekhina* a continué de manifester sa présence. Ainsi Dieu n'a jamais complètement abandonné l'humanité.

« Chacun de nous est l'autre, dit Zina, et nous nous sommes retrouvés et à nouveau ne formons plus qu'un. La cassure est abolie.

— A travers tous tes voiles, déclara Emmanuel, derrière toutes tes formes, voilà ce qui se cachait : mon propre moi. Et je ne t'ai pas reconnue tant que tu n'as pas fait surgir mes souvenirs.

— Comment y ai-je réussi ? » questionna Zina. Puis elle répondit elle-même à son interrogation : « Oui, je sais. Mon amour des jeux. C'est ton amour, ta joie secrète : jouer comme un enfant. Ne pas être sérieux. C'est à ça que je me suis adressée ; je t'ai éveillé et tu t'es rappelé : tu m'as reconnue.

— Ce fut difficile, dit-il. Je te remercie. » Pendant tout ce temps elle s'était abaissée dans ce monde déchu, alors que lui

n'était plus là ; c'était elle qui avait fait preuve du plus grand héroïsme. Rester en prison avec l'homme, partager ses états les plus vils, pensa Emmanuel. La magnifique compagne de l'homme. A ses côtés comme elle l'est maintenant au mien.

« Mais tu es de retour, déclara Zina. Tu es revenu.

— Oui, fit-il. Revenu vers toi. J'avais oublié ton existence. Je n'avais plus en mémoire que le monde. » Toi la face douce, se dit-il, la face compatissante. Et moi la face terrible qui suscite la peur. Ensemble nous formons une unité. Séparément, nous ne suffisons pas.

« Je t'ai fourni des indices, précisa Zina. Mais c'était à toi de savoir qui j'étais.

— J'ignorais mon identité, ainsi que la tienne. J'étais confronté à deux mystères, et ils ne comportaient qu'une seule réponse.

— Allons voir les loups, proposa Zina. Ce sont de si beaux animaux. Et nous pouvons monter dans le petit train et rendre visite à toutes les bêtes.

— Et les libérer, ajouta Emmanuel.

— Oui, confirma-t-elle. Les libérer toutes.

— Est-ce que l'Égypte existera toujours ? demanda-t-il. Est-ce que l'esclavage persistera ?

— Oui, dit Zina. Et nous aussi nous durerons toujours. »

Tandis qu'ils approchaient du zoo du Stanley Park, Emmanuel observa : « La liberté surprendra les animaux. Au début ils ne sauront pas comment en profiter.

— Nous le leur apprendrons, répondit Zina. Comme nous l'avons toujours fait. Ce qu'ils savent, ils l'ont appris de nous ; nous sommes leur guide.

— Qu'il en soit ainsi », conclut-il en posant sa main sur la première cage. A l'intérieur de celle-ci un petit animal le scrutait de ses yeux hésitants. Emmanuel dit : « Sors de ta cage. »

L'animal tout tremblant vint à lui, et il le prit dans ses bras.

De son magasin Herb Asher appela Linda chez elle à Sherman Oaks. Il lui fallut du temps – deux robots secrétaires filtrèrent sa demande – mais il finit par l'obtenir.

« Bonjour, lui dit-il quand il l'eut en ligne.

— Comment va la préparation de ma chaîne ? » Elle cilla rapidement et se posa un doigt sur un œil. « Ma lentille de contact est en train de glisser ; un instant. » Son visage disparut de l'écran. « Me revoilà, fit-elle. Je vous dois un dîner. C'est vrai, non ? Vous ne voulez pas faire un saut en Californie ? Je passe toujours au *Golden Hind* ; mon engagement dure encore une semaine. Le public est bon ; et je fais le banc d'essai de plein de nouvelles chansons. J'aimerais savoir comment vous les trouvez.

— Ce serait avec joie, dit-il avec une satisfaction intense.

— Alors on peut se voir ici ? demanda Linda.

— Bien sûr. Quand vous voulez.

— Demain soir, ça vous va ? Il faudrait que ce soit avant mon tour de chant, si on veut dîner ensemble.

— C'est parfait, dit-il. Vers six heures du soir, heure de Californie ? »

Elle fit un signe d'assentiment. « Herb, fit-elle, vous pouvez dormir chez moi si vous voulez. La maison est grande ; il y a des tas de chambres.

— Avec plaisir, acquiesça-t-il.

— Je vous ferai boire un très bon vin de Californie. Du mondavi rouge. J'aimerais vous faire apprécier les vins de Californie ; ce bourgogne français que nous avons bu à New York était délicieux, mais vous savez que nous avons d'excellents vins ici.

— Vous avez un endroit où vous avez envie de dîner ?

— Au *Sachiko*. C'est un restaurant japonais.

— Alors je suis partant.

— Où en est la mise au point de ma chaîne ?

— Oh ! ça se passe très bien.

— Ne vous fatiguez pas trop dessus, dit Linda. J'ai comme l'impression que vous y consacrez trop de temps. Je veux que vous soyez détendu et que vous profitiez de la vie. Il y a tellement de choses agréables : le bon vin, les amis.

— Le scotch Laphroaig », ajouta Herb.

Avec stupeur elle s'exclama : « Ne me dites pas que vous connaissez le Laphroaig ! Je croyais être la seule au monde à en boire.

— Il est fait dans les alambics de cuivre traditionnels en usage depuis deux cent cinquante ans, dit-il. Il exige deux distillations et la compétence d'un expert en alambics.

— Oui, c'est ce qu'ils racontent sur l'emballage. » Elle se mit à rire. « Vous avez piqué ça sur le carton, Herb.

— Oui, avoua-t-il.

— Mon appartement de Manhattan va être formidable, vous ne croyez pas ? dit-elle avec enthousiasme. Et cette chaîne que vous allez y installer, ce sera ce qu'il aura de mieux. Herb... » Elle le dévisagea. « Franchement, vous trouvez ça bon, ce que je chante ?

— Absolument, affirma-t-il. J'en ai la certitude. Et ce que je dis est vrai.

— Vous êtes un amour. Vous m'accordez tellement d'avenir. C'est comme si vous étiez mon porte-bonheur. Vous savez, Herb, personne n'a jamais eu vraiment confiance en moi. A l'école j'étais mauvaise élève... et mes parents ne pensaient pas que je pouvais faire carrière dans la chanson. J'ai eu aussi des problèmes de peau, de sales problèmes. Je ne me suis pas encore sortie de tout ça ; je commence seulement. Et pourtant pour vous je suis... » Elle fit un geste du bras.

« Quelqu'un d'important, acheva-t-il.

— Et pour moi ça compte tellement. Si vous saviez comme j'en ai besoin. J'ai une si mauvaise opinion de moi, Herb ; je suis tellement sûre de mon échec. Ou plutôt j'en étais sûre jusqu'à maintenant, se reprit-elle. Mais vous m'avez donné... enfin je ne sais pas, mais quand je me regarde à travers vos yeux je ne suis pas une jeune débutante qui essaie de trouver sa voie ; au contraire, il me semble que je suis... » Elle tenta de poursuivre ; ses cils battirent et elle le regarda avec appréhension mais aussi avec espoir, comme pour le prier de terminer à sa place.

« Je sais ce qui vous attend, assura-t-il, comme personne d'autre n'en est capable. » Et en fait c'était la vérité. Parce qu'il se *souvenait* d'elle, et qu'il était le seul. Le monde tout entier avait oublié ; il était tombé dans un profond sommeil. Il fallait lui rafraîchir la mémoire. Et ce serait le cas.

« Alors vous venez sur la Côte Ouest, Herb, reprit Linda. S'il vous plaît. On va beaucoup s'amuser. Vous connaissez bien la Californie ? Non, n'est-ce pas ?

— Non, admit-il. J'y avais été pour vous voir chanter au *Golden Hind*. J'ai toujours rêvé de vivre en Californie. Mais je n'y ai jamais habité.

— Je vous emmènerai partout. Ce sera terrible. Et vous pourrez me faire rire quand je serai déprimée et me rassurer quand j'aurai peur. C'est vrai, non ?

— C'est vrai », dit-il, et il ressentit pour elle un immense amour.

« Quand vous serez ici, il faudra me dire ce qui va dans mes chansons et ce qui ne va pas. Mais surtout dites-moi que je vais y arriver. Dites-moi que je ne vais pas me casser la figure, comme je me le répète tout le temps. Dites-moi que c'est une bonne idée d'avoir repris la musique de Dowland. Je la trouve si belle ; à mon avis on n'a jamais rien fait de plus beau. Alors vraiment vous croyez, enfin vous êtes sûr que je vais devenir une vedette avec ce que je chante ?

— Je suis formel, certifia-t-il.

— Comment savez-vous des choses pareilles ? C'est comme si vous aviez un don. Un don que vous me faites partager.

— Il vient de Dieu, dit Herb Asher. C'est mon cadeau pour vous. Le signe de ma confiance en vous. Acceptez ce que je dis ; c'est la vérité. »

Elle affirma gravement : « Je sens comme de la magie autour de nous, Herb. Comme une espèce d'enchantement. Ça paraît stupide, je sais, mais c'est comme ça. Une impression de beauté dans toutes les choses.

— Une beauté, enchaîna-t-il, que je trouve en vous.

— Dans mes chansons ?

— Dans les deux.

— Vous ne me faites pas marcher ?

— Non. Je le jure par le nom de Dieu. Au nom du Père qui nous a créés.

— Le nom de Dieu, fit-elle en écho. Herb, ça m'effraie. Vous me faites peur. Il y a quelque chose de spécial chez vous. »

Herb Asher affirma : « Votre musique vous conduira partout. » Il le savait parce qu'il s'en souvenait. Il le savait parce que, pour lui, c'était déjà arrivé.

« Vraiment ? demanda Linda.

— Oui, dit-il. Elle vous conduira jusqu'aux étoiles. »



## 18

Le petit animal libéré de sa cage se glissa entre les bras d'Emmanuel. Zina l'aïda à le tenir et l'animal les remercia. Tous deux sentaient sa gratitude.

« C'est un jeune bouc, dit Zina en examinant ses sabots.

— Comme c'est gentil à vous, leur dit le bouc. J'ai attendu si longtemps de sortir de ma cage, cette cage où tu m'as enfermé, Zina Pallas.

— Tu me connais ? s'étonna-t-elle.

— Oui, je te connais », répondit le bouc en se pressant contre elle. « Je vous connais tous les deux, bien qu'ensemble vous ne fassiez qu'un. Vous avez réuni vos moi séparés, mais la bataille n'est pas finie ; elle ne fait que commencer. »

Emmanuel déclara : « Je connais cette créature. »

Le jeune bouc dans les bras de Zina précisa : « Je suis Bélial. Que vous avez emprisonné et que vous venez de délivrer.

— Bélial, dit Emmanuel. Mon adversaire.

— Bienvenue dans mon monde, formula Bélial.

— C'est *le mien*, rectifia Zina.

— Plus maintenant. » La voix du bouc gagna de la force et de l'autorité. « Dans votre hâte à ouvrir les cages vous avez libéré le plus important de tous les prisonniers. Je vais entrer en lutte contre toi, divinité de la lumière. Je t'emmènerai dans les cavernes profondes où la lumière ne règne plus. Ton éclat va cesser de rayonner. Ton jeu jusqu'à présent était faussé puisque tu jouais contre toi-même. Comment la divinité de la lumière pouvait-elle perdre alors que les deux parties en présence étaient des portions d'elle-même ? Maintenant tu affrontes un véritable adversaire, toi qui as tiré l'ordre du chaos et qui maintenant me tires de cet ordre. Je vais mettre tes pouvoirs à l'épreuve. Tu as déjà commis une erreur : me libérer sans savoir

qui j'étais. Il a fallu que je te l'annonce. Ta connaissance n'est pas parfaite ; on peut te prendre par surprise. N'est-ce pas ce que je viens de faire ? »

Zina et Emmanuel gardèrent le silence.

« Tu m'as réduit à l'impuissance, poursuivit Béliar, tu m'as mis en cage, et ensuite tu as eu des regrets à mon égard. C'est une preuve de sentimentalité, divinité de la lumière. Ce sera l'occasion de ton effondrement. Je t'accuse de faiblesse, d'incapacité à faire preuve de force. Pour régner il faut être fort. Ce sont les forts qui dominent les faibles. Toi au contraire tu as protégé les faibles ; tu as offert ton aide à moi qui suis ton ennemi. Voyons si ce fut avisé de ta part.

— Les forts doivent protéger les faibles, dit Zina. C'est ce qu'enseigne la Torah. C'est l'idée de base de la Torah, le fondement de la loi divine. De même que Dieu protège l'homme, celui-ci doit protéger ceux qui lui sont inférieurs, y compris les animaux et les arbres. »

Béliar riposta : « C'est contraire à la nature de la vie que tu as implantée. Je t'accuse de violer tes propres fondations biologiques, l'ordre du monde que tu as créé. Mais oui, bien sûr, libère tous les prisonniers ; fais déferler sur le monde une marée d'assassins. Tu as commencé avec moi. Merci à nouveau. Mais maintenant je te quitte ; j'ai autant à faire que toi – peut-être davantage. Laisse-moi partir. » Le bouc sauta de leurs bras et se sauva ; Zina et Emmanuel le regardèrent détalier. Il grandissait tout en courant.

« Il va détruire notre monde, dit Zina.

— Nous le tuons d'abord », répliqua Emmanuel. Il leva la main ; le bouc disparut.

« Il s'est caché en utilisant un camouflage, remarqua Zina. Nous ne pouvons même pas le trouver. Et nous savons qu'il ne mourra pas. Comme nous il est éternel. »

Dans les autres cages les animaux qui restaient prisonniers criaient pour être délivrés. Zina et Emmanuel les ignorèrent et cherchèrent le bouc qu'ils avaient relâché – relâché pour le laisser libre d'agir à sa guise.

« Je sens sa présence, dit Zina.

— Moi aussi, fit Emmanuel amèrement.

— Mais la bataille n'est pas finie. Comme il l'a dit, elle ne fait que commencer.

— Qu'il en soit donc ainsi, prononça Emmanuel. Nous la livrerons ensemble, tous les deux. Comme nous l'avons fait au commencement, avant la chute. »

Se penchant vers lui, Zina l'embrassa.

Il sentit sa peur, sa frayeur intense. Et cette frayeur était aussi au fond de lui.

Que va-t-il advenir des gens que nous voulions libérer ? se demanda-t-il. Quelle prison Bérial va-t-il inventer pour eux avec sa faculté infinie d'inventer des prisons ? Des subtiles et des grossières, des prisons à l'intérieur d'autres prisons ; prisons pour le corps et, bien pis encore, prisons pour l'esprit.

La Caverne aux Trésors sous le Jardin : petite et sombre, sans air ni lumière, hors du temps réel et de l'espace réel – avec des parois qui rétrécissent et, enfermés dedans, des esprits qui rétrécissent. Et c'est nous qui avons permis cela, Zina et moi ; nous nous sommes rendus complices de la créature en forme de bouc pour provoquer cette chose.

Quel paradoxe : nous avons donné la liberté à celui qui bâtit des cachots. Dans notre désir d'affranchir nous avons broyé les âmes de tous les êtres vivants.

Chacun d'eux sur ce monde sera atteint, du plus élevé au plus bas. Tant que nous n'aurons pas remis dans sa cage la créature en forme de bouc.

Et maintenant elle est partout ; elle n'est plus enfermée. Les atomes de l'air sont désormais sa demeure. Et chaque être mourra en la respirant. Pas complètement ni physiquement, mais la mort n'en surviendra pas moins. Nous avons mis la mort en liberté, la mort de l'esprit. Qui s'attaquera à tout ce qui vit et veut vivre. Voilà quel cadeau nous avons fait au monde, en cédant à la bonté.

« Les intentions ne comptent pas », dit Zina qui percevait ses pensées.

Emmanuel déclara : « L'enfer en est pavé. » Littéralement parlant, dans ce cas, songea-t-il. C'est la seule porte que nous avons ouverte : la porte qui mène à la tombe.

Ce sont les petites créatures que je plains le plus, se dit-il. Celles qui ont fait le moins de mal et qui par-dessus tout ne méritent pas ce sort. Le bouc les choisira pour les faire souffrir le plus ; il les frappera en proportion de leur innocence... C'est par une pareille méthode que la grande balance sera déséquilibrée, que le Plan sera démantelé. Il accusera les faibles et détruira les impuissants ; il exercera son pouvoir contre ceux qui seront le moins en mesure de se défendre. Et, plus que tout, il dévorera les minces espoirs, les pauvres rêves, des petits.

C'est là qu'il nous faut intervenir, décida-t-il. La protection des petits doit être notre premier devoir et notre première ligne de défense.

Prenant son essor au-dessus de chez lui à Washington, Herb Asher entama joyeusement le vol qui devait le conduire vers la Californie et Linda Fox. Ce seront les jours les plus heureux de ma vie, pensa-t-il. Ses bagages posés sur la banquette arrière étaient remplis de tout ce dont il avait besoin ; il n'était pas près de revenir à Washington ni de revoir Rybys – si jamais la chose se produisait. C'est une vie nouvelle, se dit-il en pilotant à travers les voies de circulation transcontinentales marquées par des bandes de couleurs vives. C'est comme un rêve en train de se réaliser.

Soudain il s'aperçut qu'une musique pour cordes baveuse emplissait l'habitacle. Étonné, il interrompit le cours de ses pensées et prêta l'oreille. Il reconnut un extrait de *South Pacific*. L'air intitulé *I'm gonna wash that man right out of my hair*. Dans un arrangement pour huit cent neuf cordes. La stéréo de bord était-elle branchée ? Il inspecta le cadran. Non, elle ne marchait pas.

*Je suis en suspension cryonique !* se souvint-il. C'est cet énorme émetteur M.F. qu'ils ont installé à côté. Cinquante mille watts de musique pirate venant semer la pagaille aux Cryo-Labos. Putain de saloperie !

Il ralentit, hébété et apeuré. Je ne comprends pas, pensa-t-il en proie à la panique. Je me rappelle avoir été sorti de suspension ; je suis resté congelé pendant dix ans, et puis on a trouvé l'organe qu'il me fallait et on m'a ramené à la vie. Ou

bien est-ce que je me trompe ? Était-ce un fantasme cryonique de mon esprit mort ? Ce qui voudrait dire que maintenant aussi... oh ! mon Dieu. Ce n'est pas étonnant que ça ait ressemblé à un rêve ; *c'est un rêve.*

La Fox est un rêve, se dit-il. *Mon rêve.* Je l'ai inventée en état d'hibernation ; je l'invente en ce moment. Et mon seul indice est cette musique de merde qui suinte de partout. Sans elle je n'aurais jamais su.

C'est diabolique, songea-t-il, de jouer ainsi avec les espoirs d'un être humain.

Une lumière rouge s'alluma sur son tableau de bord et un bip se mit en même temps à retentir. En plus du reste, il était devenu la cible d'une voiture de police.

Celle-ci parvint à son niveau et vint adhérer contre la sienne. Leurs portières respectives s'ouvrirent en glissant et il se retrouva en présence d'un flic. « Votre permis », ordonna le flic. Son visage était invisible derrière son masque de plastique ; il ressemblait à une sorte de fortification de la Première Guerre mondiale, quelque chose qui aurait été construit à l'époque de Verdun.

« Voilà. » Herb Asher tendit son permis pendant que les deux véhicules, maintenant joints, s'avançaient lentement comme un seul.

« Vous n'êtes l'objet d'aucun mandat d'arrêt, Mr. Asher ? » demanda le flic tout en tapant des informations sur son clavier d'ordinateur.

« Non, répondit Herb Asher.

— Vous faites erreur. » Des rangées de lettres lumineuses apparaissaient sur l'écran du flic. « Selon nos archives vous êtes sur Terre illégalement. Vous le saviez ?

— Ce n'est pas vrai.

— C'est un mandat ancien. On a longtemps essayé de vous trouver. Je vais vous mettre en état d'arrestation.

— Vous ne pouvez pas, répliqua Herb Asher. Je suis en suspension cryonique. Regardez, je vais passer ma main à travers vous. » Il allongea le bras et toucha le flic. Sa main rencontra la surface dure de sa cuirasse blindée. « C'est

étrange », dit-il. Il accentua sa pression, puis se rendit compte subitement que le flic pointait une arme vers lui.

« Vous voulez faire un pari à propos de la suspension cryonique ? questionna le flic.

— Non.

— Parce que si vous continuez à faire le mariolle je vous descends. Vous êtes un criminel recherché. Je peux vous tuer quand je veux. Enlevez votre main. »

Herb Asher retira sa main. Et pourtant il entendait toujours *South Pacific*. Le son douceâtre filtrait encore de tous les côtés.

« Si votre main passait à travers moi, reprit le flic, vous tomberiez à travers le plancher de votre voiture. Réfléchissez. Ce qui compte, ce n'est pas que je sois réel, c'est que tout le reste le soit. Enfin je veux dire pour vous. C'est votre problème. Ou du moins vous vous imaginez que c'est votre problème. Avez-vous été en suspension cryonique un jour ?

— Oui.

— Alors vous subissez un retour en arrière. C'est courant. Une réaction du cerveau quand on est sous pression. La suspension cryonique procure un sentiment foetal de sécurité que le cerveau enregistre et remet en circulation plus tard. C'est la première fois que ça vous arrive, ce retour en arrière ? J'ai connu des gens autrefois en suspension qu'aucune preuve ne pouvait convaincre qu'ils en étaient bien sortis.

— C'est mon cas, dit Herb Asher.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que vous êtes en suspension cryonique ?

— La musique sirupeuse.

— Je n'entends...

— Bien sûr que vous n'entendez rien. C'est là qu'est la question.

— Vous êtes en état d'hallucination.

— Exact, acquiesça Herb Asher. Ça me regarde. » Il agita la main vers l'arme du flic. « Allez-y, tirez, fit-il. Ça ne me fera rien. Le rayon me traversera le corps.

— A mon avis, c'est l'hôpital psychiatrique qu'il vous faut, pas la prison.

— Peut-être bien. »

Le flic demanda : « Où allez-vous ?

— En Californie. Rendre visite à la Fox.

— Qui est-ce ?

— La plus grande chanteuse vivante.

— Jamais entendu parler d'elle.

— Dans ce monde elle n'est pas très connue. C'est un monde où elle entame seulement sa carrière. Je vais l'aider à devenir célèbre dans la galaxie entière. Je le lui ai promis.

— Quand vous parlez de *ce monde*, vous voulez dire qu'il y en a un autre ?

— L'autre, c'est le monde réel. C'est Dieu qui m'a fait m'en souvenir. Je fais partie des rares personnes qui s'en souviennent. Il m'est apparu dans les bambous ; sous forme de lettres de feu qui me révélaient la vérité et me redonnaient la mémoire.

— Vous êtes quelqu'un de très atteint. Vous vous croyez en état de suspension cryonique et vous avez des souvenirs d'un autre univers. Je me demande ce qui se serait passé si je ne vous avais pas mis le grappin dessus.

— J'aurais connu de bons moments sur la Côte Ouest. Plus agréables que ceux que je connais maintenant.

— Et Dieu vous a dit autre chose ?

— Oui.

— Dieu vous parle souvent ?

— Non, rarement. Je suis son père légal. »

Le flic le dévisagea. « Quoi ?

— Je suis le père légal de Dieu. Pas son vrai père, simplement son père légal, je vous répète. C'est parce que ma femme est sa mère. »

Le flic continua de le regarder fixement. Le pistolet laser qu'il tenait à la main vacilla légèrement.

« Vous comprenez, Dieu m'a obligé à me marier avec sa mère pour que...

— Tendez-moi vos deux mains. »

Docilement Herb Asher tendit les mains. Aussitôt des menottes se refermèrent autour de ses poignets.

« Continuez, dit le flic. Mais je dois vous prévenir que tous vos propos pourront être retenus contre vous en cour de justice.

— C'est très simple, expliqua Herb Asher. Il y avait un plan : faire pénétrer Dieu sur Terre clandestinement. A l'état de fœtus dans le ventre de ma femme. Et l'entreprise a réussi. C'est pourquoi il y a eu ce mandat d'arrêt lancé contre moi. Le crime que j'ai commis a consisté à introduire Dieu subrepticement sur Terre, c'est-à-dire sur un monde où règne l'Esprit du Mal. C'est l'Esprit du Mal qui contrôle en secret tout être et toute chose ici. Vous, par exemple, sans le savoir vous êtes au service de l'Esprit du Mal.

— Moi ?

— Mais c'est normal que vous ne vous en rendiez pas compte. Vous n'avez jamais entendu parler de Bélial.

— Tiens, oui, ça c'est vrai.

— Ce qui prouve la justesse de mon affirmation, déclara Herb Asher.

— Je vous informe que tout ce que vous avez dit depuis le début de cet interrogatoire a été enregistré, précisa le flic. Vos déclarations seront analysées. Alors comme ça vous êtes le père de Dieu.

— Son père légal.

— Et qui est son vrai père ?

— C'est lui-même, répondit Herb Asher. Il a lui-même fécondé sa mère.

— C'est dégoûtant.

— C'est la vérité. Il l'a fécondée, ce qui lui a permis d'obtenir une reproduction de lui-même sous forme miniature par une méthode qu'il était capable de...

— Vous voudriez répéter ça ?

— La bataille est terminée. Dieu en est sorti vainqueur. Le pouvoir de Bélial a été détruit.

— Dans ce cas comment se fait-il que vous soyez ici avec des menottes au poignet et que j'aie un pistolet laser braqué sur vous ?

— Je ne suis pas sûr de la réponse. J'ai un certain mal à m'expliquer votre présence. Et il y a aussi la musique de *South Pacific*. Il y a un certain nombre de détails qu'apparemment je n'arrive pas à mettre en place. Mais je m'y efforce. En tout cas la chose dont je suis absolument certain, c'est la victoire de Yah.



— *Yah* ? Je croyais que c'était Dieu.

— Oui, en fait c'est son vrai nom. Son nom d'origine. Il faut vous dire que ça remonte à l'époque où il vivait au sommet de la montagne. »

Le flic observa : « Je ne voudrais pas avoir l'air d'aggraver vos problèmes, mais vous êtes vraiment le type le plus dérangé que j'aie jamais rencontré. Et pourtant j'en vois des pas mal givrés tous les jours. A mon avis ils ont dû laisser se ratatiner votre cerveau quand ils vous ont mis en suspension cryonique. Ils n'ont pas dû intervenir à temps. Je dirais qu'il y a environ un sixième de votre cerveau qui est en état de fonctionnement, et encore il fonctionne de travers, si on peut même appeler ça fonctionner. Je vais vous emmener dans un très joli endroit, vous allez voir, un endroit beaucoup plus joli que tous ceux que vous avez jamais vus, et vous allez y faire des choses très intéressantes, bien plus intéressantes que tout ce que vous pourriez imaginer. J'ai l'impression que...

— Je vais vous révéler autre chose, reprit Herb Asher. Savez-vous qui est l'associé avec qui je travaille ? C'est le prophète Elie. »

Le flic se mit à parler dans son micro. « Ici Kansas 356. Je vous amène un individu pour examen psychiatrique, un homme de race blanche, âge... » Il demanda à Herb Asher : « Je vous ai rendu votre permis ? » Il rangea son arme dans son étui et entreprit de fouiller autour de lui à la recherche du permis.

Herb Asher sortit le pistolet de l'étui du flic et le pointa vers lui ; il était obligé de garder ses mains jointes à cause des menottes mais il réussit toutefois parfaitement sa manœuvre.

« Il m'a pris mon pistolet, signala le flic.

— Vous vous êtes laissé désarmer par un dingue ? grésilla son haut-parleur.

— Eh bien, il était là en train de débiter des conneries à propos de Dieu ; j'ai pensé qu'il était... ; bredouilla le flic maladroitement.

— Comment s'appelle cet individu ? crachota le haut-parleur.

— Asher. Herbert Asher, répondit le flic en consultant le permis.

— Mr. Asher, grailonna le haut-parleur, voulez-vous rendre à cet officier de police son pistolet, je vous prie ?

— Je ne peux pas, s'excusa Herb. A l'heure actuelle je suis congelé en état de suspension cryonique. Et il y a un émetteur M.F. de cinquante mille watts juste à côté qui diffuse la musique de *South Pacific*. C'est en train de me rendre malade.

— Et si nous donnions des instructions à la station pour qu'elle cesse d'émettre ? Est-ce que vous rendriez à l'officier son pistolet ?

— Impossible, dit Herb Asher. Je suis paralysé. Je suis mort.

— Si vous êtes mort, crépita le haut-parleur, vous n'avez pas besoin d'un pistolet. En fait, si vous êtes mort, comment même allez-vous faire pour actionner l'arme ? Vous avez dit vous-même que vous étiez congelé. Les gens qui sont en suspension cryonique ne peuvent pas bouger ; ils sont immobiles comme des souches.

— Alors dites à votre officier de police qu'il n'a qu'à me reprendre le pistolet, suggéra Herb Asher.

— Reprenez-lui le pistolet, intima le haut-parleur.

— Mais le pistolet est réel, protesta le flic, et Asher aussi. Il est fou. Il n'est pas congelé. Est-ce que je m'amuserais à arrêter un mort ? Est-ce qu'un mort serait en train de voler vers la Californie ? Il y a un mandat d'arrêt contre cet homme ; c'est un criminel recherché.

— Pourquoi vous recherche-t-on ? crépita le haut-parleur. C'est à vous que je m'adresse, Mr. Asher. Je m'adresse à un homme mort qui est en état de congélation au-dessous de zéro degré.

— C'est bien plus froid que ça, remarqua Herb Asher. Si vous contactez la station, demandez-leur de diffuser la *Deuxième Symphonie* de Mahler. Dans la version orchestrale d'origine, bien entendu ; pas dans un arrangement pour cordes. Je ne peux plus supporter cette musique pour cordes, cette musique complètement lénifiante. Pour moi elle n'est pas du tout lénifiante. Il y a eu une époque où j'ai dû écouter *Un violon sur le toit* pendant des mois. L'air intitulé *Matchmaker*, *matchmaker* a duré des jours. Et ça se produisait durant une phase tout à fait critique de mon cycle ; j'étais...

— Bon, bon », fit le haut-parleur sur un ton apaisant. « Nous allons vous faire une proposition. Nous demandons à la station de radio de passer la *Deuxième Symphonie* de Mahler et en échange vous rendez à cet officier de police son pistolet. Qu'est-ce qui... Attendez un instant. » Le silence retomba.

« Là, il y a quelque chose qui me dépasse », intervint le flic à côté de Herb Asher. « Qu'est-ce qui vous prend ? Vous entrez dans son idée fixe ou quoi ? On se croirait dans *La Cage aux folles*. Il faut arrêter ce cirque. Je vous répète qu'il n'existe pas d'émetteur M.F. en train de diffuser *South Pacific*. S'il y en avait un, je l'entendrais. Vous pouvez appeler la station de radio – quelle station d'ailleurs ? toutes les stations si vous voulez – et demander que la *Deuxième* de Mahler passe sur les ondes, ça ne changera rien. »

Le haut-parleur grésilla : « Oui, mais lui il le *croira*. Espèce de connard enfoiré.

— Oh !... fit le flic.

— Si vous voulez patienter quelques minutes, Mr. Asher, proposa le haut-parleur, le temps que je...

— Non ! s'exclama Herb Asher. C'est un piège. Je ne rendrai pas le pistolet. Et vous, lâchez ma voiture, dit-il au flic à côté de lui.

— Il vaut mieux que vous lâchiez sa voiture, renchérit le haut-parleur.

— Et qu'il m'enlève les menottes, ajouta Herb Asher.

— Dites donc, vous aimez vraiment cette *Deuxième Symphonie* de Mahler, remarqua le flic. C'est bien celle où il y a des chœurs ?

— Vous voulez savoir ce qu'il y a dans la *Deuxième Symphonie* de Mahler ? questionna Herb Asher. Vous voulez savoir pour quels instruments elle a été écrite ? Eh bien, je vais vous le dire. Quatre flûtes alternant toutes avec des piccolos, quatre hautbois dont le troisième et le quatrième alternent avec des cors anglais, une clarinette en *mi* bémol, quatre clarinettes dont la troisième alterne avec une clarinette basse et la quatrième avec une seconde clarinette en *mi* bémol, quatre bassons dont le troisième et le quatrième alternent avec des contrebassons, dix cors, dix trompettes, quatre trombones...

— Quatre trombones ? s'enquit le flic.

— Nom de Dieu ! crachota le haut-parleur.

— ... un tuba, continua Herb Asher, un orgue, deux jeux de timbales plus un tambour en coulisses, deux tambours basses dont un en coulisses, deux paires de cymbales dont une en coulisses, deux gongs dont l'un possède un ton haut et l'autre un ton bas, deux triangles dont un en coulisses, un glockenspiel, des cloches, un *ruthe*...

— Qu'est-ce que c'est qu'un *ruthe* ? demanda le flic à côté de lui.

— *Ruthe* signifie littéralement *baguette*, expliqua Herb Asher. C'est fait avec des morceaux de rotin ; ça ressemble à une grande brosse à vêtements ou à un petit balai. On s'en sert pour jouer du tambour basse. Mozart a écrit pour le *ruthe*. Deux harpes, avec si possible deux harpistes affectés à chacune... » Il réfléchit. « Plus naturellement l'orchestre ordinaire incluant une section de cordes au complet. Qu'ils se servent de leur table de mixage pour atténuer le son des cordes ; j'en ai assez entendu. Et assurez-vous que les deux solistes, le soprano et l'alto, soient bons.

— C'est tout ? demanda le haut-parleur.

— Vous tombez dans son hallucination, dit le flic à côté de Herb.

— Vous savez, observa le haut-parleur, il a l'air assez rationnel. Vous êtes sûr qu'il a pris votre pistolet ? Mr. Asher, comment se fait-il que vous ayez autant de connaissances en musique ? Vous semblez être un véritable expert.

— Il y a deux raisons, exposa Herb Asher. La première, c'est que je vis sur une planète du système stellaire CY30-CY30B ; je suis l'opérateur d'une banque de matériel électronique extrêmement perfectionnée, dans les domaines audio et vidéo ; je reçois des émissions du vaisseau mère et je les enregistre, et ensuite je les transmets aux autres dômes sur ma planète et les planètes avoisinantes, cela sans parler de ce que je capte en provenance de Fomalhaut. L'autre raison, c'est que le prophète Elie et moi nous tenons un magasin d'équipement audio à Washington.

— Et en plus de ça, dit le flic à côté de Herb Asher, vous êtes en suspension cryonique.

— Oui, c'est ça, les trois à la fois, confirma Herb Asher.

— Et Dieu vous dit des choses.

— Pas sur la musique. Ce n'est pas son domaine. Pourtant il a effacé mes bandes de Linda Fox. Et il a saboté un enregistrement d'elle que je recevais...

— Il existe un autre univers, commenta le flic, où cette Linda Fox est incroyablement célèbre. Et Mr. Asher est en vol vers la Californie pour la rejoindre. Comment il peut y arriver tout en étant congelé en suspension cryonique, ça m'échappe totalement, mais ce sont ses projets, ou enfin c'étaient ses projets avant que je l'arrête.

— Je continue d'aller là-bas », souligna Herb Asher. Il se rendit compte alors que c'était une erreur de le leur dire ; maintenant ils pourraient toujours le repérer même s'il leur échappait. Il avait agi de manière stupide ; il avait trop parlé.

Le scrutant d'un regard intense, le flic déclara : « Je crois que son circuit d'auto-avertissement l'a informé qu'il en avait trop dit.

— Je me demandais quand ça se produirait, grésilla le haut-parleur.

— Maintenant je ne peux plus aller retrouver la Fox, reconnu Herb Asher. Je ne vais plus là-bas. Je retourne dans mon dôme dans le système CY30-CY30B. Votre juridiction ne s'étend pas jusque-là. Et puis ce n'est pas Bélial qui y règne. C'est Yah. »

Le flic objecta : « Je croyais vous avoir entendu dire que Yah était revenu ici. S'il y est revenu, je suppose que c'est lui maintenant qui a le pouvoir.

— Il m'est apparu dans le cours de cette conversation, rétorqua Herb Asher, que son pouvoir ici n'est pas complet. *Il y a quelque chose d'anormal*. Je l'ai su dès que j'ai commencé à entendre cette musique pour cordes langoureuse et sucrée. Et je l'ai su encore plus nettement quand vous m'avez dit qu'il y avait un mandat d'arrêt contre moi. Peut-être que Bélial a gagné ; oui, c'est peut-être ce qui s'est produit. Vous êtes tous des serviteurs de Bélial. Ôtez-moi ces menottes, sinon je vous tue. »

Le flic, à contrecœur, retira les menottes.

« Il me semble, Mr. Asher, crépita le haut-parleur, qu'il y a des contradictions internes dans vos propos. Si vous vous concentrez sur eux, vous verrez pourquoi vous donnez l'impression d'avoir le cerveau ramolli. Vous dites d'abord une chose et ensuite une autre. Le seul intervalle lucide dans votre discours a eu lieu pendant que vous discutiez de la *Deuxième Symphonie* de Mahler, et c'est probablement parce que vous travaillez, comme vous l'avez dit, dans un magasin de matériel audio. C'est le dernier vestige d'un psychisme autrefois intact. Comprenez bien que si vous suivez l'officier de police, on ne vous punira pas ; vous serez traité comme le malade mental que vous êtes manifestement. Aucun juge ne condamnerait un homme qui tient des déclarations comme les vôtres.

— C'est vrai, acquiesça le flic. Vous n'avez qu'à raconter au juge que Dieu vous a parlé dans les bambous et vous serez tranquille. Dites-lui surtout que vous êtes le père de Dieu...

— Le père légal, rectifia Herb Asher.

— Ça fera une grosse impression sur la cour », assura le flic.

Herb Asher déclara : « Il y a un grand combat qui se livre en ce moment entre Dieu et Bélial. C'est le sort de l'univers qui est en jeu, son existence matérielle. En m'envolant pour la Côte Ouest j'avais des raisons de penser que tout allait bien. Maintenant je n'en suis pas sûr ; je pense qu'il est arrivé quelque chose de terrible. Vous, les policiers, vous en êtes le paradigme. Je n'aurais pas été arrêté si Yah avait remporté la victoire. Je ne vais pas aller en Californie parce que ça mettrait Linda Fox en danger. Bien sûr vous finirez par la trouver, mais elle ne sait rien ; dans ce monde elle n'est qu'une débutante de talent que j'essaie d'aider. Laissez-la tranquille. Laissez-moi tranquille aussi ; laissez-nous tous tranquilles. Vous ne savez pas qui vous servez. Vous comprenez ce que je dis ? Vous êtes au service du mal, même si vous croyez le contraire. Vous êtes des machines en train d'appliquer un vieux mandat d'arrêt. Vous ignorez ce que j'ai fait, de quoi on m'accuse... ce que je dis vous paraît insensé parce que vous ne réalisez pas la situation. Vous vous conformez à des lois qui n'ont plus de valeur. C'est un moment unique. Des événements capitaux se déroulent ; des

forces capitales sont en présence. Je n'irai pas rejoindre Linda Fox mais je ne sais pas où aller. Peut-être qu'Elias saura ; peut-être pourra-t-il me conseiller. Mon rêve a été tué quand vous m'avez appréhendé, et peut-être aussi celui de Linda. Il se peut que je ne sois plus en mesure maintenant de l'aider à devenir une star, comme je le lui avais promis. L'avenir le dira. Je vous plains car, quelle que soit l'issue, c'est la destruction qui vous attend ; vos âmes ont déjà cessé d'exister. »

Il y eut un silence.

« Vous êtes un homme peu ordinaire, Mr. Asher, dit enfin le flic. Fou ou pas, vous êtes quelqu'un d'exceptionnel. » Il hocha la tête lentement, comme profondément plongé dans ses pensées. « Si c'est de la folie, ce n'est pas une folie comme les autres. Je n'ai jamais rien vu de pareil avant. Vous parlez de l'univers entier – le *plus* que l'univers, si la chose est possible. Vous m'impressionnez et en un sens vous me faites peur. Je regrette de vous avoir arrêté, maintenant que je vous ai écouté. Ne me tuez pas. Je vais libérer votre véhicule et vous pourrez continuer votre vol ; je ne vous poursuivrai pas. J'aimerais oublier ce que j'ai entendu pendant ces dernières minutes. Vous parlez de Dieu et d'un anti-Dieu et d'une bataille terrible qui semble être perdue, je veux dire finie à l'avantage de l'ennemi de Dieu.

Tout ça dépasse ce que je peux savoir ou comprendre. Allez-vous-en. Je vous oublierai et vous pouvez m'oublier. » Le flic retira avec lassitude son masque de métal.

« Vous ne pouvez pas le laisser partir, protesta le haut-parleur.

— Oh ! si, riposta le flic. Je peux le laisser partir et je peux oublier tout ce qu'il a dit, tout ce que j'ai entendu.

— Sauf que c'est enregistré », grailonna le haut-parleur.

Le flic se pencha et appuya sur une touche. « Ça ne l'est plus, annonça-t-il. Je viens de l'effacer.

— Je croyais la bataille terminée, dit Herb Asher. Je pensais que Dieu avait vaincu. Mais Dieu n'a pas été victorieux. J'en ai la certitude bien que vous me relâchiez. Mais votre attitude est peut-être un signe. Il y a chez vous une réaction, la marque d'un peu de chaleur humaine.

— Je ne suis pas une machine, affirma le flic.

— Mais cela va-t-il continuer d'être vrai ? demanda Herb Asher. C'est la question que je me pose. Qu'est-ce que vous serez dans une semaine ? Dans un mois ? Qu'allons-nous tous devenir ? Et quel pouvoir avons-nous pour agir sur la situation ?

— Moi, tout ce que je veux, dit le flic, c'est mettre une bonne distance entre vous et moi.

— Il peut y avoir un arrangement, poursuivit Herb Asher. Quelqu'un doit révéler la vérité au monde. La vérité que vous connaissez, celle que je vous ai confiée : Dieu est en lutte et a le dessous. Qui peut s'en charger ?

— Vous, avança le flic.

— Non », déclara Herb Asher. Mais il savait qui pourrait jouer ce rôle à sa place. « C'est Elie qui peut le faire, précisa-t-il. C'est sa tâche ; c'est pour ça qu'il est venu : pour avertir le monde.

— Alors prévenez-le, dit le flic.

— C'est ce que je vais faire. Je vais rentrer à Washington pour aller voir mon associé. »

Je me priverai de la présence de la Fox, se dit-il. Je dois accepter cette perte. Il fut envahi d'un cruel chagrin à cette perspective. Mais c'était un fait : il ne pouvait pas être avec elle en ce moment ; il était obligé de remettre à plus tard.

Obligé d'attendre que la bataille se solde par une victoire.

Tout en détachant son véhicule de celui de Herb Asher, le flic prononça une parole étrange. « Priez pour moi, Mr. Asher, fit-il.

— C'est entendu », acquiesça Herb Asher.

Une fois que son aérocar fut dégagé, il lui fit décrire un grand arc de cercle avant de reprendre la direction de Washington. L'engin de la police ne le suivit pas. Le flic avait tenu sa promesse.



Du magasin il appela Elias Tate, le tirant du sommeil. « Elie, Elie, entonna-t-il, l'heure est venue.

— Quoi ? marmonna Elias. Il y a le feu au magasin ? De quoi parles-tu ? C'est un cambriolage ? Qu'est-ce qu'on nous a volé ?

— La non-réalité est de retour, annonça Herb Asher. L'univers a commencé à se dissoudre. Ce n'est pas le magasin ; ce sont toutes les choses.

— Tu réentends la musique, dit Elias.

— Oui.

— C'est le signe. Tu as raison. Il s'est passé quelque chose, une chose qui n'était pas attendue par lui – par eux. Herb, il s'est produit une autre chute. Et moi je dormais. Dieu soit loué, tu m'as réveillé. Mais peut-être pas à temps. Ils ont laissé un accident survenir, comme au commencement. Ainsi les cycles s'accomplissent et les prophéties aboutissent à leur conclusion. C'est le moment pour moi d'entrer en action. Grâce à toi j'ai émergé de mon oubli. Notre magasin doit devenir un centre de sainteté, le temple du monde. Il nous faut entrer en liaison avec cette station M.F. dont tu captes le son ; nous devons l'utiliser comme en son temps elle s'est servie de toi. Ce sera notre voix.

— Que dira-t-elle ?

— Elle dira : Dormeurs, éveillez-vous. C'est notre message au monde qui nous écoute. Sortez de votre sommeil ! Yahweh est ici et le combat a commencé, et toutes nos vies sont dans la balance ; tous vous êtes maintenant soupesés, pour le meilleur et pour le pire. Personne n'y échappe, pas même Dieu dans toutes ses manifestations. Au-delà il n'y a plus rien. Alors levez-vous de la poussière, créatures, et entreprenez de vivre. Vous ne vivrez que dans la mesure où vous vous battrez ; tout ce que vous aurez, vous devez le gagner, chacun pour lui, et chacun

maintenant, pas plus tard. Venez ! Ce sera le refrain que nous répéterons sans cesse. Et le monde entendra, car notre message lui parviendra, d'abord partiellement, puis en entier. C'est pour cela que ma voix a été conçue à l'origine ; c'est pour ce motif que je suis revenu au monde maintes et maintes fois. Ma voix va retentir maintenant, pour cette phase finale. Allons-y. Commençons. Et espérons qu'il n'est pas trop tard, que je n'ai pas dormi trop longtemps. Nous devons être la source d'information du monde, qui parlera dans toutes les langues. Nous serons la tour qui a échoué originellement. Et si nous échouons maintenant, alors c'est la fin, et le retour du sommeil. Le bruit insipide qui assaille vos oreilles suivra un monde entier jusqu'à sa tombe, et la rouille et la poussière régneront – non pour une brève période mais pour l'ensemble du temps et l'ensemble des hommes, et même pour leurs machines ; pour l'éternité des jours à venir.

— Eh bien, dis donc ! s'exclama Herb Asher.

— Considère notre pitoyable condition en ce moment. Toi et moi nous connaissons la vérité mais nous n'avons pas le moyen de la transmettre au monde. Avec la station de radio nous aurons un moyen ; nous aurons *le* moyen. Comment s'appelle-t-elle ? Je vais les appeler pour leur proposer de les racheter.

— C'est WOPR F.M., indiqua Herb Asher.

— Alors raccroche ; je les appelle.

— Comment nous procurerons-nous l'argent ?

— J'aurai l'argent, certifia Elias. Raccroche. Le temps presse. »

Herb Asher raccrocha.

Peut-être que si Linda Fox enregistrerait une bande pour nous, pensa-t-il, nous pourrions la diffuser. Après tout, on n'est pas obligés de se borner à avertir le monde. Il y a d'autres choses que Béliar.

Le téléphone sonna quelques instants plus tard ; c'était Elias. « Nous pouvons acheter la station pour trente millions de dollars, dit-il.

— Tu as une pareille somme ?

— Pas dans l'immédiat. Mais je peux la réunir. Pour commencer nous vendrons le magasin et le stock.

— Nom de Dieu, protesta faiblement Herb Asher. Mais c'est notre gagne-pain. »

Elias le foudroya du regard.

« Bon, bon, dit Herb.

— Nous organiserons une vente baptismale pour liquider notre stock, décida Elias. Je baptiserai tous les clients qui nous feront un achat. Et je les inviterai en même temps à se repentir.

— Alors tu te rappelles pleinement ton identité, observa Herb Asher.

— Maintenant oui. Pendant un temps je l'avais oubliée.

— Si Linda Fox acceptait une entrevue avec toi...

— La station ne diffusera que de la musique religieuse, rien d'autre.

— Mais c'est pareil que les cordes visqueuses. C'est même pire. Je vais te dire la même chose qu'au flic ; diffuse la *Deuxième* de Mahler – une musique qui soit intéressante, qui stimule l'esprit.

— Nous verrons, éluda Elias.

— Je connais cette réponse, déclara Herb Asher. J'ai eu une femme qui répondait tout le temps *Nous verrons*. Tous les enfants savent très bien ce que ça signifie.

— Peut-être qu'elle pourrait chanter des spirituals », concéda Elias.

Herb Asher soupira : « Toute cette affaire commence à me taper sur le système. Il faut vendre le magasin, il faut réunir trente millions de dollars. Je ne peux pas supporter *South Pacific* et je ne crois pas pouvoir supporter davantage *Amazing Grace*. Ce genre de cantique, ça me fait l'effet d'être dans un salon de massage thaïlandais. Je suis navré si je te vexes, mais ce flic a failli me mettre en taule. Il a dit que ma présence ici est illégale, que je suis un homme recherché. Ce qui signifie que tu l'es sans doute aussi. Et si Bélial tue Emmanuel ? Qu'est-ce que nous deviendrons ? Nous n'avons aucune chance de survivre sans lui. Bélial l'a chassé de la Terre ; il l'a déjà vaincu une fois. Je crois que cette fois-ci aussi il va l'emporter. Ce n'est pas en achetant une station de radio à Washington qu'on va changer le cours de la bataille.

— Je suis un orateur très convaincant, affirma Elias.

— Oui, mais Bélial ne t'écouterà pas ni ceux qui sont sous sa domination. Tu es une voix... » Il s'interrompit. « J'allais dire : *Une voix qui crie dans le désert*. Je suppose que tu as déjà entendu ça.

— Nous pourrions très bien finir avec nos têtes sur des plats d'argent, dit Elias. Comme ça m'est déjà arrivé une fois dans le temps. Ce qui s'est passé en tout cas, c'est que Bélial est sorti de la cage où Zina l'avait enfermé ; il n'est plus entravé par des chaînes. Il a été lâché en liberté sur ce monde. Mais je te dirai ceci : *Oh ! homme de peu de foi !* Toutefois tout ce qui peut être dit l'a été depuis des siècles. J'accorderai à Linda Fox un petit temps d'antenne sur notre station. Tu peux l'en informer. Elle chantera ce qu'elle voudra.

— Je vais l'appeler tout de suite, déclara Herb Asher. Il faut que je la prévienne que je ne viens pas sur la Côte Ouest pour le moment. Je ne veux pas qu'elle soit mêlée à mes ennuis. Je...

— Je te reparlerai plus tard. Mais je te conseille de joindre aussi Rybys ; la dernière fois que je l'ai vue elle pleurait. Elle pense avoir un ulcère du pylore. Et c'est peut-être une tumeur maligne.

— Les ulcères du pylore ne sont pas des tumeurs malignes, objecta Herb Asher. C'est comme ça que tout a commencé, quand j'ai entendu parler pour la première fois de Rybys Romney pleurant sur sa maladie ; c'est ça qui m'a fait entrer dans sa vie. Elle est malade parce qu'elle est malade, et je n'y peux rien, un point c'est tout. Je croyais échapper enfin à tout ça. J'appelle d'abord Linda Fox. » Il raccrocha.

Merde, songea-t-il. Tout ce dont j'ai envie, c'est de m'envoler pour la Californie et d'entamer une nouvelle vie heureuse. Mais le macrocosme m'a englouti et ma nouvelle vie est à l'eau. Comment Elias va-t-il obtenir trente millions de dollars ? Pas en vendant le magasin et le stock. Dieu lui a probablement donné un lingot d'or ou bien il fera tomber sur lui des paillettes d'or, des flocons d'or, comme cette manne dans le désert qui avait permis aux Juifs dans l'Antiquité de ne pas mourir de faim. Comme l'a rappelé Elias, tout a été dit depuis des siècles et tout est arrivé il y a des siècles. Ma vie avec la Fox aurait été une chose nouvelle. Et me voilà une fois de plus soumis à cette

musique pour cordes enrobées de guimauve qui bientôt va céder la place à des gospel songs.

Il composa le numéro privé de Linda Fox, celui de son domicile à Sherman Oaks. Et tomba sur un répondeur automatique. Le visage de Linda apparut sur l'écran miniature, mais c'était un visage mécanique et déformé, dont la peau semblait pustuleuse et les traits empâtés. Choqué, il dit : « Non, je ne veux pas laisser de message. Je rappellerai. » Il raccrocha sans s'être identifié. Elle m'appellera sans doute elle-même d'ici quelque temps, décida-t-il. Quand elle verra que je ne me montre pas. Après tout elle est censée m'attendre. Mais quel aspect étrange elle avait. Ce doit être un vieil enregistrement. C'est ce que j'espère en tout cas.

Pour se calmer il se tourna vers un des tuners en vente au magasin et le régla sur une de ses stations préférées, spécialisée dans la diffusion de la musique classique.

Mais il ne capta qu'une voix et pas de musique. Une voix réduite à un murmure presque inaudible ; il distinguait à peine les mots qu'elle prononçait. Qu'est-ce que c'est que ça, bon sang ? se demanda-t-il. Ça raconte quoi ?

« ... fatigué », murmurait la voix avec des sonorités sèches, « et apeuré. Aucune possibilité... accablé. Né pour perdre ; tu es né pour perdre. Tu n'es bon à rien ».

Suivit alors un vieux classique de la chanson : *You're no good* de Linda Ronstadt. Celle-ci répéta de façon obstinée ces mots<sup>12</sup> en une litanie monotone qui semblait devoir se poursuivre éternellement. Il l'écouta, en proie à une fascination hypnotique, puis se secoua et décida finalement d'arrêter la diffusion. Mais les mots continuaient de circuler en un mouvement de va-et-vient dans son cerveau. Tu ne vaux rien, pensa-t-il. Tu es quelqu'un qui n'a aucune valeur. Grand Dieu, se dit-il, c'est encore bien pis que cette camelote de musique pour cordes dégoulinante. C'est quelque chose de *mortel*.

Il appela chez lui. Rybys tarda à répondre. « Je te croyais en Californie, marmonna-t-elle. Tu m'as réveillée. Tu te rends compte de l'heure qu'il est ?

---

<sup>12</sup> Qui signifient précisément *Tu n'es bon à rien*.

— J'ai dû faire demi-tour, annonça-t-il. Je suis recherché par la police.

— Je retourne dormir », déclara Rybys. L'écran redevint obscur, et il se retrouva face à rien, confronté avec le néant.

Ils sont tous endormis ou sur bande, pensa-t-il. Et quand on réussit à les faire parler, ils vous disent que vous êtes bon à rien. Le domaine de Bélial insinue la notion de l'absence de valeur en toute chose. Magnifique. Tout à fait ce qu'il nous fallait. Le seul élément positif a été le flic me demandant de prier pour lui. Même Elias qui se met à se comporter de façon incohérente, en suggérant qu'on achète pour trente millions de dollars une station de radio afin de dire aux gens... enfin de leur dire on ne sait quoi. Et en plus qu'on leur vende du matériel en les baptisant à titre de prime. Comme si on leur distribuait gratuitement un animal en peluche.

Un animal, songea-t-il. Bélial est un animal ; c'était une voix animale que je viens d'entendre à la radio. Plus basse que la voix humaine. Animale dans le pire sens du terme : sous-humaine et grossière. Il frissonna. Et pendant ce temps Rybys dort et fait ses rêves de maladie. Ce nuage perpétuel qui l'environne, qu'elle soit consciente ou non ; il est toujours là, il pèse toujours sur elle. Elle est son propre agent pathogène, elle s'infecte elle-même.

Il éteignit les lumières, ferma le magasin, verrouilla la porte d'entrée et se dirigea vers son aérocar garé, se demandant où aller. Chez lui auprès de sa femme souffrante et geignarde ? En Californie où l'attendait l'image mécanique et boursouflée qu'il avait vue sur l'écran du téléphone ?

Sur le trottoir, près de son véhicule, quelque chose bougea, se reculant avec hésitation, comme sous l'effet de la peur. C'était un petit animal, plus gros qu'un chat mais qui ne semblait pas être un chien.

Herb Asher fit halte et se pencha, la main tendue. L'animal vint vers lui avec circonspection, et alors il entendit soudain ses pensées résonner dans son esprit. L'animal s'adressait à lui télépathiquement. Je viens de la planète du système CY30-CY30B, pensait-il à son intention. Je suis l'un des boucs autochtones qui étaient autrefois sacrifiés à Yah.

Stupéfait, il demanda : « Que fais-tu ici ? » C'était effarant, complètement impossible.

Aide-moi, pensa le bouc. Je t'ai suivi ici. J'ai fait le voyage vers la Terre après toi.

« Tu mens », dit-il, avant d'ouvrir l'aérocar pour en sortir sa lampe-torche ; il abaissa le rayon de lumière jaunâtre sur l'animal.

C'était bien un bouc qu'il avait devant lui, et sa taille n'était pas très grande ; pourtant ce ne pouvait être un bouc terrien ordinaire – il sentait la différence.

S'il te plaît recueille-moi et occupe-toi de moi, lui transmit le bouc. Je suis perdu. Je me suis égaré loin de ma mère.

« Bien sûr », dit Herb Asher. Il continua de tendre la main et l'animal s'approcha de lui. Quelle curieuse tête ridée, pensa-t-il, et ces drôles de petits sabots. C'est un bébé, il n'y a qu'à voir comme il tremble. Il doit mourir de faim. S'il reste ici il va se faire écraser.

Merci, pensa vers lui le bouc.

« Je vais prendre soin de toi », lui confia-t-il.

J'ai peur de Yah pensa le bouc. La colère de Yah est terrible.

Images de flammes, images du bouc égorgé. Herb Asher frémit. Le sacrifice primitif d'une bête innocente. Destiné à apaiser la colère de la divinité.

« Avec moi tu ne crains rien », dit-il en prenant l'animal. Sa vision de Yah lui causa un choc ; Yah lui apparaissait maintenant, comme le lui suggérait l'animal, sous la forme d'une entité monstrueuse, entièrement occupée à exiger que lui soient sacrifiées des victimes.

Est-ce que tu me sauveras de Yah ? chevrota le bouc ; l'appréhension teintait ses pensées.

« Bien entendu », affirma Herb Asher. Et il posa tendrement l'animal à l'arrière de son véhicule.

Tu ne diras pas à Yah où je suis, n'est-ce pas ? supplia le bouc.

« Je te le jure », promit Herb Asher.

Merci, pensa le bouc, et Herb Asher ressentit sa joie. Ainsi que, bizarrement, son sentiment de triomphe. Il s'interrogea à ce sujet en s'installant derrière le volant et en mettant le moteur

en route. Pourquoi ? se demanda-t-il. Est-ce que c'est une victoire pour lui ?

Je suis simplement content d'être en sécurité, expliqua le bouc. Et d'avoir trouvé un protecteur sur cette planète où la mort est tellement présente.

La mort, se répéta intérieurement Herb Asher. Lui aussi il a peur de la mort. Il est un organisme vivant tout comme moi. Même si par bien des côtés sa nature diffère de la mienne.

Le bouc lui transmet à nouveau ses pensées : J'ai été maltraité par deux enfants. Un garçon et une fille.

Herb Asher visualisa le tableau : les enfants cruels, leur visage hostile à l'expression sauvage, leurs yeux flamboyants. Ce garçon et cette fille avaient martyrisé l'animal, et celui-ci était terrifié à l'idée de retomber entre leurs mains.

« Cela n'arrivera plus jamais, certifia-t-il. Je m'en porte garant. Les enfants peuvent se montrer affreusement cruels envers les animaux. »

Le bouc eut un rire mental, empreint d'une jubilation sur laquelle Herb Asher s'interrogea. Perplexe, il se tourna vers lui, mais dans la pénombre de l'arrière l'animal semblait invisible ; il percevait sa présence derrière lui mais ne pouvait le distinguer.

« Je ne sais pas exactement où aller », déclara-t-il.

Là où tu voulais te rendre au début, pensa le bouc. En Californie, avec Linda.

« D'accord, acquiesça-t-il, mais je me demande si... »

La police ne t'inquiétera pas cette fois, pensa le bouc à son adresse. J'y veillerai.

« Mais tu n'es qu'un petit animal », objecta Herb Asher.

Le bouc eut un rire. Tu peux me donner en cadeau, à Linda, suggéra sa pensée.

Mal à l'aise, il orienta son véhicule dans la direction de la Californie et prit son vol.

Maintenant les enfants sont ici à Washington, lui transmet le bouc. Avant ils étaient au Canada, en Colombie britannique, mais ils sont venus ici. Je veux être loin d'eux.

« Je ne saurais t'en blâmer », commenta Herb Asher.



Tout en pilotant il remarqua une odeur ; c'était celle du bouc. Celui-ci empestait, ce qui accrut le malaise qu'éprouvait Herb Asher. Quelle puanteur, songea-t-il, alors qu'il est quand même petit. Je suppose que c'est normal pour l'espèce. Pourtant... cette odeur commençait à l'écoeurer. Est-ce que j'ai vraiment envie de faire cadeau de cette bête puante à Linda Fox ? s'interrogea-t-il.

Bien sûr que oui, émit le bouc, averti de ce qu'il avait en tête. Elle sera très contente.

Alors Herb Asher capta une impression mentale absolument affreuse en provenance de l'esprit du bouc. Il en fut si horrifié qu'il en perdit un moment le contrôle de sa direction. C'était une convoitise sexuelle de la part de l'animal envers Linda Fox.

C'est moi qui me fais des idées ! se dit-il.

Non, j'ai envie d'elle, rétorqua le bouc. Il se représentait ses seins et ses cuisses, tout son corps nu et offert. Mon Dieu, pensa Herb Asher. Quelle horreur. Dans quoi me suis-je embarqué ? Il voulut faire demi-tour en direction de Washington.

Et s'aperçut qu'il ne pouvait plus manœuvrer le volant. Le bouc avait pris possession de lui ; il régnait au centre de son esprit et lui imposait son pouvoir.

Elle m'aimera, pensa le bouc, et moi je l'aimerai. Puis le cours de ses pensées dépassa les limites de la compréhension de Herb Asher. C'était en rapport avec la transformation de Linda Fox en un animal pareil au bouc, un animal qu'il entraînerait dans son domaine.

Elle sera sacrifiée à ma place, annonça mentalement le bouc. Sa gorge sera tranchée comme l'a été la mienne.

« Non », protesta Herb Asher.

Si, pensa triomphalement le bouc.

Et il le força à continuer son vol vers la Californie et vers Linda Fox. Et tout en lui imposant ainsi sa volonté il exultait d'une joie mauvaise ; dans la pénombre il se mit à danser à sa façon, et le martèlement de ses sabots exprimait son allégresse, sa griserie et son attente avide.

Il entretenait des pensées de mort, et il célébrait ces pensées avec extase aux accents d'un chant horrible.

Herb Asher pilotait aussi chaotiquement que possible, espérant être une fois de plus intercepté par la police. Mais comme l'avait annoncé le bouc il n'en fut rien.

L'image de Linda Fox continuait de subir dans l'esprit de Herb Asher une lugubre transformation ; il se l'imaginait bouffie avec un teint blafard : une créature flasque qui mangeait trop et tournait en rond sans but. Et il comprit alors que c'était la vision de l'accusateur ; le bouc était l'accusateur de Linda Fox et la montrait – comme il montrait tout dans la création – sous le pire des éclairages, sous l'aspect le plus hideux.

C'est cette créature sur mon siège arrière qui est la cause de ça, songea-t-il. Voici comment cette créature en forme de bouc envisage la totalité de l'œuvre de Dieu, le monde que Dieu a décrété bon. C'est le pessimisme du mal. La nature du mal est de voir les choses en les noircissant, de prononcer un verdict négatif. De la sorte il détruit la création ; il défait ce que le Créateur a accompli. C'est une autre forme de la non-réalité, ce verdict de dégradation. La création n'est pas ainsi, Linda Fox non plus. Mais le bouc me prétend que...

Je te montre simplement la vérité sur ta serveuse de pizzeria, répliqua le bouc.

« Tu es sorti de la cage où Zina t'avait enfermé, constata Herb Asher. Elias avait raison. »

On ne devrait rien enfermer en cage, pensa le bouc. Surtout moi. Je vais parcourir le monde et m'y répandre jusqu'à le remplir entièrement ; j'en ai le droit.

« Tu es Bélial », s'écria Herb Asher.

Je t'entends bien, pensa le bouc.

« Et je te conduis vers Linda Fox, fit avec désespoir Herb Asher. L'être que je chéris le plus au monde. » Il tenta de nouveau d'arracher ses mains du volant, mais elles demeurèrent cramponnées en place.

Raisonnons un peu, pensa le bouc. C'est là mon aperçu du monde, et je ferai en sorte que ce soit aussi le tien et celui de quiconque. La lumière qui a brillé originellement était une lumière factice. Cette lumière s'éteint et son absence dévoile la vraie nature de la réalité. Elle rendait les hommes aveugles au véritable état des choses. C'est mon rôle de révéler celui-ci.

La grise vérité, poursuivait le bouc, vaut mieux que tu ne l'as imaginé. Tu voulais t'éveiller. Maintenant tu l'es ; je te montre les choses telles qu'elles sont, sans pitié ; mais il doit en être ainsi. Comment supposes-tu que je m'y sois pris pour vaincre Yahweh aux temps anciens ? Je lui ai révélé sa création sous son vrai jour : une œuvre dérisoire et méprisable. Ce que tu vois à travers mon esprit et mes yeux, c'est sa défaite : ma vision du monde, la vision correcte. Rappelle-toi le dôme de Rybys Romney, la première fois que tu y es entré ; souviens-toi de son aspect. Rappelle-toi quel aspect elle avait, et celui qu'elle a aujourd'hui. Crois-tu que Linda Fox est différente ? Ou que toi tu es différent ? Vous êtes tous pareils, et quand tu as vu les détritrus et les restes de nourriture avariées dans le dôme de Rybys tu regardais la réalité en face. Tu voyais la vie. Tu voyais la vérité.

Je vais maintenant te montrer la Fox dans cette même vérité, continua le bouc. C'est ce que tu trouveras à la fin de ce voyage : exactement la même chose que dans le dôme dégoûtant de Rybys Romney ce jour-là il y a des années. Rien n'a changé et rien n'est différent. Tu ne pouvais y échapper alors et tu ne peux y échapper maintenant.

Alors qu'as-tu à répondre ? interrogea le bouc.

« Que le futur ne doit pas forcément ressembler au passé », dit Herb Asher.

Rien ne change, insista le bouc. C'est ce que nous apprend l'Écriture.

« Même un bouc peut citer l'Écriture », observa Herb Asher.

Ils pénétrèrent dans le flot dense de la circulation aérienne acheminée vers la zone de Los Angeles ; des véhicules de toute sorte se déplaçaient partout autour d'eux, Herb Asher aperçut des voitures de police, mais leurs occupants ne lui prêtaient pas attention.

Je vais te guider jusque chez elle, l'informa le bouc.

« Créature immonde », s'exclama Herb Asher dans un accès de fureur.

Un signal flottant pointait dans leur direction. Ils avaient presque atteint la Californie.

« Je te fais le pari que... » commença-t-il, mais le bouc l'interrompit.

Je ne parie pas, pensa-t-il. Je ne joue pas. Je suis le fort qui s'attaque aux faibles. Toi tu es faible, et Linda Fox l'est encore plus. Oublie l'idée des jeux ; c'est bon pour les enfants.

« Il faut être pareil à un petit enfant, souligna Herb Asher, pour pénétrer dans le Royaume de Dieu. »

Ce royaume-là ne m'intéresse pas, répondit le bouc. Mon royaume est ici-bas. Règle le pilotage automatique sur les coordonnées de sa maison.

Ses mains obéirent, sans que sa volonté entrât en jeu. Il ne pouvait rien faire pour résister ; le bouc avait pris le contrôle de ses centres moteurs.

Appelle-la, ordonna le bouc. Préviens-la de ton arrivée.

« Non », protesta-t-il. Mais ses doigts introduisirent dans la fente la carte portant le numéro de téléphone de Linda Fox.

« Allô », fit la voix de celle-ci, retransmise par le petit haut-parleur.

« Ici Herb. Je suis désolé, j'ai été retardé par un flic. Est-ce qu'il est trop tard ?

— Non. De toute façon j'étais sortie faire un tour. Je suis contente de vous revoir. Vous restez, n'est-ce pas ? Je vais dire que vous ne repartez pas ce soir ?

— Oui, je reste », fit-il.

Dis-lui, indiqua le bouc, que je suis avec toi. Que c'est un cadeau pour elle, un petit bébé.

« Je vous ai apporté un animal, annonça Herb Asher. Un bébé bouc.

— Oh ! vraiment ? Vous allez me le laisser ?

— Oui », répondit-il sans l'avoir voulu ; le bouc contrôlait les mots qu'il prononçait et même l'intonation de sa voix.

« Comme c'est gentil à vous. J'ai déjà une foule d'animaux, mais je n'avais pas de bouc. Je crois que je vais le mettre en compagnie de mon mouton, Herman W. Mudgett.

— Quel drôle de nom pour un mouton, remarqua Herb Asher.

— Herman W. Mudgett a été le plus grand meurtrier collectif de l'histoire anglaise, précisa Linda.

— Eh bien, dit-il, je pense que c'est une bonne idée.

— A tout de suite. Faites attention en atterrissant. Il ne faut pas faire de mal au petit bouc. » Elle raccrocha.

Quelques minutes plus tard son aérocar se posa doucement sur le toit de la maison de Linda. Il arrêta le moteur.

Ouvre la portière, commanda le bouc.

Il obéit.

Éclairée par de pâles lumières, Linda se dirigeait vers le véhicule en souriant, les yeux brillants ; elle agita le bras en un geste de bienvenue. Elle portait un débardeur et un bermuda, et comme la première fois elle avait les pieds nus. Elle se mit à courir, ce qui fit tourbillonner sa chevelure et bouger rythmiquement ses seins.

A l'intérieur de la voiture la puanteur du bouc était plus violente que jamais.

« Salut », lança-t-elle, hors d'haleine. « Où est le petit bouc ? » Elle regarda derrière. « Oh ! je le vois, fit-elle. Sors de la voiture, petit. Viens par ici. »

Le bouc sauta dehors dans la clarté du crépuscule californien.

« Bélial », prononça Linda Fox. Elle se pencha pour toucher le bouc ; celui-ci se recula précipitamment, mais elle lui effleura le flanc du bout des doigts.

Le bouc mourut.

« Il y en a d'autres que lui », dit-elle à Herb Asher qui, paralysé, contemplait le cadavre du bouc. « Venez dans la maison. Je l'ai reconnu à l'odeur. Bélial empeste jusqu'au plus haut des cieux. Je vous en prie, entrez. » Elle le prit par le bras et l'emmena. « Vous tremblez. Vous saviez qui c'était, n'est-ce pas ?

— Oui, fit-il. Mais vous, qui êtes-vous ?

— Quelquefois on m'appelle le Défenseur, répondit Linda Fox. Et quelquefois le Consolateur. Je suis l'Auxiliaire. Bélial est l'Accusateur. Nous sommes les deux adversaires de la cour. Venez vous asseoir ; ce fut une rude journée pour vous, je sais. D'accord ?

— D'accord », acquiesça-t-il en se laissant conduire par elle vers l'ascenseur.

« Est-ce que je ne vous ai pas consolé dans le passé ? demanda Linda Fox. Quand vous étiez seul dans votre dôme sur un monde étranger, sans personne à qui parler ? C'est mon rôle. L'un de mes rôles. » Elle lui posa une main sur la poitrine. « Votre cœur bat très fort. Vous devez avoir été terrifié ; il vous a dit ce qu'il fallait faire avec moi. Mais voyez-vous, il ne savait pas où vous l'emmeniez. Ni où ni vers qui.

— Vous l'avez détruit, murmura-t-il. Et...

— Mais il a proliféré à travers l'univers, déclara Linda. Ce n'est qu'un spécimen, cette chose là-haut sur le toit. Chaque homme a un Défenseur et un Accusateur. En hébreu, pour les israélites de l'Antiquité, *yetzer ha-tov* désignait le Défenseur et *yetzer ha-ra* l'Accusateur. Je vais vous servir un verre. Un excellent zinfandel californien, qui provient de Buena Vista. C'est un cépage hongrois. La plupart des gens l'ignorent. »

Il s'installa avec soulagement dans le salon. Il avait encore dans les narines l'odeur du bouc. « Est-ce que je vais jamais..., commença-t-il.

— L'odeur s'en ira. » Elle glissa vers lui avec un verre de vin rouge. « Je l'avais débouché à l'avance pour l'aérer. Il vous plaira. »

Il trouva le vin délicieux. Ses battements de cœur avaient commencé à s'apaiser.

Assise en face de lui, Linda Fox, son verre à la main, l'examinait attentivement. « Il ne s'en est pas pris à votre femme ? Ni à Elias ?

— Non. J'étais seul quand il est venu à ma rencontre. Il a fait semblant d'être un animal perdu. »

Linda Fox dit : « Chaque personne sur Terre doit choisir entre son *yetzer ha-tov* et son *yetzer ha-ra*. Vous m'avez choisie et donc je vous ai sauvé... mais si vous aviez choisi le bouc je n'aurais rien pu pour vous. La bataille est menée pour chaque âme individuellement. C'est ce qu'enseignent les rabbins. Ils n'adhèrent pas à la doctrine de la chute de l'homme considérée comme un tout. Le salut se joue pour chacun, un par un. Vous aimez le zinfandel ?

— Oui.

— J'utiliserai votre station de radio. Ce sera un bon support pour diffuser de nouvelles chansons.

— Vous êtes au courant ?

— Elie est trop austère. Mes chants seront appropriés. Ils réjouissent le cœur de l'homme et c'est ce qui compte. Eh bien, Herb Asher, vous voici ici en Californie avec moi, comme vous l'aviez imaginé au début. Comme vous l'aviez imaginé dans un autre système stellaire, à l'intérieur de votre dôme, avec vos posters holographiques de moi qui bougeaient et qui parlaient, les versions synthétiques de ma personne, les imitations. Maintenant vous m'avez pour de bon, assise en face de vous. Quel effet cela vous fait-il ?

— Est-ce que c'est bien réel ? demanda-t-il.

— Entendez-vous en ce moment une musique sirupeuse pour deux cents cordes ?

— Non.

— Alors, c'est la preuve que c'est la réalité », affirma Linda Fox. Elle posa son verre de vin, se leva, vint vers lui et se pencha pour le prendre dans ses bras.

Il s'éveilla au matin avec la Fox contre lui, ses cheveux qui lui frottaient la joue, et il se dit : C'est la vérité, ça se déroule vraiment, il ne s'agit pas d'un rêve, et la créature maléfique en forme de bouc gît à l'état de cadavre sur le toit : le bouc particulier qui m'était destiné, qui était venu avilir ma vie.

Voici la femme que j'aime, pensa-t-il en touchant les cheveux sombres et la joue pâle. Elle a des cheveux magnifiques et ses longs cils sont superbes, même quand elle dort. C'est impossible mais c'est vrai. Cela peut arriver. Que lui avait donc dit Elias au sujet de la foi religieuse ? *Certum est quia impossibile est*. C'est crédible puisque c'est absurde. La grande phrase énoncée par Tertullien, l'un des premiers Pères de l'Église, à propos de la résurrection de Jésus-Christ. *Et sepultus resurrexit ; certum est quia impossibile est*. Et c'est pareil dans le cas présent.

Quel long chemin j'ai parcouru, songea-t-il en caressant le bras nu de la femme. Autrefois j'ai imaginé cette situation et maintenant je la vis. Je suis revenu à mon point de départ et pourtant je suis complètement ailleurs par rapport à ce point de départ ! C'est un paradoxe et un miracle en même temps. Et je suis ici en Californie, là où j'avais rêvé d'être. Comme si en rêve j'avais pressenti la réalité future qui serait la mienne ; comme si j'avais tout expérimenté à l'avance.

Et cette créature morte sur le toit est la preuve que c'est bien réel. Car ce n'est pas mon imagination qui aurait pu donner naissance à cette bête puante dont l'esprit s'est englué au mien pour me raconter des mensonges, des histoires affreuses sur une femme grasse à la vilaine peau : un objet aussi ignoble que cette bête elle-même, une projection d'elle.

Est-ce que quelqu'un a jamais aimé un être autant que j'aime cette femme ? se demanda-t-il. Puis il pensa : Elle est mon Défenseur, mon Auxiliaire. Elle m'a cité des mots hébreux que j'ai oubliés et qui la décrivaient. Elle est mon esprit tutélaire, et la créature en forme de bouc est venue jusqu'ici, a parcouru ce trajet de cinq mille kilomètres, pour périr à l'instant où elle a



posé ses doigts contre son flanc. Morte sans un cri, aussi facilement qu'elle l'a tuée. Elle l'attendait. C'était son rôle, comme elle me l'a dit, l'un de ses rôles. Elle en a d'autres ; elle m'a consolé, elle console des millions d'individus ; elle prend leur défense ; elle procure le réconfort. Et elle se manifeste à temps ; elle n'arrive pas en retard.

Se penchant, il embrassa Linda sur la joue. Elle soupira dans son sommeil. En venant ici j'étais faible et soumis au pouvoir de la créature en forme de bouc, songea-t-il. C'est à cause de ma faiblesse qu'elle m'a protégé. Elle ne m'aime pas comme je l'aime, car elle doit consacrer son amour à l'ensemble des humains. Mais moi je suis seul à l'aimer. Tel que je suis. Moi qui suis faible, je l'aime, elle qui est forte. Je lui dédie ma loyauté, et elle m'accorde sa protection. C'est l'Alliance que Dieu a conclue avec les israélites : les forts protègent les faibles et en retour les faibles offrent aux forts leur dévotion et leur loyauté ; c'est un échange. Je suis lié par une alliance avec Linda Fox, et elle ne sera jamais rompue par aucun de nous deux.

Je vais lui préparer son petit déjeuner, décida-t-il. Il se leva du lit furtivement et gagna la cuisine.

Quelqu'un l'y attendait. Quelqu'un de familier.

« Emmanuel », s'exclama Herb Asher.

L'enfant avait une sorte de luminosité spectrale, et Herb Asher se rendit compte qu'il voyait à travers lui le mur, l'évier et les placards. C'était une manifestation divine ; Emmanuel en fait était ailleurs. Et pourtant il était ici, conscient de la présence de Herb Asher.

« Tu l'as trouvée, dit Emmanuel.

— Oui, répondit Herb Asher.

— Elle te gardera en sécurité.

— Je sais. Pour la première fois de ma vie.

— Maintenant tu n'as plus besoin de te replier sur toi comme tu le faisais dans ton dôme. Tu te repliais sur toi parce que tu avais peur. Mais désormais tu n'as plus rien à craindre... à cause de sa présence. Elle, telle qu'elle est à présent, Herbert : réelle et vivante, et pas une simple image.

— Je comprends, fit-il.

— Il y a une différence. Fais-la passer sur ta station de radio. Aide ta protectrice.

— C'est un paradoxe, remarqua Herb Asher.

— Mais c'est vrai. Tu peux faire beaucoup pour elle. Tu avais raison en pensant qu'il s'agissait d'un *échange*. Elle t'a sauvé la vie hier soir. » Emmanuel dressa la main. « Elle t'a été donnée par moi.

— Oui, je vois », fit-il. Il s'en était douté.

Emmanuel reprit : « Dans l'équation selon laquelle les forts doivent protéger les faibles il y a parfois une difficulté : c'est le fait de déterminer qui est fort et qui est faible. Par bien des côtés elle est plus forte que toi, mais pourtant tu peux la protéger sur certains points ; tu peux la mettre à l'abri. C'est la vraie loi de la vie : la protection mutuelle. En fin de compte tout le monde est à la fois fort et faible, même le *yetzer ha-tov* – ton *yetzer ha-tov*. C'est une puissance et c'est en même temps une personne ; c'est un mystère. Tu auras tout le temps voulu, dans la vie qui t'attend, pour sonder ce mystère, et tu y parviendras un peu. Tu la connaîtras de mieux en mieux. Mais pour sa part elle te connaît complètement ; de même que Zina a une connaissance absolue de moi, Linda Fox a cette connaissance absolue en ce qui te concerne. Est-ce que tu comprends cette notion ? Le fait que depuis très longtemps elle t'a connu pleinement et totalement ?

— Elle n'a pas été surprise par la créature en forme de bouc, remarqua-t-il.

— Rien ne peut surprendre le *yetzer ha-tov* d'un être humain, déclara Emmanuel.

— Est-ce que je te reverrai ? demanda Herb Asher.

— Pas tel que tu me vois en ce moment. Pas sous une apparence humaine pareille à la tienne. Je ne suis pas comme tu me vois ; je vais maintenant me dépouiller de ma face humaine, la part de moi qui provient de ma mère, Rybys. Zina et moi allons nous unir en une syzygie macrocosmique ; nous n'aurons pas de soma, c'est-à-dire de corps physique distinct du monde. Le monde sera notre corps, et notre esprit l'esprit du monde. Ce sera aussi ton esprit, Herbert. Et celui de toutes les autres créatures qui ont choisi leur *yetzer ha-tov*, leur guide. C'est

l'enseignement des rabbins : chaque humain... mais je vois que tu en as connaissance ; Linda te l'a expliqué. Ce qu'elle ne t'a pas dit, c'est qu'elle tient en réserve pour toi un dernier cadeau : le don de l'ultime absolution pour l'ensemble de ta vie. Elle sera là quand tu seras jugé, et le jugement portera sur elle plutôt que sur toi. Elle est sans tache, et elle te conférera cette perfection à l'heure de l'examen final. Aussi n'aie pas de crainte ; ton salut final est assuré. Elle est ton amie, elle donnerait sa vie pour toi. Comme l'a dit Jésus, la plus grande preuve d'amour de l'homme est de donner sa vie pour ses amis. Quand elle a touché le bouc, elle... mais il vaut mieux que je ne te le dise pas.

— Elle est morte elle-même pendant un instant, dit Herb Asher.

— Oui, un instant si bref qu'il a à peine existé.

— Mais cela s'est produit. Elle est morte et est revenue à la vie. Même si je n'ai rien vu.

— C'est exact. Comment l'as-tu su ? »

Herb Asher répondit : « Je le sentais ce matin en la regardant dormir ; je sentais son amour. »

Vêtue d'une longue robe de soie à fleurs, Linda Fox entra d'un air endormi dans la cuisine ; elle s'arrêta net en apercevant Emmanuel.

« Kyrios, prononça-t-elle doucement.

— *Du hast den Mensch gerettet, lui dit Emmanuel. Die giftige Schlange bekämpfte... es freut mich sehr. Danke. »*

Et Linda Fox répondit : « *Die Absicht ist nur allzukur. Lass mich fragen : wann also wird das Dunkel schwinden ?*

— *Sobald dich führt der Freundschaft Hand ins Heiligtum zum ew'gen Band.*

— *O wie ?* dit Linda Fox.

— *Du... »* Emmanuel la regarda fixement. « *Wie stark ist nicht dein Zauberton, deine Musik. Sing immer für alle Menschen, durch Ewigkeit. Dabei ist das Dunkel zerstören.*

— *Ja,* fit Linda Fox en hochant la tête.

— Ce que je viens de lui dire », indiqua Emmanuel à Herb Asher, « c'est qu'elle t'a sauvé. Le serpent venimeux est vaincu et je m'en réjouis. Aussi l'ai-je remerciée. Elle a dit que ses

intentions lui avaient tout de suite été claires. Et elle a demandé ensuite quand disparaîtraient les ténèbres.

— Que lui as-tu répondu ?

— C'est un secret entre elle et moi, éluda Emmanuel. Mais j'ai ajouté que sa musique doit exister pour l'éternité entière et pour tous les humains ; cela fait partie de ma réponse. Ce qui compte est ce qu'elle comprend. Et elle fera ce qu'elle doit faire. Il n'y a pas de malentendu entre elle et nous. Entre elle et la cour. »

Se dirigeant vers le fourneau – la cuisine était nette et propre, et chaque chose y était rangée à sa place – Linda Fox appuya sur des boutons, puis sortit du réfrigérateur de quoi manger. « Je vais préparer le petit déjeuner, dit-elle.

— C'est moi qui vais m'en occuper », protesta Herb Asher, contrarié.

« Non. Toi, tu te reposes, déclara-t-elle. Tu as subi tellement d'épreuves au cours des dernières vingt-quatre heures. Tu as failli être arrêté par la police, tu as été soumis au pouvoir de Bélial... » Elle se tourna vers lui pour lui sourire. Même avec les cheveux ébouriffés elle était... en fait il ne pouvait pas le définir ; ce qu'elle représentait à ses yeux ne pouvait être traduit en mots. Tout au moins pas par lui. Pas en ce moment précis. Les voir tous les deux ensemble, elle et Emmanuel, il en était chaviré. Il était incapable de parler ; il ne pouvait que hocher la tête.

« Il t'aime infiniment, dit Emmanuel à Linda Fox.

— Oui, acquiesça-t-elle gravement.

— *Sei fröhlich* », lui dit Emmanuel.

Linda s'adressa à Herb Asher. « Il me dit d'être heureuse. Je suis heureuse. Est-ce que tu l'es ?

— Je... » Il hésita. *Elle a demandé quand disparaîtraient les ténèbres*, se rappela-t-il. Cela signifie que les ténèbres nous enveloppent toujours. Le serpent venimeux a été vaincu, mais les ténèbres demeurent.

« Sois toujours joyeux, lui recommanda Emmanuel.

— Oui, acquiesça Herb Asher. C'est promis. »

Au fourneau Linda Fox s'affairait à la préparation du petit déjeuner, et il eut l'impression de l'entendre chanter. Il lui était

difficile d'en avoir la certitude, car il portait gravée au fond de son esprit la beauté de ses chansons. Elle y était en permanence.

« Oui, elle chante, intervint Emmanuel. Tu ne te trompes pas. »

En chantant, elle mit en marche la cafetière. La journée avait commencé.

« Cette créature sur le toit... » commença Herb Asher. Mais il s'aperçut soudain qu'Emmanuel avait disparu ; Linda Fox et lui restaient seuls.

« Je vais appeler les services municipaux, dit-elle. Ils viendront l'enlever. Ils ont une machine qui ne sert qu'à ça. Elle est spécialement destinée au ramassage du serpent venimeux. Elle nettoie de ses restes les vies des gens et les toits des maisons. Allume la radio pour écouter les informations. On y parlera de guerres et de rumeurs de guerres. On y parlera de crises et de grands bouleversements. Le monde... nous n'avons vu de lui qu'une faible partie. Et ensuite nous appellerons Elie au sujet de la station de radio.

— Plus de versions pour cordes de *South Pacific*, dit fermement Herb Asher.

— D'ici peu de temps, affirma Linda Fox, les choses seront redevenues normales. Il était sorti de sa cage et il va y rentrer.

— Mais si nous perdons ? objecta-t-il.

— Je peux voir dans l'avenir, dit Linda. Nous gagnerons. Nous avons déjà gagné. Depuis toujours nous avons déjà gagné, depuis le commencement, depuis l'aube des temps, avant la création. Que prends-tu dans ton café ? J'ai oublié. »

Plus tard, Linda Fox et lui retournèrent sur le toit pour examiner les restes de Béliat. Mais à sa grande surprise il ne vit pas la carcasse ratatinée d'un être en forme de bouc ; il vit au contraire ce qui ressemblait aux débris d'un grand cerf-volant lumineux qui se serait écrasé sur le toit et y gisait éparpillé.

Linda et lui fixèrent d'un regard sombre ces pièces brisées qui s'accumulaient partout, immenses, magnifiques et détruites. Comme de la lumière réduite en fragments.

« C'est ainsi qu'il était autrefois, expliqua Linda. A l'origine. Avant sa chute. C'était sa forme originelle. Nous l'appelions la

Phalène. La Phalène qui est tombée lentement, pendant des milliers d'années, en coupant la trajectoire de la Terre, comme une forme géométrique s'abaissant de niveau en niveau jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de son aspect initial.

— Il était très beau, observa Herb Asher.

— Il était l'étoile du matin, dit Linda. La plus brillante étoile des cieux. Et maintenant il ne subsiste plus de lui ce que nous avons sous les yeux.

— Comme il est tombé bas.

— Et tout l'ensemble des choses avec lui. »

Ils regagnèrent tous deux l'intérieur de la maison pour avertir les services municipaux. Pour faire venir la machine qui disposerait des restes.

« Redeveniendra-t-il jamais ce qu'il a été autrefois ? questionna Herb Asher.

— Peut-être, fit-elle. Peut-être le redeviendrons-nous tous. » Et elle chanta alors pour lui l'un des chants de Dowland. C'était celui que la Fox chantait traditionnellement le jour de Noël, pour toutes les planètes. Le plus tendre, le plus obsédant de tous ceux qu'elle avait adaptés des livres pour luth de John Dowland.

*When the poor cripple by the pool did lie  
Full many years in misery and pain,  
No sooner he on Christ had set his eye,  
But he was well, and comfort came again<sup>13</sup>.*

« Merci », lui dit Herb Asher.

Au-dessus d'eux la machine municipale travaillait à rassembler pour les évacuer les restes de Béal. A rassembler les fragments brisés de ce qui avait jadis été la lumière.

## *Fin du Tome II*

---

<sup>13</sup> Quand le pauvre estropié se coucha près de la mare,/Si plein d'années de misère et de souffrances,/Il n'eut pas plus tôt jeté les yeux sur le Christ/Qu'il se sentit bien, et que lui revint le réconfort.